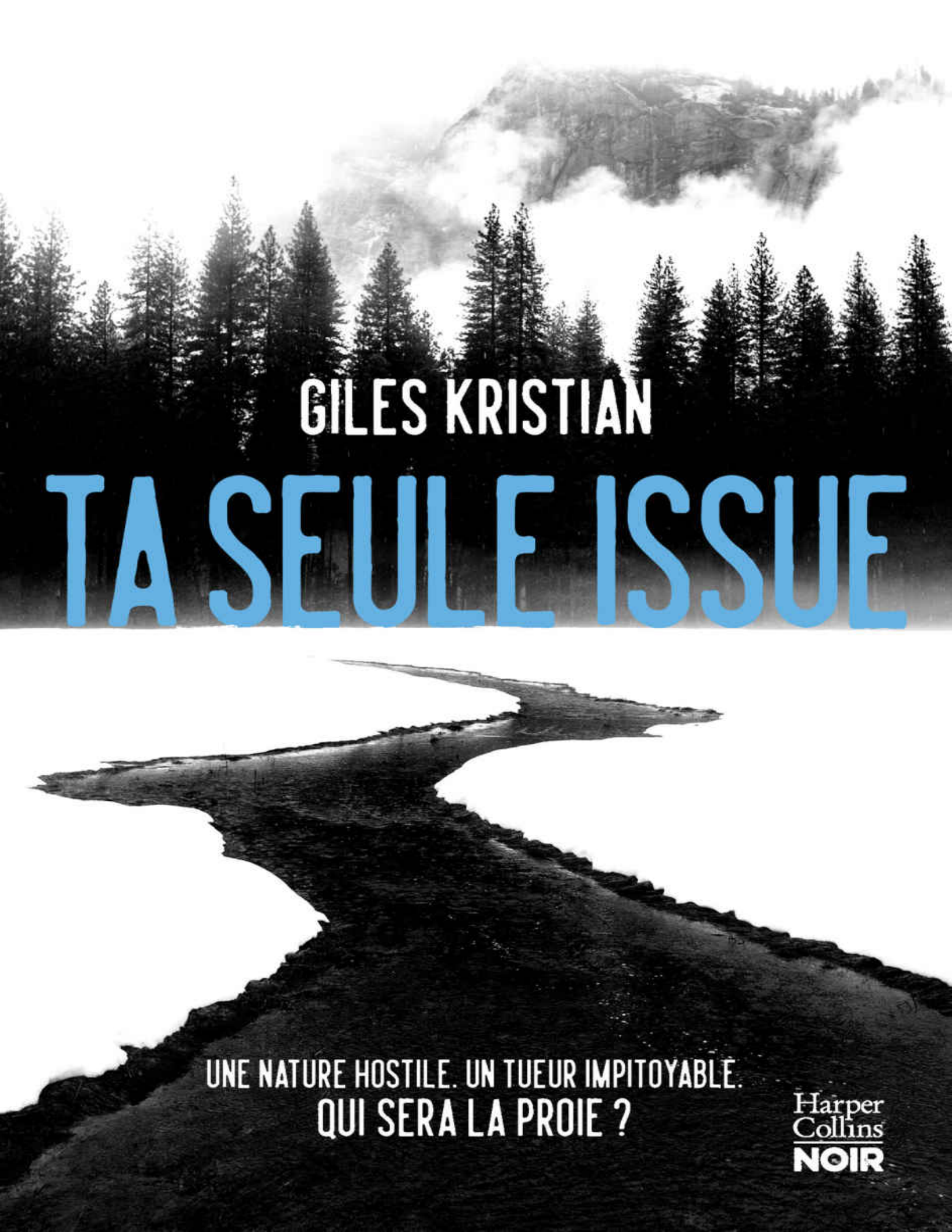




GILES KRISTIAN

# TA SEULE ISSUE

UNE NATURE HOSTILE. UN TUEUR IMPITOYABLE.  
QUI SERA LA PROIE ?

Harper  
Collins  
**NOIR**

# GILES KRISTIAN

## TA SEULE ISSUE

Les ténèbres à perte de vue. Une tempête pour tout horizon. La mort qui rôde. Comment en sont-ils arrivés là ? Erik et sa fille avaient pourtant prévu un simple trek dans les montagnes norvégiennes. Un moyen de se retrouver, après le drame qui a brisé leur famille. Mais à cause d'un accident, leur voyage tourne au cauchemar. Alors qu'ils ont trouvé refuge dans une maison isolée, ils sont témoins d'un crime atroce. Le père et la fille doivent fuir à tout prix. Fuir pour survivre. C'est le début d'une traque sans merci à travers des étendues hostiles...

**Une chasse à l'homme dans une nature brute et inhospitalière.**

---

D'origine anglo-norvégienne, GILES KRISTIAN est l'auteur de romans historiques au succès retentissant, traduits dans une vingtaine de langues et vendus à plus d'un million d'exemplaires. Il est le co-auteur, avec Wilbur Smith, du thriller *Golden Lion*, un best-seller à l'international, et son roman *God of Vengeance* a été sélectionné parmi les meilleurs livres de l'année par *The Times of London*. *Ta seule issue* est son premier thriller contemporain.

Harper  
Collins  
**NOIR**

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

GILES KRISTIAN

# Ta seule issue

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par*  
SAMUEL TODD

Harper  
Collins  
**NOIR**

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Si vous vous êtes déjà demandé jusqu'où vous seriez capable d'aller,  
ce livre est pour vous.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# SOMMAIRE

Titre

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Note de l'auteur

Conseils de lecture

Remerciements

Copyright

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*The woods are lovely, dark and deep,  
But I have promises to keep,  
And miles to go before I sleep,  
And miles to go before I sleep.*

ROBERT FROST, *Stopping by Woods on a Snowy Evening*.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 1

Erik leva les yeux vers le rétroviseur. Un doigt sur la vitre, Sofia suivait le mouvement staccato d'un flocon de neige qui fondait le long du verre, laissant un peu de lui-même dans son sillage avant de disparaître.

De nouveau concentré sur la route, il sut que Sofia avait perçu son regard. Alors il jeta à nouveau un œil dans le rétroviseur et, cette fois, le contact visuel se fit. Juste une seconde, avant qu'elle détourne la tête vers la fenêtre pour observer une vieille ferme en bois rouge et ses dépendances qui défilaient dans un flou floconneux.

Autrefois, cela avait été un jeu avec la sœur de Sofia. Il lançait un coup d'œil à Emilie, qui détournait immédiatement le regard. Sofia, qui contemplait maintenant les pins chargés de neige et les congères noircies, s'en souvenait-elle ? Bien sûr que oui.

Selon le GPS, ils arriveraient à destination dans seize minutes. Ils rempliraient le coffre de provisions, puis grimperaient jusqu'au chalet. Elise voulait qu'ils dînent ensemble avant d'aller au lit. Des vêtements confortables. Des bougies. Un feu. De la musique. Un agréable dîner familial. Une première nuit dans les montagnes. Un nouveau départ.

Le trajet depuis Tromsø avait ressemblé à une promenade de santé. Deux heures et demie, pause-pipi et casse-croûte compris, ainsi que les trente minutes en ferry de Breivikeidet à Svensby.

Pendant la traversée presque silencieuse, les sommets et les versants des montagnes enneigées, teintés du rose de l'aube, l'avaient complètement absorbé. Le ciel était d'un bleu profond, minéral, l'eau à la proue du ferry, noire, insondable et indifférente, sombre miroir entre deux mondes.

Trois jours que ça tombait par intermittence, les engins formaient des tas de neige le long des routes pendant que le bon peuple dormait. Lui était

resté éveillé à les écouter, se félicitant de cet intermède dans l'immobilité mortelle de la nuit. Ce qui restait de neige sur l'asphalte noir était fouetté par le vent, fantômes tourbillonnant devant les phares.

L'idée, en venant dans les Alpes de Lyngen, était d'échapper aux dix derniers mois. Pas pour oublier – comment l'auraient-ils pu ? – mais pour ressentir autre chose. Pour respirer à nouveau. Ils en avaient besoin. Ce qu'Elise n'avait cessé de lui répéter, et elle avait sans doute raison. Comme souvent.

Son employeur, les Amis de la Terre Norvège, n'aurait pu être plus compréhensif. Ils l'avaient accueillie à bras ouverts lors de son retour au travail et organisé cette affectation pour faciliter les choses. Et n'était-ce pas lui, Erik, qui avait suggéré de louer quelque chose loin de tout et de tous ? L'air frais. Le ski. Les aurores boréales.

Les yeux d'Elise s'étaient braqués sur le rétroviseur plus d'une fois. Ils fixaient le siège arrière vide à côté de Sofia.

— Il doit se passer un truc aujourd'hui, fit-elle, l'interrompant dans ses pensées.

Ils arrivaient déjà en ville.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'il y aurait autant de monde, dit-il, penché sur le volant, cherchant un endroit où se garer.

— Une manifestation, constata Elise en remarquant une foule à une centaine de mètres devant eux, rassemblée autour d'une estrade improvisée sur une petite place. Karine m'en a parlé, mais j'avais oublié que c'était aujourd'hui.

— Karine ? demanda-t-il, sachant qu'elle allait lui faire les gros yeux.

— Karine Helgeland. Elle m'a dit de venir à la manif si on arrivait à temps.

Il savait qu'elle avait chatté avec cette militante samie du coin pour s'informer sur les activités de la société minière qui avait acheté un terrain et une ancienne mine de cuivre quelque part dans les environs.

— Mais tu as quelques jours de repos avant de commencer à travailler, non ? s'enquit-il une fois la voiture garée.

Sur un ton plus conflictuel qu'il n'aurait voulu.

Elise se tourna vers lui en fronçant les sourcils.

— Je te l'ai dit, on a une semaine de vacances avant que j'attaque.

Il jeta un coup d'œil au rétroviseur. Sofia regardait par la fenêtre. Il avait besoin de sortir. Trop de tension dans la voiture. Venant de lui, surtout.

— Je peux faire des recherches le soir, discuter avec quelques personnes, poursuivit Elise. Mais on aura nos journées.

Il ne dit rien, puis se tourna vers Sofia, lui adressant un sourire qui lui sembla venir d'un étranger.

— Et si on allait faire des courses ? On pourrait prendre un peu de chocolat ?

En guise de réponse, Sofia sourit tout en extirpant son bonnet de laine du fouillis de sacs et de vêtements, qu'elle enfonça sur sa tête.

— Reste près de moi, ordonna-t-il à Sofia, qui marchait derrière lui tandis qu'il se frayait un chemin dans la foule, le sac de provisions dans les bras.

— Je la vois, papa.

— Avance, Sofia.

Au premier rang, un groupe d'hommes et de femmes brandissaient des pancartes portant des slogans : DITES NON AU NICKEL DE NOVOTROITSK et CE QUI SE PASSE DANS L'ARCTIQUE NE SE CANTONNE PAS À L'ARCTIQUE.

Une pancarte en particulier attira son attention. Elle portait la photo d'un éleveur sami et d'un renne, avec ces mots : OÙ IRONS-NOUS MAINTENANT ?

Les manifestants, certains arborant les bleu et rouge vif de la robe traditionnelle samie, se pressaient autour de l'une des leurs, qui s'adressait à la foule, un micro à la main. Ses paroles étaient audibles, malgré les cris et le larsen de la sono bas de gamme louée pour l'occasion. Novotroitsk Nickel allait rouvrir l'ancienne mine de cuivre, expliquait la femme, et détruire les pâturages des rennes. La cupidité de cette société russe représentait « une nouvelle attaque contre le fragile environnement arctique ».

Elise serait au cœur de l'action, songea Erik. Ça ne serait pas la plus grande des batailles qu'elle et les Amis de la Terre menaient au nom de l'environnement et de ses myriades d'espèces. Mais il valait mieux qu'elle soit là plutôt qu'à huit cents kilomètres, à faire du lobbying contre le transport de combustible nucléaire usé du golfe de Finlande vers la Sibérie, la dernière de ses missions. Il valait mieux qu'ils soient ensemble.

— Là, papa ! dit Sofia en se faufilant parmi un groupe d'adolescents zombies scotchés à leurs téléphones.

— Je la vois, p'tite mère.

— Papa ! protesta Sofia, faisant mine d'être plus en colère qu'elle ne l'était quand il l'appelait par son surnom.

« P'tite mère. » Il la soupçonnait de l'aimer encore un peu, du moins de temps en temps.

Postée sur le côté de la scène, Elise regardait une grande femme descendre les marches métalliques dans sa direction, souriant et agitant la main comme si elles étaient de vieilles copines.

Erik continuait à avancer quand un type se mit brusquement en travers de son chemin. Il dut piler, si bien qu'une partie des courses atterrit sur la neige sale, entre des pieds bottés.

Serrant le sac sous un bras, il se pencha afin de ramasser une barquette de viande hachée.

— Regarde où tu vas, gronda le type.

*Putain. T'es sérieux ?* songea Erik. Il posa le sac sur la neige fondue et se redressa pour voir à qui il avait affaire, luttant pour maîtriser la poussée d'adrénaline.

— C'est toi qui m'es rentré dedans, affirma-t-il d'un ton calme et posé.

— Papa, murmura Sofia.

— Tu vois que dalle derrière ton sac de courses, rétorqua le type.

Un Russe, à vue de nez. Jeune et maigre. Des cheveux courts, blonds peroxydés, des yeux bleu cobalt et mauvais. Un faciès d'agité qui a quelque chose à prouver. Le genre de gueule qu'un père de famille devrait probablement s'efforcer d'éviter.

Mais il était trop tard. Erik savait qu'on le défiait. Et aussi que ça serait une erreur de tourner le dos à ce type.

— Papa, répéta Sofia, cette fois d'un ton plus pressant.

Erik secoua la tête et se baissa de nouveau.

— Aide-moi, p'tite mère.

Sofia se pencha et ramassa deux boîtes de conserve qu'elle remit dans le sac.

— Permettez, fit une voix.

Un homme s'était accroupi à côté d'eux. Il récolta une canette de bière échappée du pack, dont il ôta la neige. Erik vit le tatouage sur le dos de sa main. La tête féroce d'un loup sous un parachute, avec des ailes, ou peut-être des flammes, de chaque côté.

— Perso, je préfère la Ringnes, dit-il avec le même accent que le type qui l'avait percuté. Une bière d'Oslo, mais qui appartient aux Danois.

Comme la Norvège autrefois, ajouta-t-il en lui tendant la canette.

Erik la remit dans le sac avec le reste puis, une fois debout, hocha la tête en guise de remerciement. Lorsque l'homme lui sourit, il remarqua la cicatrice pâle fendant ses lèvres et son menton. Il était grand – pas loin de deux mètres. Un visage fin. Autant son regard était fixe et droit, autant celui de l'autre type était vague et fuyant.

— Excusez-nous, reprit l'homme en faisant un geste vers le malotru. Mon frère est... maladroit. Et ses manières, pas toujours convenables.

Le blond, manifestement furieux d'avoir été écarté d'un revers de main, inclina la tête d'un air tout sauf sincère. Erik cala le sac à provisions au creux de son bras gauche et tendit l'autre main à Sofia, qui la saisit fermement.

Les haut-parleurs couinèrent. « Nous devons protéger ce qui nous appartient, lança la manifestante samie. Ne rien faire serait une trahison envers nos ancêtres, nos enfants et les enfants de nos enfants... »

— Allons retrouver maman.

Ensemble ils se frayèrent un chemin jusqu'à Elise, toujours en compagnie de la militante.

— Erik, je te présente Karine, fit Elise en souriant.

— Enchanté, répondit Erik.

— Et j'en déduis que tu es Sofia, dit Karine en reculant pour examiner la petite, qui articula un timide bonjour. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

— Karine m'a aidée à préparer l'enquête sur Novotroitsk Nickel, expliqua Elise. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans elle, ajouta-t-elle avec un clin d'œil à son amie.

Erik se doutait que Karine avait aussi aidé Elise dans d'autres domaines. Il y avait généralement du vin ou un gin bien tassé lors de ces appels Skype de fin de soirée. Environ une semaine plus tôt, il était entré dans le bureau pour apporter à Elise sa tasse de thé vert habituelle et avait vu qu'elle avait pleuré. Il n'avait rien dit. Si Elise se confiait à Karine Helgeland, c'était plutôt une bonne chose, non ?

— Il y a pas mal de monde, dit Erik à Karine, en indiquant du menton la foule autour d'eux.

— On fait ce qu'on peut, répondit-elle.

Elle semblait avoir une bonne cinquantaine d'années, et si la vie au grand air avait marqué ses traits, lui donnant un air sévère, ses yeux avaient conservé une espièglerie juvénile.

— Tu ne trouves pas que le *kofte* de Karine est magnifique, Sofia ? demanda Elise en désignant la robe traditionnelle en feutre de la militante, avec ses rubans multicolores, ses pièces en étain cousues et son bonnet de laine rouge.

Sofia acquiesça d'un signe de tête.

Karine lui sourit.

— D'habitude, je ne le porte que pour la fête nationale samie...

— Le 6 février, l'interrompit Sofia.

Karine lança un regard impressionné à Elise, puis se concentra de nouveau sur Sofia.

— Mais, aujourd'hui, nous sommes fiers de notre héritage et nous défendons notre terre, qui ne peut pas plaider sa cause elle-même, dit-elle avec une pointe de malice dans la voix.

Puis, pour détendre l'atmosphère, elle retira son bonnet et se pencha vers Sofia.

— Pour être honnête avec toi, ça gratte horriblement. (Elle ébouriffa ses courts cheveux bruns, puis se redressa et posa une main sur l'épaule d'Elise.) Nous sommes très heureux qu'Elise soit là, reprit-elle en élevant la voix par-dessus le haut-parleur. Ensemble, nous veillerons à ce que la terre soit protégée... Mais vous avez fait un long voyage, vous devez avoir envie de vous installer là-haut.

Elle désigna les montagnes enneigées, à l'ouest de la ville, puis sonda Erik du regard avant d'ajouter :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner samedi soir ? Si vous n'avez pas déjà prévu quelque chose...

Avant qu'Erik puisse répondre, Karine s'était retournée pour accueillir un bel homme aux cheveux argentés qui descendait de l'estrade branlante. Un sourire éclairait son visage buriné par le soleil et le vent.

— Voici mon mari, Lars, reprit Karine. Lars, je te présente Elise Amdahl et son mari, Erik.

Lars lui serra fermement la main et fit un signe de tête à Elise.

— Et qui est-ce que je vois là ? demanda-t-il en regardant Sofia. Une jeune aventurière venue jusqu'ici pour voir comment on vit, nous autres trolls des montagnes ?

— Je m'appelle Sofia, répondit-elle avec un coup d'œil à sa mère pour se rassurer.

— Quel âge as-tu ? Quinze ans ? Seize ans ?

— Presque treize ans.

— Je suis ravi de te rencontrer, Sofia.

Karine et Elise échangèrent un sourire.

— Les Amdahl viennent dîner samedi, annonça Karine à Lars, qui leva les sourcils, aussi surpris que lui de la rapidité avec laquelle tout cela s'était goupillé.

— On a hâte d'y être, répondit Elise. Vous nous direz quoi apporter. À samedi !

Erik leva la main en signe d'adieu. À travers la foule, il aperçut le grand type balafré qui l'avait aidé à ramasser ses courses. Leurs regards se croisèrent et l'homme lui fit un cordial signe de tête.

— En route, p'tite mère, lança Erik à sa fille.

Sofia fut très enthousiasmée par le trajet jusqu'au chalet, surtout lorsqu'ils quittèrent les routes dégagées et qu'ils durent mettre les chaînes. Erik la laissa l'aider à attacher les sangles et les clips, ce qui ajouta une demi-heure au trajet. Mais ça valait la peine de voir son visage lorsqu'elle remontait dans la voiture, soufflant dans ses mains jointes, les joues rouges par le froid.

Enlevant son bonnet et se frottant les mains vers l'air chaud de la climatisation, Elise lui sourit d'une façon qui, cela le frappa, lui avait manqué. Ils continuèrent à rouler sur la piste sinueuse qui grimpait dans la montagne en direction de Jiekkevárri, le plus haut sommet du comté de Troms, culminant à près de deux mille mètres. Ils dépassèrent des refuges à moitié cachés et des chalets construits une quarantaine d'années auparavant, entre des champs à l'épais manteau blanc et de grands épicéas ployant sous la neige, comme maudits par un sort qui les avait figés dans le temps. Le moteur à essence de la Mitsubishi ronronnait, générant de l'énergie pour les supplétifs électriques. Les chaînes cliquetaient sous les roues, mordant l'épaisse couche de neige. Ils venaient, tels des pèlerins du Nouveau Monde, offrir des sacrifices à l'Ancien Monde.

De temps en temps, ils croisaient des véhicules – les 4×4 d'autres propriétaires de chalets, la plupart avec un coffre à skis Thule sur le toit, comme le leur – ou, parfois, la déneigeuse jaune avec ses feux clignotants, génératrice de son propre blizzard et projetant de la neige sur les congères de chaque côté de la route. Pour trois mille couronnes par an, elle gardait ouverte la piste menant à votre chalet.

— On doit une fière chandelle à quelqu'un, dit Erik quand ils quittèrent la route à gauche pour constater que la piste était dégagée.

Sur les toits, en revanche, il y avait un mètre de neige qui, surplombant les pignons, défiait la gravité, comme suspendue dans le temps par la même magie que celle qui conservait les sculptures de glace jaillissant des parois rocheuses ou les arbres anormalement immobiles sous leur épais fardeau blanc.

Le même sort le retenait, lui aussi, songea Erik.

Il était deux heures et quart, et la nuit tombait déjà quand Elise tourna la clé dans la serrure. À l'intérieur, l'odeur de pin lui rappela une centaine de vacances, enfant et adulte, par fjords et par montagnes. Ils allumèrent lampes et bougies, et il nettoya la suie de la vitre du poêle Jøtul avant de s'occuper du feu tandis qu'Elise faisait du café et que Sofia découvrait sa chambre. Penché en avant, il regarda les flammes, d'abord timides, puis plus vives alors qu'elles se nourrissaient du petit bois et léchaient le bouleau sec, dont l'écorce blanche et lépreuse prenait comme du papier. « Le froid est assis dans les murs », avait l'habitude de dire sa grand-mère. C'est seulement maintenant qu'il comprit vraiment ce que cela signifiait. Rapidement, le feu se mit à ronronner, les flammes effleurant le verre, et le poêle tintait à mesure que le métal se dilatait sous l'effet de la chaleur. L'ouverture du chalet était un rituel, comme si on lui disait « On va apprendre à se connaître mais, pour l'instant, sache que tu es à nous et que nous sommes à toi ».

Il ressentit un calme qui lui avait fait défaut ces dix derniers mois. Un apaisement au creux du ventre et dans son cœur. Mais à peine eut-il ressenti ce changement bienvenu que le souvenir du cri lui revint. La boule au ventre tandis qu'il regardait. Sa réaction, beaucoup, beaucoup trop tardive. Il secoua violemment la tête comme pour déloger la vision, ravala la bile qui lui brûlait la gorge, se leva de sa chaise et sortit chercher des bûches.

Le lendemain matin, après quatre tasses de café pour compenser une nouvelle nuit de sommeil haché et hanté, il sortit deux pelles à neige de la remise. Elise et lui se mirent au travail pour dégager un passage entre la voiture et la porte du chalet. Sofia se rendit aussi utile. Elle vida les cendres du poêle, remplit le panier de bûches entreposées sous l'avant-toit et réapprovisionnées à la fin de la dernière saison, puis sortit les skis et les raquettes du coffre de toit de l'auto pour les déposer sous le porche. Elle les

rangea soigneusement dans le rack fixé au mur. Puis elle disparut à l'intérieur tandis qu'il transportait une échelle depuis la remise, Elise toujours occupée à déneiger avec la pelle. Il avait décidé de dégager au moins la moitié de la neige avant le déjeuner.

— S'il te plaît, ne tombe pas, lui cria Elise alors qu'il atteignait le haut de l'échelle et s'apprêtait à se hisser sur le toit.

Cet avertissement inutile le frappa comme un coup à la poitrine. Un moment, il se raccrocha à l'échelle, ne voulant pas baisser les yeux vers Elise. Il savait qu'elle regrettait déjà ses paroles.

Il grimpa sur le toit, puis fit deux pas pour récupérer la pelle. Il entendit Elise se remettre au travail et essaya de deviner où le toit se terminait et où le surplomb commençait. Du coin de l'œil, il perçut alors un mouvement. Vêtue de son équipement Helly Hansen et chaussée de raquettes, prête à rejoindre une expédition polaire d'Amundsen<sup>1</sup>, Sofia remontait la pente en direction de la pinède située derrière le chalet.

— Où vas-tu ? lui cria Erik.

Sofia s'immobilisa, lui tournant le dos un instant, comme si elle savait qu'on allait lui demander des comptes.

— Je pars en exploration, c'est tout, répondit-elle, levant une main gantée dans laquelle Erik devina le canif reçu à Noël.

Un Victorinox Huntsman à quinze fonctions. Le seul cadeau qu'elle avait demandé. Et Erik sentait tous ses muscles se crispier chaque fois qu'il la voyait ouvrir et fermer les lames et autres outils tranchants.

— Non, Sofia, reste ici, dit-il en agitant la pelle.

— Mais, papa, je veux juste jeter un coup d'œil.

— Et moi je veux que tu restes là où on peut te voir !

— Parce que tu ne veux pas que je meure, moi aussi ?

Des mots chuchotés, mais le son voyage si bien sur la neige qu'il les entendit. Elise aussi. Ils se regardèrent, et décidèrent tacitement de ne pas relever.

— Et si elle promet de ne pas aller loin ? suggéra Elise, en regardant le ciel, puis sa montre. (Il devina qu'il était environ midi.) Il va faire jour pendant encore deux heures, ajouta-t-elle. Ce serait dommage qu'elle n'en profite pas.

— Non, insista-t-il, plus fort qu'il n'aurait voulu.

Elise secoua la tête, puis posa sa pelle et se dirigea vers le porche.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Il faut bien que quelqu'un prépare le déjeuner.

Sofia la suivit, tête baissée et poings serrés. L'instant d'après, Erik sentit sous ses pieds la vibration de la porte qui claquait. Il s'étonna que cela n'ait pas provoqué une chute de neige, et la sienne avec.

— Merde, lâcha-t-il.

Dès le premier jour, Sofia boudait, et Elise était furax. Tant pis pour le gentil périple familial en montagne. « Merde ! », s'exclama-t-il une deuxième fois, enfonçant sa pelle dans la neige avant de balancer son contenu au loin. *Et moi qui me planque là, sur ce foutu toit, songea-t-il, comme si ça allait aider.*

La pelle s'enfonça de nouveau et la neige vola. Il se perdait dans cette tâche. En vérité, il aimait cette corvée répétitive, la chaleur dans ses bras et dans le bas du dos. Le rythme de sa respiration et les pulsations dans ses oreilles. La paix que lui procurait le mouvement.

C'est lorsqu'il restait sans rien faire que son esprit s'emballait furieusement, tel un oiseau piégé dans une pièce sans issue.

1. Roald Amundsen, explorateur célèbre pour ses expéditions dans les deux pôles. Décédé en 1928.

## 2

À nouveau, ce rêve. Il sait très bien qu'il rêve, pourtant il n'a aucune prise sur son esprit. Jamais. La silhouette est plus une ombre qu'autre chose. Plus une présence obscure qu'une forme humaine. Plus une sensation, comme ce poids au fond des tripes quand on a fait du mal à quelqu'un qu'on aime. Ou ce pincement au cœur quand on devine qu'un truc est irrémédiablement cassé.

Il ressent tout cela dans ce rêve. En sachant qu'il rêve. Mais, cette fois, c'est différent, et, malgré la peur, il s'approche de l'individu.

*Qui es-tu ?* demande-t-il.

Il devine le contour d'un visage. Un œil. Puis Sofia. *Je suis là !* lui crie-t-il, mais elle ne l'entend pas. La terreur le submerge. Des griffes s'enfoncent dans la chair tendre de son cœur. *Sofia !*

Elle se dirige vers la silhouette. *Non... ne t'approche pas ! Sofia, reste avec moi !*

Il entend sa fille hurler.

— Erik !

La voix d'Elise le réveilla en sursaut. Il s'extirpa du lit, le cœur battant la chamade, comprenant que l'appel de sa femme était réel. L'affichage bleu et flou du réveil se fit plus net : 3 h 22.

— Sofia a fait un cauchemar, reprit Elise.

Erik la suivit vers la chambre de la petite en titubant.

— Chut, ma chérie. Ce n'était qu'un mauvais rêve, chuchota Elise en s'asseyant sur le lit.

Erik soupira, tâchant d'oublier son propre cauchemar, aussi pesant qu'un vêtement mouillé.

— Papa, murmura Sofia, moitié réveillée, moitié dans les bras de Morphée.

Erik s’assit à son tour et, passant doucement une main dans les cheveux emmêlés de sueur et de sommeil de sa fille, il lui dégagea le visage.

— Tout va bien, p’tite mère, papa est là.

— Je vais lui chercher de l’eau, dit Elise, le laissant avec Sofia.

— Tout va bien. Rendors-toi, je suis là, dit-il en l’embrassant sur le front. Papa et maman t’aiment si fort.

Elle sourit et enfonça sa tête dans l’oreiller.

— Je t’aime, bredouilla-t-elle, déjà en train de se rendormir.

Le lendemain matin, levé tôt, il se mit au travail pour finir de déneiger le toit. Sa mission accomplie, il découvrit Elise installée à la table de la salle à manger, l’ordinateur portable ouvert, un café posé à côté, et deux sillons verticaux entre les sourcils – au moins aussi avenants qu’une pancarte « Ne pas déranger » sur la porte d’une chambre d’hôtel.

Elle n’avait pas besoin de lever les yeux pour savoir ce qu’il pensait.

— J’ai juste besoin d’une heure ou deux, dit-elle, ses doigts pianotant sur le clavier.

Qu’elle puisse taper tout en parlant d’autre chose était un mystère pour lui.

Il ne put s’empêcher de dire :

— Je croyais que tu ne devais pas commencer avant une semaine.

— Tu étais sur le toit.

— Et toi, encore au lit, répliqua-t-il.

Elle inspira d’un air las.

— C’est la première fois que je travaille avec eux, expliqua-t-elle. Et c’est important. Je veux être prête.

Sofia et lui gagnèrent la ville pour acheter du vin. Au retour, dans la voiture, il l’observa un moment.

— Je n’arrive pas à croire que tu es en train de devenir une adolescente.

Elle fronça les sourcils, se rappelant sans doute toutes les fois où on l’avait traitée d’ado boudeuse, bien avant la veille de son treizième anniversaire.

— C’est dingue. Le temps passe à une vitesse...

— Papa, dit-elle le regard fixé sur le pare-brise, tu m'avais promis de m'emmener randonner sur le parcours Long Ski dès que j'aurais treize ans. Tu te souviens ? Une vraie aventure. Dormir dans des refuges et tout ça.

Erik sentit son estomac se nouer.

— Tu as promis, papa, insista Sofia.

— Je sais. Mais c'était il y a deux ans.

« Avant la mort d'Emilie », s'abstint-il d'ajouter.

— J'aurai treize ans demain. Je suis assez grande.

— Pas cette fois, Sofia.

— Mais tu avais promis, protesta-t-elle. Emilie te l'avait demandé, à Pâques, et tu lui avais dit d'attendre que j'aie treize ans pour qu'on parte tous les trois.

— Je sais, répondit-il, plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu – le seul fait d'entendre le prénom de sa fille aînée était une torture. Mais il s'est passé tellement de choses depuis. Plus rien n'est comme avant.

Sofia secoua la tête et détourna les yeux vers la vitre de la voiture.

Il se souvenait de ce jour dans les moindres détails. Emilie avait emprunté les cartes usées de son grand-père, marquées au stylo par ses soins, et elle avait planifié la randonnée à ski de cinq jours et quatre nuits à travers bois et lacs gelés. Très excitée. Mais Sofia était trop petite. Erik avait décrété qu'ils attendraient qu'elle ait treize ans pour partir tous ensemble. Il savait combien Emilie avait été déçue. Pourtant, elle avait pris la peine d'expliquer l'itinéraire à sa sœur, qui l'avait écoutée les yeux écarquillés. Puis Sofia avait annoncé à toute la famille qu'elle rappellerait sa promesse à son père le jour de ses treize ans. On pouvait être sûr qu'elle n'oublierait pas.

On n'était pas encore à Pâques, avec ses quatorze heures de lumière par jour, quand les rayons crus du soleil offraient un peu de chaleur et faisaient fondre doucement la surface de la neige, créant des conditions parfaites pour les descentes. En février, les journées étaient courtes et froides.

— D'ici un an, p'tite mère. Plus qu'un an avant la grande traversée. L'aventure, la vraie, je te le promets.

Silence. Encore une promesse qu'il n'était pas sûr de pouvoir tenir.

— Heureusement que tu m'as envoyé les indications par mail, fit remarquer Elise à Karine alors qu'ils se trouvaient sous le porche des

Helgeland, à ôter la neige de leurs bottes et à suspendre manteaux et bonnets.

— Il doit encore neiger, annonça Lars en désignant les nuages gris au-dessus de leurs têtes. Dans quelques jours, tu ne pourras plus monter ici avec ça, lui précisa-t-il en indiquant la Mitsubishi. Quand ça tombe vraiment, seules les motoneiges peuvent circuler.

Karine et Lars étaient des hôtes parfaits, généreux et accueillants, et manifestement l'homme appréciait la bière, ce qui lui faisait assez de points communs avec lui pour que la soirée s'annonce mieux que prévu, songea Erik.

Elise demanda si cela ne les inquiétait pas d'habiter si loin de tout, et Lars laissa échapper un petit rire.

— On aime vivre ici, dit-il en faisant un geste vers la fenêtre.

Les rideaux n'étaient pas tirés et la neige derrière la vitre scintillait faiblement dans la nuit noire.

— Vous le voyez bien, on n'est pas des citadins.

Dans la pièce flottait un parfum de *fiskeboller*, un bouillon dans lequel cuisaient les boulettes de poisson, et Erik fut instantanément ramené à son enfance et à la cuisine de sa mère.

— Si on voulait voir du monde tout le temps, on vivrait à Tromsø, reprit Lars, un sourire malicieux au coin des lèvres.

Il devait avoir une soixantaine d'années, mais il était solidement bâti, et ses mains avaient conservé, même après ce long hiver, la couleur brune laissée par le soleil de tous ces étés passés à travailler en plein air.

— On n'arrête pas de bâtir des chalets, ajouta-t-il. De belles constructions en bois de cèdre. Même les toits sont en cèdre. À l'intérieur, tout est en chêne. On installe d'immenses fenêtres qui donnent sur les montagnes et la mer. Conçues pour se fondre dans le paysage et posées... juste là, comme ça, dit-il en agitant sa grosse main. (Il se frotta la joue.) Mais vous savez de quoi je parle. Karine m'a dit que vous étiez charpentier ? Vous devez être très occupé avec toutes ces maisons qui sortent de terre ces jours-ci.

— En fait, je prends un peu de temps libre, répondit Erik, sentant les yeux d'Elise posés sur lui de la cuisine.

Du *temps libre*. À quand remontait la dernière fois où il avait assemblé un escalier, posé un cadre de fenêtre ou une plinthe ? Ou regardé des plans ? Dix mois plus tôt, il avait affiché un « Désolé... Temporairement fermé »

sur son site web, qui n'avait pas bougé depuis. La menuiserie Amdahl avait tiré le rideau jusqu'à nouvel ordre.

Le dîner entamé, la conversation s'orienta inévitablement vers Novotroitsk Nickel. Et sur ce que pensaient les habitants de l'achat par la société russe de l'ancienne mine de cuivre de Koppangen, à l'ouest de la ville. Lars, Karine et Elise partageaient les mêmes craintes concernant le déversement des déchets dans le fjord. La façon dont le Conseil des Samis avait été ignoré. Et le fait que le gouvernement était prêt à sacrifier des terres indigènes dans le Nord de la Norvège.

Erik les écoutait. Mais à peine. Il fit tourner le vin dans son verre tandis que Karine récupérait une lettre sur un tableau à côté du réfrigérateur.

— C'est arrivé hier, précisa-t-elle en la tendant à Elise.

Il aperçut le logo de Novotroitsk Nickel sur l'en-tête, deux N bleus reliés, comme des pics montagneux.

— Au début, ils ont prétendu que ce n'était qu'un projet d'exploration, pour voir si l'ancienne mine pouvait être rentable. C'était il y a environ un an, ajouta Karine. Ce courrier détaille leur intention d'exploiter davantage de filons abandonnés et de creuser trois nouveaux puits d'essai, en attendant les résultats d'une étude.

Elle repoussa son assiette, comme si l'évocation de ce sujet avait gâté la nourriture.

Cette conversation l'ennuyait. Il était fâché aussi, parce qu'il savait combien cela comptait pour Elise. Une véritable obsession. Il avait eu tort de croire qu'ils pourraient se retrouver, ici, dans les montagnes. Grisé par l'alcool, il lâcha que le monde avait besoin de cuivre pour produire de l'électricité. C'était comme ça que ça marchait, l'électricité.

— On est tous pour les voitures électriques, non ? ajouta-t-il. Si nous devons électrifier le monde pour le sauver, il faudrait peut-être se préparer à perdre certaines vieilles habitudes.

— Tu plaisantes ? demanda Karine, le visage granitique.

— C'est juste le vin qui parle, dit Elise pour l'excuser, un sourire aux lèvres mais l'œil noir.

Comme Karine suggérait qu'ils changent de sujet, Lars se leva, disant à Sofia qu'il avait quelque chose à lui montrer.

Elise aida Karine à débarrasser la table, et les deux femmes gagnèrent la cuisine.

Seul à être resté assis, Erik observa Lars dévoiler à Sofia le contenu d'une boîte en bois sculpté, posée sur le rebord de la fenêtre. Au-delà, la nuit et son néant noir se profilaient. Sofia semblait vraiment intéressée par les vieilles photos des ancêtres des Helgeland. Et par les autres trésors : un peigne en bois de renne qui, selon Sofia, ressemblait à ceux qu'elle avait vus au musée des Navires vikings à Oslo. Un étui à aiguilles en corne, gravé de petits rennes. Un sac à main en cuir avec des broderies en fil d'étain qui avait appartenu à l'arrière-grand-mère de Karine. Et le plus excitant, à en juger par les yeux écarquillés de Sofia, un objet de belle taille que Lars avait saisi sur le manteau de cheminée en pierre, au-dessus du poêle.

— C'est un *stuorraniibi*. Ce mot signifie « grand couteau ».

Il sortit l'ustensile de son étui en cuir de renne et mima un mouvement de coupe avec. La lame mesurait presque vingt-cinq centimètres de long. Elle était assez grande pour couper du bois ou de petits troncs. Assez tranchante pour fendre des os de renne.

— Touche le manche, dit-il en le tendant à Sofia, qui s'exécuta. C'est du bouleau, pour une meilleure prise en main dans le froid.

— J'ai un couteau suisse, lança Sofia.

Et à peine eut-elle prononcé ces mots que le couteau était dans sa main. Elle en sortait les petits outils un par un tandis que Lars hochait la tête comme s'il n'avait jamais rien vu de plus merveilleux, pour le plus grand plaisir de Sofia.

Elle semblait captivée par leur échange. Bien plus qu'elle ne l'avait été avec son père ces derniers temps, songea Erik. D'ailleurs, qu'avait-il fait de spécial avec elle l'année passée ? Quelques balades pour cueillir les dernières baies de l'été, le long des sentiers. Il l'avait emmenée au stade d'Alfheim pour voir Tromsø perdre contre Rosenborg au quatrième tour de la Coupe de Norvège. Ah, et puis à l'enterrement de sa sœur. Une journée en famille...

Erik se leva et saisit les trois bouteilles vides, qu'il rapporta à la cuisine.

— Vous voulez du café ? demanda Karine, cherchant des tasses dans le placard.

Au regard qu'Elise lui lança, il devina la réponse. Au moins, ils arrivaient encore à communiquer sans paroles.

— Non, merci, répondit Elise en souriant. Notre petite fille aura treize ans demain. Et on doit se lever tôt pour lui préparer un petit déjeuner de

circonstance.

Erik observa Sofia. Elle se tenait à la fenêtre, les yeux braqués vers l'ouest alors que Lars lui parlait du frère de Karine, Hánas, qui était éleveur de rennes.

— En ce moment, tandis que nous sommes bien au chaud, expliqua Lars en indiquant la sombre silhouette de la montagne, Hánas est quelque part sur le plateau avec son troupeau.

— Parfois, on aperçoit une lumière dans l'obscurité et on sait que c'est Hánas dans sa tente, ajouta Karine en les rejoignant à la fenêtre.

— Ça doit être magnifique, là-haut, dit Sofia.

— Mais il y fait très froid, rappela Elise, qui mima un frisson en posant une main sur son épaule.

Sofia ne sembla pas le remarquer, toujours captivée par la montagne. Elise et Karine échangèrent un sourire.

— Alors, joyeux anniversaire en avance, Sofia ! lança Karine. Et veille à ce que tes parents te gâtent toute la journée, en commençant par ce petit déjeuner. Moi, le jour de mes treize ans, mon père m'a emmenée sur la montagne, et il m'a appris à attraper au lasso un renne adulte. Un gros mâle. Je le revois encore. Avec des bois grands comme ça, dit-elle en écartant les bras. Un bon mètre cinquante.

— Bah ! ironisa Lars en balayant les mots de sa femme d'un revers de main.

— Tu étais là, mon cher mari ? Cette histoire, elle appartient à qui ? Je disais donc que, après de nombreuses tentatives, je l'ai attrapé au lasso par ses grands bois, mais mon père a dû m'aider à retenir la corde. Sinon le renne m'aurait emportée et il serait sans doute encore en train de me traîner à l'heure qu'il est. Ensuite, on a dû rentrer à la maison avant la nuit parce qu'on ne voulait pas rencontrer de *stallo* là-haut.

— C'est quoi un *stallo* ? demanda Sofia en grimaçant.

— Sofia est trop grande pour les histoires de *stallo* et de trolls, déclara Lars, qui se versait un brandy près du bar à cocktails vintage.

— Je lui raconte simplement ce que j'ai fait pour mon treizième anniversaire. Il n'y a rien de tel que les aventures de jeunesse.

Erik observait Sofia, qui se tourna vers lui. Il savait ce qu'elle brûlait de dire aux Helgeland – qu'il avait promis de l'emmener sur le Long Ski quand elle aurait treize ans. Le silence de sa fille lui noua les tripes.

Après avoir décliné le brandy proposé par Lars, ils remercièrent leurs hôtes pour cette belle soirée. Puis ils enfilèrent manteaux, bottes et bonnets sous le porche.

— Sofia, j'ai quelque chose pour toi, fit Lars. Tiens, pour ton anniversaire.

Il lui tendit le *stuorraniibi*, et Sofia le prit dans ses mains en regardant son père et sa mère pour s'assurer qu'ils étaient d'accord.

— Évidemment, à n'utiliser qu'avec la permission de tes parents, ajouta Lars. Tu as ton petit canif moderne, avec toutes les fonctions possibles et imaginables. Mais les vieux objets, c'est bien aussi. Pour honorer la mémoire de ceux qui nous ont précédés.

Sofia contemplait le cadeau, bouche bée.

Erik regarda Elise. Qui, *elle*, saurait sûrement quoi dire. Par exemple : « C'est quoi ton problème, Lars, qu'est-ce que ça signifie de donner un magnifique couteau sami à une gamine de treize ans ? Tu as perdu l'esprit, ou quoi ? »

— Tu en as de la chance, s'exclama-t-elle alors, un bras autour de l'épaule de Sofia, essayant subtilement de lui soutirer un merci.

— Merci, monsieur Helgeland, bafouilla Sofia.

— Si tu prends soin d'un bon couteau, il prendra soin de toi, dit Lars, son souffle formant un halo brumeux autour de lui. À bientôt. Et joyeux anniversaire, Sofia.

### 3

Il avait été désagréable chez les Helgeland. Même s'il ne s'en était pas rendu compte sur le moment – mais était-ce bien le cas ? –, il ne lui aurait pas été permis d'en douter ensuite. Le silence d'Elise dans la voiture avait été aussi implacable que le va-et-vient des essuie-glaces balayant les flocons sur le pare-brise, son regard fixe trahissant sa colère contenue.

Au moins, elle avait attendu qu'ils soient rentrés et que Sofia soit couchée pour le lui confirmer.

— Tu sais ce que les Helgeland pensent de la réouverture de la mine, lâcha-t-elle. Tu sais combien ça les inquiète et les dégâts que ça ne manquera pas d'occasionner.

— Je disais juste que tout n'est peut-être pas si catastrophique que ça, répondit-il en retirant ses chaussettes, assis sur le bord du lit. Peut-être que ça les aiderait... s'ils réussissaient à voir le côté positif. C'est tout.

— Mais pire que ça, continua-t-elle, ignorant ses explications. Tu sais que c'est *la* raison pour laquelle nous sommes là.

Un ange passa, les secondes scandées par le tic-tac de l'horloge au-dessus de la porte de leur chambre.

— *La* raison ? reprit-il, comme un type laissant tomber un appât dans un trou sur un lac gelé. Nous sommes venus en famille parce que nous avons besoin de passer du temps ensemble.

— Tu vois très bien ce que je veux dire, siffla-t-elle en claquant la porte de l'armoire, avant de s'immobiliser pour savoir si Sofia s'était réveillée. C'est mon boulot.

Elle passa sa chemise de nuit par-dessus sa tête d'un geste rageur, puis tira dessus pour l'ajuster et resta plantée là, le fixant, aussi irritée que frustrée.

Inutile de tenter de se justifier. Elle avait raison. Il aurait dû s'excuser, prendre sa main, la serrer dans ses bras. Mais il ne fit ni l'un ni l'autre.

Tandis que l'horloge poursuivait son inexorable course nocturne, une aiguille après l'autre, il la sentit longtemps éveillée dans le noir, à côté de lui.

— Ce n'est qu'un tout petit cadeau, annonça Erik en tendant le paquet à Sofia alors qu'elle posait une carte au bout d'une file serpentant entre les plats du petit déjeuner.

Gaufres et confiture de mûre, tranches de fromage, salami, viande d'agneau séchée, poivron vert, sans oublier les œufs durs, le bacon croustillant et le pain au pavot.

Sofia contempla le paquet. On aurait dit un hérisson ayant déniché du papier dans une poubelle avant de s'y lover pour rester au chaud. Il ne s'était souvenu du cadeau que deux minutes avant qu'elle entre dans la pièce. Un bonnet rose en laine mérinos avec des petits motifs d'igloos, de flocons de neige et d'ours polaires, certains sur des patins à glace, d'autres assis avec une canne à pêche.

— Il est doublé en polaire. Donc, il ne gratte pas et il tient vraiment chaud.

C'est seulement en disant cela qu'il réalisa que sa fille était maintenant trop grande pour ce style de bonnet. Même à neuf ou dix ans, elle n'aurait sans doute pas choisi cette couleur, quand bien même les ours polaires auraient pu avoir une chance. Alors à treize ans ? Son couvre-chef actuel, un truc informe, relevait plus du camouflage urbain.

— Je peux le changer, proposa-t-il.

— Non, je l'aime bien, répondit-elle en le pliant soigneusement, avant de le placer sur la table à côté de ses cartes.

Après avoir ouvert quelques cadeaux supplémentaires, Sofia déballa celui offert par ses parents. Un moment important, dont chacun était conscient. Il observa le visage de sa fille quand elle déchira l'emballage pour découvrir un sac à dos de randonnée bleu clair.

— On partira en rando au printemps, lui promit-il.

— Super ! s'exclama-t-elle en posant le sac par terre.

— Il a été spécialement conçu pour les femmes, ajouta Elise en se tapotant les hanches.

— Je le kiffe.

— Tu l'essayeras très bientôt, suggéra Erik. Si tu veux, on pourrait skier jusqu'au glacier et pique-niquer là-bas. Il faudra juste qu'on soit rentrés avant la nuit.

— Et eux, je peux aller les essayer maintenant ? demanda-t-elle en prenant les écouteurs fraîchement déballés.

— Tu n'as pas fini ton petit déjeuner, lui fit remarquer sa mère en indiquant l'œuf à la coque et la tartine à peine entamés.

— Je n'ai plus faim.

Elise fit un signe de tête, et sa fille tourna les talons avant de disparaître.

Il attendit un moment, tendit la main vers la cafetière et lâcha :

— Je pense que je devrais l'emmener. Sur le Long Ski.

— Tu crois qu'elle est assez grande ?

Il réfléchit, la cafetière en suspens au-dessus de sa tasse. Il songea au voyage en Angleterre. Au mur d'escalade. À Emilie étendue sur le tapis bleu qui aurait dû amortir sa chute, mais qui ne l'avait pas fait.

Un bruit d'assiettes le ramena à la réalité. Elise débarrassait la table, et il l'observa disposer les restes dans un plat vide. Elle pensait déjà à sa mission, il en était sûr. Une fois les couverts du petit déjeuner évacués, son ordinateur portable prendrait possession de la table. Lui se trouverait sans doute un truc à faire, comme aller en ville pour un ravitaillement. Et tant pis pour les vacances en famille.

Il appela Sofia. Une fois, puis deux. Silence. Puis un bruit sourd et le grincement des marches dans l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda sa fille dans l'embrasement de la porte.

Ses yeux bleus fixèrent ses parents à tour de rôle, pour finalement revenir se poser sur lui.

Peut-être que ça lui ferait du bien de prendre l'air. Avec Sofia, juste tous les deux.

— Papa ? insista-t-elle.

Il la regarda. Il la regarda vraiment. Sa souffrance avait été immense, et lui, qu'avait-il fait ? Il n'avait fait qu'aggraver cette peine en la mettant sous cloche, alors que sa fille grandissait et que son horizon aurait dû s'élargir, non se rétrécir. Elle méritait mieux.

— Je pensais à la rando du Long Ski. On va la faire demain.

## 4

Dans l'obscurité précédant l'aube, Sofia frissonnait d'excitation. Erik ajusta le sac à dos sur ses épaules, resserrant une dernière fois la sangle autour de ses hanches. Une lumière jaune s'échappait des fenêtres du chalet derrière eux. Devant eux, l'opacité hivernale. Silencieuse et figée. S'accrochant à la terre, telle une relique de l'interminable nuit polaire. Il regarda vers l'ouest, où le ciel était voilé de blanc par une lune invisible, mais dont la lueur diffuse éclairait la neige des sommets acérés.

Lui aussi était fébrile. Tout son corps frémissait d'impatience. Il se sentait fort. Et jeune aussi, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps. Peut-être même depuis son service militaire, lorsque, à dix-huit ans, il avait fait ses classes dans le froid glacial à Bardufoss. Lorsqu'il avait encore la vie devant lui.

— Tu es prête, p'tite mère ? demanda-t-il à Sofia, qui enfilait ses moufles.

Il avait neigé le soir où ils étaient revenus de chez les Helgeland, et presque toute la journée du lendemain. Ils goûtaient à présent le parfum cristallin de ce nouveau manteau neigeux. Un monde de poudreuse s'offrait à eux. Des conditions presque idéales.

— Oui, papa, répondit-elle.

Il perçut une légère hésitation dans sa voix, ce qui n'avait rien d'étonnant quand on quittait un intérieur chaud et douillet pour partir à skis par moins dix degrés, avec de fortes probabilités de ne pas croiser d'autres êtres humains avant plusieurs jours.

— Ça va faire du bien, non ?

Il entreprit d'attacher le harnais de la pulka, sur laquelle il avait emballé la tente, le réchaud, leurs sacs de couchage et d'autres équipements dont ils

auraient besoin pendant le voyage. En rangeant la trousse de premiers secours, il avait trouvé le vieil ours en peluche d'Emilie caché sous les couvertures. Un doudou rongé par les mites et vêtu d'un pull rouge. Emilie l'avait baptisé Corbeau, un sobriquet qu'il n'avait jamais compris. Des années qu'il ne l'avait pas revu. Sofia avait dû le sauver du purgatoire des nounours et le glisser dans le traîneau alors qu'il avait le dos tourné. Deux cents grammes de rab, ils pouvaient se le permettre. Sans doute une manière pour Sofia d'emmener Emilie en voyage avec elle.

Emmitouflée dans sa doudoune et coiffée de son bonnet, Elise marchait avec difficulté vers sa fille. Sofia planta ses bâtons dans la neige, puis sa mère lui prit les mains.

— Promets-moi que tu seras prudente.

Sofia souriait mais, face à l'expression solennelle de sa génitrice, elle remballa sa mimique.

— Promis.

— Amuse-toi bien, dit Elise, comme si c'était un ordre.

— T'en fais pas pour ça, répondit Sofia, dont le souffle se mélangeait à celui de sa mère.

— Et prends soin de ton papa.

— T'inquiète, maman.

Elise retira son gant, plongea une main dans sa doudoune et en ressortit une feuille de papier pliée.

— C'est juste un petit mot pour plus tard, dit-elle en dézipant une poche de l'anorak vert de Sofia avant d'y glisser la lettre.

Enfin, posant les mains sur son bonnet rose, elle l'embrassa sur les joues et le front.

— La prochaine fois, peut-être qu'on partira tous ensemble, risqua Erik, regardant sa femme tout en ôtant sa moufle de la poignée du bâton planté dans la neige devant lui.

— Dans ce cas, il nous faudra une plus grande tente, répondit Elise.

Ce n'était pas un « non », et il sourit, la trouvant belle. Elle s'approcha de lui et l'enlaça.

— Je t'aime, dit-elle.

— Moi aussi, je t'aime.

Ils restèrent ainsi un moment, joue contre joue, puis elle s'écarta afin de capter son regard malgré l'obscurité.

— Prête ? demanda-t-il à Sofia.

— Oui, répondit-elle, déterminée, en serrant fermement ses bâtons.

Il essaya d'imaginer Emilie sur ses skis, impatiente de partir elle aussi. Une image si concrète, terriblement douloureuse. Tellement insupportable qu'il la chassa en fixant la pulka trois mètres derrière lui.

— Donne-moi une seconde, dit-il.

Il fallait d'abord que l'image d'Emilie disparaisse. Que la neige à côté de Sofia redevienne immaculée. Il se mit à faire mentalement l'inventaire de tout ce qu'ils avaient pris pour le voyage. *Lunettes de soleil. Lunettes de ski. Crème solaire. Sangles pour le harnais. Chaussettes de rechange. Sonde à neige.* La veille, il avait passé presque toute la journée à se préparer et à faire leurs bagages. *Une couche de sous-vêtements, une autre en microfibres, vestes et pantalons coupe-vent, chaussettes de ski, doudounes. Un piolet, une pelle. Réchaud, gaz, allumettes, trousse de premier secours.*

— OK, je suis prêt, dit-il après avoir passé tout en revue.

Il leva un de ses bâtons pour signifier le départ, le planta dans la poudreuse puis prit appui sur une jambe tout en élançant l'autre vers l'avant. Et les voilà partis, le traîneau glissant sur la neige derrière lui.

Ils avançaient, telles deux ombres furtives. Impulsion, glisse. Impulsion, glisse.

— Soyez prudents !

La voix d'Elise retentit au loin. Et très vite père et fille se retrouvèrent seuls sous la lune, dans l'obscurité argentée. Traçant leur sillon là où il n'y avait rien.

Ils glissaient vers l'ouest tandis que le jour se levait, puis ils longèrent une vallée qui serpentait vers le nord entre des collines couvertes de pins enneigés. Sofia se débrouillait bien sur ses skis. Erik était fier de sa fille. Elle suivait les traces qu'il creusait dans la poudreuse comme ils progressaient en rythme, à une allure fluide, sur le manteau neigeux.

Ils skièrent trois heures durant, ne s'arrêtant qu'une fois pour se reposer, avaler une tasse de café noir et partager une barre chocolatée Kvikk Lunsj, que Sofia apprécia infiniment plus que sa boisson. Puis ils redevinrent deux taches de couleur dans cet univers immaculé.

Ils déjeunèrent au milieu des arbres. Avec la pelle, Erik façonna un banc en neige sur lequel ils dégustèrent des sandwiches au fromage et au salami. Le silence ne le dérangeait pas, mais en était-il de même pour sa fille ?

— Tu as assez chaud ? demanda-t-il, sentant sa sueur refroidir sur sa peau.

Il ne fallait pas qu'elle attrape froid maintenant qu'ils étaient immobiles.

— Tout va bien.

Il regarda ses skis et ses bâtons, qu'elle avait pris soin de ranger à côté des siens. Elle l'avait observé farter ses skis, puis l'avait imité, quasi religieusement.

— Tu es sûre de vouloir dormir sous la tente ce soir ?

Il avait prévu une boucle, autour du glacier Strupbreen, jusqu'au lac Blåvatnet, puis vers l'est jusqu'à Store Reindalstinden, en contournant la montagne avant de suivre le fjord pour revenir vers le sud jusqu'à Koppangen.

— Oui, répondit-elle du tac au tac, comme si elle craignait qu'il ne change d'avis.

— Parce qu'il y a un refuge au pied du Tvillingstinden. Où il fera plus chaud.

— Je préfère la tente, affirma-t-elle avec un pli entre les yeux, le même que celui de sa mère. Tu étais d'accord pour qu'on passe au moins une nuit dedans. Et comme on est en forme et que nos affaires ne sont pas encore trempées, ce soir ça semble être une bonne idée.

— D'accord, lâcha-t-il tout sourires, une main levée en signe de reddition. Vendu.

Sofia sembla soulagée. Le repas terminé, ils enfilèrent leurs sacs à dos et chaussèrent leurs skis. Elle lui demanda s'il pensait que quelqu'un d'autre allait utiliser leur banc.

— Il va sûrement de nouveau neiger avant qu'un pèlerin repasse dans le coin, alors, d'ici là, le banc aura disparu.

L'expression de sa fille était impénétrable. Il n'aurait su dire si elle était déçue ou heureuse d'en avoir eu l'exclusivité.

— Et de toute façon, ajouta-t-il, personne ne va venir se promener par ici avant trois bonnes semaines. Seuls les skieurs d'envergure s'aventurent ici en février.

La fierté sur son visage. Ça, au moins, il pouvait la reconnaître.

— Regarde, papa !

Il aperçut alors un aigle planant au-dessus de la clairière qu'ils venaient de traverser.

— Il doit être en train de chasser.

Ils scrutèrent l'horizon à la recherche d'une potentielle proie, en vain. Soudain, l'aigle replia légèrement les ailes, planant à plus basse altitude, et commença à prendre de la vitesse. Un peu avant l'arrivée au sol, il déploya ses ailes et ses serres. Ils entendirent un bruit semblable à un coup de tonnerre : celui de ses grandes ailes fouettant l'air.

— On va voir ?

— Oui, on peut s'approcher un peu, dit Erik.

Ils quittèrent la forêt et skièrent sous un ciel chargé, reprenant le chemin qu'ils avaient tracé pour économiser leurs forces. Mais l'aigle les vit ou les sentit, et s'élança dans le jour vapoureux, aussi silencieux qu'une averse de neige.

Le grand volatile n'étant plus qu'un petit point lointain, ils atteignirent l'endroit où il s'était posé et découvrirent un lièvre des montagnes dans son manteau blanc d'hiver. Des bouts de fourrure étaient éparpillés, frissonnants sous la brise, mais la proie, elle, ne bougeait plus. Ils la contemplèrent, morte, déchiquetée par les griffes du rapace.

Trois taches rougeâtres brillaient sur cet océan de blanc. Erik se demanda si Sofia pensait à Emilie. Si elle se souvenait de sa sœur étendue, brisée sur le tapis en caoutchouc au pied d'un mur d'escalade, dans le Sud de Londres.

Il se rappela l'expression de Sofia tandis qu'elle fixait Emilie. L'os qui avait percé la peau. Le sang. L'indicible.

— Allons-y, dit-il.

Le jour déclinait quand ils bifurquèrent vers le nord pour commencer l'ascension. Ils s'arrêtèrent à deux reprises afin de fixer des peaux sous leurs skis. Par endroits, la pente était si raide qu'ils passèrent trois laborieux quarts d'heure à avancer sur les carres pour éviter de glisser en arrière.

Sacrément ardu pour une jeune fille. Sofia s'immobilisait régulièrement pour reprendre haleine. Erik la sentait frustrée et savait que les muscles de ses cuisses étaient en surchauffe. Mais pas la moindre plainte. Au lieu de célébrer l'arrivée au sommet, ils observèrent les centaines de traces qui les y avaient menés.

— Referme ton anorak, p'tite mère.

Après l'effort de la montée, elle l'avait ouvert, face au vent. Ils partagèrent le reste de café, et Sofia demanda s'ils pourraient allumer un feu

en arrivant. La requête fut accordée. Puis ils continuèrent vers le glacier Koppangsbreen, à la recherche du lieu idéal où camper.

— Tu crois que l’aigle a retrouvé le lièvre ? demanda-t-elle.

— Je suis sûr que oui.

— Mais il était plus difficile à repérer parce qu’il ne bougeait plus.

— Il verra le sang.

— Et nos traces.

— Et nos traces, répéta-t-il.

Ils dénichèrent l’endroit parfait, éloigné des pentes et donc des risques d’avalanches, à l’abri du vent, sous les sapins. La couche de poudreuse étant trop importante pour s’y attaquer à la pelle, ils chaussèrent leurs raquettes et la piétinèrent un moment, avant d’aller ramasser du petit bois.

Il laissa Sofia décider de l’orientation de la tente, et elle fit les choses dans les règles : l’entrée face au vent, plus virulent maintenant que l’obscurité reprenait ses droits. Ils plantèrent les sardines et tassèrent la neige autour. Avec la pelle, Erik érigea un mur contre les rafales. Ainsi, s’il neigeait, la tente ne finirait pas ensevelie. Il expliqua à sa fille que, si ça se calmait pendant la nuit, il faudrait le réveiller car, si le vent tournait, il y aurait à nouveau un risque.

Ils tassèrent la neige autour de la tente pour empêcher le blizzard de s’engouffrer dessous, puis creusèrent un trou pour s’asseoir au bord, les pieds bien calés, afin d’organiser cet espace confiné.

En installant leurs sacs de couchage, il réalisa combien revenir sur la promesse de ce périple aurait été une erreur. C’eût été injuste de le lui refuser. Elle en était parfaitement capable. Quant à ses craintes à lui, en aucun cas elle n’aurait dû en faire les frais.

Une fois leur intérieur aménagé, la faim et le froid se firent sentir. Il délimita une zone près de la tente pour y allumer un feu et improvisa un brasero avec les branchages qu’il avait ramassés. Puis il tailla du bois mort avec son couteau, et Sofia disposa le petit bois. Bientôt, le feu crépitait et les flammes dansaient dans l’obscurité. Ils se sentaient comme les tout premiers hommes sur terre, assis sur leurs nattes face à des divinités préhistoriques.

Lorsque les flammes moururent, ils mirent une brique de bœuf aux légumes congelé dans une casserole qu’ils portèrent à ébullition sur les braises encore chaudes. Même s’ils n’avaient qu’un jour de ski dans les

pattes, ils étaient tous les deux d'accord : c'était le meilleur repas de leur existence. Ils se jurèrent de ne pas le répéter à Elise.

Après le dîner, Erik récura la casserole avec de la neige et fit bouillir de l'eau pour le cacao. Bien au chaud dans leurs sacs de couchage, une tasse à la main, ils soufflèrent dessus avant de boire le chocolat comme s'il s'agissait d'un mystérieux élixir découvert au hasard d'une crevasse.

— Tes pieds, ça va ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle en les remuant dans son couchage.

— Pas d'ampoules ?

— Je ne crois pas. Mais j'ai mal aux jambes à force de grimper.

— Moi aussi.

Le vent se levait, il glissait sur la toile de la tente telles des mains essayant de pénétrer à l'intérieur. Erik avait placé leurs sacs à dos derrière Sofia pour faire tampon avec la paroi. Lors de sa formation militaire, il avait construit, avec ses camarades, des igloos et autres trous dans la neige pour y dormir. Ils laissaient systématiquement les novices s'installer au milieu du groupe, loin des murs de glace. S'il avait posé les sacs là et non devant, c'était aussi parce qu'il ne voulait pas qu'on puisse se rendre compte qu'il y avait de la place pour un autre tapis de sol. Une autre personne. Il se disait qu'il le faisait pour Sofia. Mais, en réalité, c'était surtout pour lui-même.

— Tu me montres comment tailler du bois pour le feu, papa ? Au cas où on en ferait un autre demain soir. Là il est trop tôt pour dormir.

— Demain soir, quand nous serons au chaud dans un refuge.

— N'empêche, il faut que tu m'apprennes, insista-t-elle.

Sofia déploya son sourire le plus désarmant, celui qui la rajeunissait de quatre ou cinq ans, et donc lui aussi. Une mimique réchappée d'un temps où la vie était plus douce.

— On pourrait faire un feu le matin, suggéra-t-elle. Pour ton café ?

Il commençait à faire froid. Leurs souffles formaient un petit nuage dans la tente, et bien qu'elle n'ait pas remarqué la baisse de température, ou du moins ne s'en soit pas plainte, ce n'était peut-être pas une mauvaise idée de lui donner quelque chose à faire, songea Erik.

— Pour tailler le bois, on va utiliser le couteau de M. Helgeland.

— Tu veux dire *mon* couteau, corrigea-t-elle, le bras déjà plongé jusqu'au coude dans son sac à dos à la recherche de l'objet.

— Oui, ton couteau, dit-il en enfilant ses chaussures de ski.

Il sortit chercher quelques branches éparpillées à côté du feu encore crépitant. Il examina le ciel. Couvert de nuages. Qui se déplaçaient rapidement vers l'est. Le vent sur son visage et les sifflements des braises en sursis se faisaient plus virulents. Le thermomètre affichait une baisse de deux ou trois degrés.

Ils avaient consulté les prévisions météo plusieurs fois la veille. Il était question d'une tempête au Groenland, mais les experts étaient quasi sûrs qu'elle ne se propagerait pas à l'Islande et à la mer de Norvège. Erik espérait qu'ils disaient vrai car, le lendemain, ils traverseraient le glacier sans nulle part où s'abriter du vent.

Il montra à sa fille comment fendre un morceau de bois, avant de lui tendre le couteau. Sofia cala l'extrémité du bouleau dans le trou qu'il avait creusé, puis plaça le tranchant de la lame au sommet. Comme il l'avait fait quelques instants plus tôt, elle prit un autre morceau de bois qu'elle abattit sur le dos de la lame et frappa à plusieurs reprises. La lame du couteau s'enfonça. Mais elle rencontra un nœud et resta coincée. Agrippée au manche, Sofia tentait de libérer le couteau. Erik lui intima d'arrêter, mais trop tard, la lame glissa, traversant la moufle de Sofia jusqu'au coussinet de son pouce. Elle ne cria pas.

— Merde, lâcha Erik, plaçant sa main sous la loupiote avant de retirer délicatement sa moufle.

— Désolée, papa.

Ses yeux étaient écarquillés de surprise. Ce n'était pas encore de la douleur. Mais la lame était tranchante, Sofia ne tarderait pas à souffrir.

Il prit son autre main qu'il pressa contre la plaie.

— Serre fort.

Il fonça chercher la trousse de secours dans le traîneau.

— Plus fort ! lança-t-il.

Le sang coulait. Il entendait les gouttes sur le tapis de sol. Il sentit son estomac se nouer.

— Ça va aller, fit-il en déchirant d'un coup de dents l'emballage du pansement. Le couteau était propre. On va arrêter l'hémorragie. Ne t'inquiète pas.

Elle détourna le regard.

— Tu te sens comment ?

— Ça va, dit-elle, avant d'ajouter : Bof.

Il banda sa main. Bien serré. C'était très important pour stopper l'hémorragie.

— Papa, je ne me sens pas bien.

— J'ai presque fini.

Il attacha le pansement et, à la lueur de la lampe, vérifia que le sang ne coulait plus. Dieu merci il n'y avait plus une goutte qui filtrait.

— Je t'avais demandé d'arrêter.

— Je suis désolée, dit-elle en sanglotant. Ça fait mal.

— Je sais que ça fait mal, mon cœur.

Sofia tremblait.

— C'est ma faute. Je n'aurais pas dû te laisser utiliser le couteau.

En larmes, elle tenait contre elle sa main blessée.

— Ne bouge pas.

Il sortit dans l'obscurité et fixa ses skis et ses bâtons au traîneau. Puis il alla chercher leurs sacs de couchage, qu'il mit aussi sur le traîneau, avec le sac à dos de Sofia et d'autres bricoles extraites de la tente.

— On va où ?

— Chez les Helgeland. Ils sont à cinq ou six kilomètres vers l'ouest.

— C'est loin, gémit-elle.

— C'est tout près.

Erik l'aida à enfiler bottes et doudoune, et lui enfonça son bonnet sur la tête. Elle s'installa sur le traîneau et il la borda avec les sacs de couchage. Impossible pour elle de skier, le bandage était trop handicapant pour qu'elle tienne un bâton.

— On y sera vite et on pourra examiner cette blessure de plus près.

— Mais ça va être très lourd.

— Non, pas du tout. C'est un super engin, ajouta Erik en s'harnachant. Il file comme une étoile.

Ils se mirent en route dans la nuit. Le vent glacial lui tirait des larmes, il faisait trop sombre pour porter un masque de ski. Avant de partir, il tâcha d'imprimer mentalement ce paysage et l'emplacement de la tente, afin de pouvoir la retrouver au matin.

Il avait laissé la loupiote allumée, et sa lueur éclairait faiblement les parois de la toile. Plantée ainsi parmi les sapins enneigés, elle évoquait un fragile sanctuaire du bout du monde.

Mais inutile de s'attarder sur la tente. Maintenant, seule sa petite fille dans le traîneau comptait. Erik avançait tel un forcené. L'adrénaline lui

donnait l'énergie, la colère lui réchauffait les veines. Il n'aurait pas dû partir avec Sofia. Elle n'était pas prête. À dire vrai, il le *savait*.

Il s'arrêta à trois reprises pour vérifier le GPS, se remémorant la carte affichée sur l'écran le soir où ils avaient dîné chez les Helgeland. Tandis qu'il tentait de s'orienter, ses bâtons plantés de chaque côté pour garder l'équilibre, il souleva un ski après l'autre, pour les débarrasser de la poudreuse. Puis il se remit en mouvement, à un bon rythme, traçant sa route à la faible lueur des étoiles et de la lune, qui perçait la couche de nuages pour se refléter sur la terre blanche.

De temps en temps, il appelait Sofia pour vérifier qu'elle allait bien. Elle répondait qu'elle n'avait pas froid, mais il devinait qu'elle pleurait.

— On y sera bientôt.

Mieux valait économiser ses mots. À cause du poids du traîneau, il se devait de ménager sa respiration. De toute façon, ses paroles se perdraient dans le vent.

Mais il était résistant. Et le vent, pas de taille à rivaliser. Il avançait dans la neige de plus en plus dense, le traîneau sifflant dans son dos.

Ils étaient partis depuis plus d'une heure lorsqu'il se demanda s'il ne s'était pas trompé avec la carte ou la boussole, ou si ses souvenirs du GPS ne l'avait pas trahi, car il n'y avait pas la moindre trace du chalet des Helgeland. La forme des montagnes qui se profilaient dans l'obscurité lui semblait toutefois familière. Il était convaincu de traverser le lac gelé au bord duquel ils avaient cheminé, mais il ne voyait pas la maison. Ni aucune autre habitation. Alors la peur gagna ses entrailles.

*Je pourrais faire demi-tour*, pensa-t-il. *Retourner à la tente et attendre le matin*. Mais leurs traces avaient déjà disparu, et que se passerait-il s'il ne retrouvait pas la tente ? Impossible de rester à découvert en pleine tempête de neige.

Il poursuivit sur sa lancée. Les flocons lui éperonnaient le visage. Son poulx résonnait dans ses tempes, aussi implacable que le tic-tac d'une horloge.

Peut-être que les Helgeland étaient sortis – et, sans lumière, leur chalet était invisible. Ou peut-être qu'il s'était perdu. Peut-être qu'il errait près d'une autre montagne et d'un autre lac gelé.

C'est à ce moment-là qu'il l'aperçut. Au loin. Nichée au pied de la falaise et emmitouflée dans la nuit arctique. Il distingua la pâle lueur des fenêtres qui se reflétait sur la neige.

La maison de Lars et Karine Helgeland.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 5

Karine et Lars ouvrirent la porte, tout étonnés que quelqu'un se risque dans la nuit, en pleine tempête de neige. Ils les reconnurent et s'empressèrent de les faire entrer au chaud.

Quand Erik referma la porte, des flocons tourbillonnèrent à l'intérieur, comme si la tempête essayait une dernière fois de le retenir. Dans le salon des Helgeland, il tâchait de reprendre son souffle tandis que Karine s'agitait auprès de Sofia et que Lars ravivait le feu dans le poêle. Il sentait encore l'effet de l'adrénaline dans ses cuisses et dans son cœur, effrayé à l'idée de ce qui aurait pu arriver.

Karine leur prépara des tasses de lait chaud au miel, et Lars versa un brandy à Erik – et un petit pour lui. Il s'assit face à son invité et lui demanda où ils avaient campé et quel chemin ils avaient prévu d'emprunter.

— Vous nous avez retrouvés dans le noir complet, bien joué ! dit Karine en déroulant avec précaution le bandage qui enveloppait la main de Sofia.

Elle imbiba d'antiseptique un morceau de coton.

— Ça va piquer un peu, ma chérie.

Elle se mit à tamponner la plaie qui, à son grand soulagement, ne saignait plus. Sofia grimaça et inspira, serrant les dents.

— Mais bon Dieu, comment tu t'es fait ça ? demanda Karine, agitant un flacon sorti de la trousse de premiers secours.

— Avec un couteau. J'essayais de fendre du petit bois pour le feu.

Lars secoua la tête en silence, se sentant fautif. Mais c'était Erik qui leur devait des excuses.

— J'ai dépassé les bornes l'autre soir, dit-il, les mains serrées autour de la tasse brûlante.

— C'est déjà oublié, répondit Lars, et ils trinquèrent. Dans les montagnes, on est de la vieille école. On n'aime pas trop le changement. Mais, parfois, il faut l'accepter. Et puis, est-ce qu'on a vraiment le choix ?

— Il faut toujours aller de l'avant, commenta Erik.

Couvant sa fille des yeux, il repensait aux torrents de larmes versés par sa famille ces dix derniers mois.

— Et voilà le travail ! lança Karine avant de soulever la main de Sofia pour contempler son œuvre. Je vais ajouter une couche, mais pas aussi épaisse que celle de ton papa. Il t'a prise pour une momie égyptienne ?

Karine leur prépara la chambre d'amis. Erik la remercia en lui précisant qu'il ne préviendrait Elise que le lendemain, pour ne pas la réveiller. Sinon, elle allait se faire un sang d'encre toute la nuit.

— Très juste, approuva Lars. Appelez-la demain matin. Ensuite je te ramènerai à votre campement en motoneige pour récupérer le reste de vos affaires. Quand Sofia se sentira mieux, vous pourrez repartir chez vous.

Il sirota son brandy.

— À moins, bien sûr, que vous ne décidiez de poursuivre votre périple, fit Karine en s'asseyant sur l'accoudoir du canapé, à côté de Sofia.

Qui regarda son père, pleine d'espoir. Il secoua la tête : c'était hors de question.

— Merci pour votre hospitalité, dit Erik qui, ayant terminé son lait et son brandy, se leva. On vous a fait veiller assez longtemps.

Il jeta un œil à l'horloge de la cuisine. 23 heures. Pas très tard, mais sans doute au-delà des habitudes des Helgeland. Lars frappa dans ses grandes mains, comme pour clore la conversation.

— Je vous en prie, faites comme chez vous, dit-il en réduisant le tirage du poêle pendant que Karine ramassait tasses et verres.

— Bonne nuit, madame Helgeland, murmura Sofia.

— Dors bien, ma chérie, répondit Karine. Et à demain matin pour un bon petit déjeuner.

Un bourdonnement de moteurs, comme des abeilles furieuses dans la nuit, le tira de son sommeil. Il lui fallut un instant pour se rappeler où il se trouvait. Sofia dormait profondément à côté de lui. Il se glissa hors des couvertures et gagna la fenêtre, le vieux parquet grinçant à chacun de ses pas. Il écarta le rideau et vit des motoneiges s'approcher dans la prairie, les

faisceaux de leurs phares LED fendant la nuit, inondant la chambre de lumière.

Les véhicules, attelés à des traîneaux, s'arrêtèrent tout près de la maison, parfaitement alignés. Quatre hommes en descendirent. Erik entendit des pas sur le palier puis dans l'escalier tandis qu'un poing martelait la porte d'entrée.

Erik entrebâilla la porte de la chambre. Des voix masculines avec un accent à couper au couteau s'adressaient à Lars. Karine était à son côté, devina-t-il. Les hommes s'excusèrent de les avoir réveillés. Ce n'étaient pas des policiers. Pas avec un tel accent. Pourquoi ces quatre types débarquaient-ils ici en pleine nuit ? Erik vérifia que Sofia dormait toujours, puis sortit sur le palier sans un bruit, histoire de ne pas se montrer en slip et T-shirt, mais surtout... de ne pas se montrer tout court.

Tapi dans l'ombre, il écoutait sans bouger. Scrutant entre les barreaux de la rampe, il se sentait retomber en enfance, comme un gosse qui espionne les invités de ses parents le soir de Noël. Dans le groupe, il reconnut le grand type qui l'avait aidé à ramasser ses canettes de bière le premier jour en ville. À côté, celui qui l'avait percuté, renversant ses courses, enleva son bonnet rouge, révélant de courts cheveux blancs. Les deux autres étaient inconnus au bataillon, mais l'un d'eux demanda à Lars un verre pour se réchauffer. Ce dernier sortit une bouteille de vodka du meuble à cocktails.

— Qu'est-ce que vous venez faire chez moi à une heure pareille ? demanda-t-il aux visiteurs, slalomant entre eux avec précaution tandis qu'il leur versait un verre à chacun. Ce ne sont pas des manières. Si Novotroitsk Nickel a un message à nous faire passer, qu'ils le fassent lors des réunions municipales.

— Ou sur la page Facebook, ajouta Karine en croisant les bras.

Imposante, elle se dressait entre la cuisine et le salon.

Le mastodonte remercia Lars pour le verre.

— Ce n'est qu'une petite visite de courtoisie, dit-il en sirotant sa vodka. On comptait arriver plus tôt, mais on a eu un souci avec un des véhicules. Surprenant, pour un moteur japonais. Mais ils sont sans doute fabriqués en Amérique. Bref, on tenait à vous rassurer. Novotroitsk Nickel prend vos préoccupations très au sérieux. L'entreprise est résolue à ne rien faire qui puisse vous contrarier ou nuire à cette... belle terre.

L'homme leva son verre à l'intention de Lars puis de Karine, et le vida d'une traite. Les trois autres, déjà à marée basse, ne se gênèrent pas pour se resservir.

— Novotroitsk Nickel souhaiterait simplement que vous y alliez mollo sur les protestations, reprit-il en souriant, avant de rapprocher son pouce de son index et d'ajouter : Juste un petit peu.

Il n'y avait pas que la cicatrice barrant ses lèvres qui rendait son sourire inquiétant.

— Votre entreprise n'ignore rien des conséquences de la réouverture de la mine sur l'environnement, riposta Karine, ni sur les pâturages. Hors de question que l'on reste sans rien faire.

— Je ne me suis pas bien fait comprendre, madame Helgeland, dit le mastodonte en posant son verre et en plongeant une main dans sa veste. Nous aimerions apporter une petite contribution à votre cause. Un... *geste* de bonne volonté.

Il lui tendit une enveloppe épaisse. Elle devait contenir une somme considérable.

— Pour aider le peuple sami maltraité dans nos deux pays depuis tant d'années.

Karine fit non de la tête, mais Lars prit l'enveloppe. Erik relâcha son souffle, qu'il retenait sans même s'en être rendu compte. Quel soulagement que Lars n'ait pas refusé l'offre. La violence qui émanait de ces types était palpable. Il recula d'un pas dans la pénombre.

— De toute façon, je ne crois pas que nous pourrions assister aux prochaines manifestations, je suis très occupé ici, dit Lars en se tournant alternativement vers sa femme et vers l'homme. C'est le moment de commencer à bosser dans la grange. Les poutres sont pourries. On doit les remplacer.

— Ça me semble être une excellente idée, monsieur Helgeland.

Derrière lui, deux de ses acolytes faisaient comme chez eux. Près de la fenêtre, celui aux cheveux blancs fouillait le contenu de la boîte en bois sculpté : l'étui à aiguilles en corne, la bourse en cuir brodée de fil d'étain, examinant chaque objet comme s'il était d'un autre âge. D'un autre monde. L'autre, plus petit mais doté d'un cou de taureau, tisonnait le feu.

Le quatrième demeurait invisible.

Le mastodonte inclina la tête, l'air de sonder Karine. Erik eut alors un très mauvais pressentiment.

— Et vous, madame Helgeland ? Est-ce que, comme votre mari, vous serez un peu trop occupée pour participer à ces... manifestations ?

Karine le regarda dans les yeux. Sans un mot.

Le type attrapa la pendule sur la cheminée et la posa un moment contre son oreille, comme pour apprécier le tic-tac de l'aiguille.

— Vous savez, d'où je viens, on a un dicton : *Volki syty-ovtsy tsely*. Qui pourrait se traduire par « Lorsque les loups sont repus, les moutons sont... en sécurité ».

Il reposa la pendule et sourit à Karine.

— Réfléchissez bien, madame Helgeland. Pensez aux moutons.

Karine toisa son mari. Un regard d'acier. Erik sentit ses tripes se nouer. Il se faufila jusqu'à la chambre et, agenouillé près du lit, posa une main sur le front de sa fille.

— Sofia, réveille-toi, chuchota-t-il en l'embrassant sur la joue. Debout, p'tite mère.

Sofia ouvrit les yeux, déboussolée. Il la fit sortir du lit, pressa un doigt sur ses lèvres, puis alla chercher ses vêtements.

— Dépêche-toi, siffla-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ? murmura-t-elle, les yeux écarquillés en enfilant une première couche de vêtements.

— Chut... Plus vite, dit-il en l'imitant.

Puis ils entendirent la voix aiguë de Karine Helgeland demander aux hommes de sortir. Et quelque chose poussa Sofia à accélérer le mouvement et à enfiler son pantalon, comme s'il était ignifugé et que le chalet flambait.

Erik sortit sur le palier, collé au mur, scrutant le salon au-dessous.

— Nous ne trahirons pas notre peuple, déclara Karine au mastodonte.

— Karine, grogna Lars. Puis, se tournant vers le Russe : Ma femme a des principes, c'est tout. Mais on ne veut pas d'ennuis.

Le type soupesa ces paroles un moment, puis gagna la fenêtre. Il leur tournait le dos et observait la neige.

— Votre mari a accepté mon argent, madame Helgeland, dit-il, son souffle embrumant la vitre. D'où je viens, il est mal vu de rendre un cadeau.

— Je me fiche d'où vous venez, lâcha Karine, le menton pointé vers Lars. Rends-lui son argent !

Lars secoua la tête. Sa femme, furieuse, pointa le doigt en direction du type qui observait les ténèbres alentour.

— Je ne vous ai rien promis. Mes ancêtres en sont témoins. Maintenant, sortez de chez moi !

Sa détermination et son courage impressionnèrent Erik.

Le type aux cheveux blancs s'avança vers Karine. C'est là qu'Erik aperçut le pistolet dans sa main. La brute le lui colla sous le menton.

— Saleté de bonne femme, ricana-t-il.

Lars se jeta sur lui, mais le type, vif comme l'éclair, l'esquiva et lui asséna un coup de crosse sur la tempe. Scène à la fois incroyablement rapide, mais vécue comme au ralenti. Les jambes de Lars se dérochèrent, et il bascula en avant. Sa tête heurtant l'âtre avec un épouvantable craquement d'os.

— Bordel, Konstantin ! s'exclama le gars au cou de taureau.

Karine criait. Erik sentit son sang se figer. Ses membres devinrent soudain des poids morts et son sternum, une enclume.

— Pauvre con, lança le mastodonte à son frère, en s'approchant du corps inerte de Lars.

— Détends-toi un peu, mon grand, lâcha le type aux cheveux blancs en remettant son arme à la ceinture tandis que l'autre s'accroupissait pour presser deux doigts sur le cou de Lars.

Cinq secondes. Dix secondes. Il retourna Lars, et une mare de sang apparut sous son crâne. Le type jura alors en russe.

— Qu'avez-vous fait !

Karine n'avait pratiquement plus de voix, et des deux mains se pressait le visage, terrorisée.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? siffla-t-elle plus fort, furieuse.

Erik avait retrouvé ses moyens. Il regagna la chambre aussi silencieusement que possible, passa devant une Sofia pétrifiée et, lentement, fit coulisser le châssis de la fenêtre. Des flocons s'engouffrèrent dans la pièce, portés par des rafales glaciales et démoniaques.

— Dépêche-toi, répéta-t-il en lui mettant son bonnet, avant de la hisser sur le rebord.

— Papa !

— Chut ! Je vais t'aider à descendre.

Accroupie, elle se retourna face à lui. Erik agrippa ses deux mains.

En bas, il y eut un fracas de meubles qui s'entrechoquent. Karine hurla à nouveau. L'un des types lui criait de s'enfuir. Qu'ils lui laisseraient cinq minutes d'avance.

— Prête ? demanda-t-il.

— Mais, papa...

— Il faut partir. Tiens-moi bien.

Erik se pencha en avant pour la faire glisser contre le bardage en bois.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit. Erik distingua Karine courant dans la neige, sa chemise de nuit qui virevoltait derrière elle, ses pieds dans la poudreuse.

— Ne me lâche pas, dit-il à Sofia, dont la joue était collée à la paroi de la maison.

Le mastodonte venait de sortir à son tour dans la nuit noire, très tranquillement, comme pour fumer une clope. Il se dirigea vers l'une des motoneiges et attrapa une carabine de chasse qu'il débarrassa de son étui pour y visser un silencieux.

— Ne bouge pas, p'tite mère.

Les trois autres types se tenaient devant la maison. Ils s'esclaffaient. Konstantin avait en main la bouteille de vodka, un de ses acolytes, les verres.

— J'en peux plus, papa ! murmura Sofia, les yeux écarquillés de peur.

— Je te tiens. Reste calme.

Il avait mal au dos et serra les dents en voyant le type tirer la culasse pour y loger une balle. Puis caler la crosse à son épaule droite et porter la lunette à son œil. Le tout avec une dextérité que seule l'habitude rendait possible.

Karine Helgeland avait parcouru entre soixante-dix et quatre-vingts mètres, mais les arbres étaient encore à vingt mètres. Elle ne les atteignit pas. La balle la toucha dans le dos, et elle tomba face contre terre tandis que le coup de feu retentissait dans la nuit.

— Ne bouge pas, chuchota Erik en baissant la tête pour se cacher tandis que le tireur se retournait vers la maison.

Vers eux. L'assassin mit son arme en bandoulière et regagna le halo de la lumière électrique. Erik attendit d'entendre la porte se refermer pour respirer à nouveau.

— C'était... un coup de feu ? demanda Sofia.

— Je vais te lâcher.

— Papa, non !

— Ne t'inquiète pas. Je vais descendre juste après toi. Tu es prête ?  
Un... deux... trois.

Erik s'exécuta du mieux possible et Sofia atterrit sur la poudreuse. Il lui jeta son sac à dos. Puis s'empara du sien et s'accroupit sur le rebord. Il s'assura qu'il n'allait pas atterrir sur sa fille et lâcha prise pour toucher la terre ferme dans un bruit sourd.

Le problème, c'est que la remise où ils avaient laissé leurs skis se trouvait de l'autre côté de la maison et que les rideaux aux fenêtres n'étaient pas tirés. Les Helgeland aimaient la vue sur les montagnes et il n'y avait personne à des kilomètres à la ronde.

— Reste derrière moi et baisse-toi, intima-t-il à Sofia tandis qu'elle passait les bras dans les bretelles de son sac à dos.

— Qu'est-ce qui se passe, papa ?

Sofia était accroupie à côté de lui, lorgnant dans la direction où gisait le corps de Karine, inerte.

— Ils ont tiré sur Mme Helgeland ?

— On y va. Tout va bien, mais il faut qu'on parte.

Il tremblait de tout son corps mais parvint à ne pas laisser la terreur gagner sa voix.

— J'ai peur.

Il l'attrapa par les épaules, la serra contre lui et la regarda dans les yeux.

— Je suis là, Sofia. Avec toi. Et si on part *maintenant*, tout va bien se passer.

Elle acquiesça d'un signe de tête, terrifiée mais prête à lui faire confiance.

Il longea la maison, elle le suivit. Tous deux restaient courbés, rasant le mur, à tel point qu'ils pouvaient sentir les effluves de goudron du bardage. Arrivés au niveau de la grande fenêtre du salon, ils se mirent à quatre pattes. Erik aperçut alors une ombre sur la neige : quelqu'un à l'intérieur se tenait devant la baie vitrée.

Il s'immobilisa, Sofia l'imita. Il n'osait pas respirer, de peur que son souffle vaporeux ne les trahisse. Les quatre motoneiges étaient toujours alignées devant la porte d'entrée. Avait-on laissé les clés dessus ? S'il découvrait au dernier moment que ce n'était pas le cas et que les types les surprenaient... Non, c'était beaucoup trop risqué.

L'ombre disparue, ils se mirent à ramper. Une fois loin des fenêtres, ils se redressèrent et se précipitèrent vers la remise. Erik ordonna à sa fille de surveiller la maison tandis qu'il ouvrait la porte et se glissait à l'intérieur.

La motoneige de Lars était là, rouge et brillante Mais pas trace de la clé de contact. Il prit ses skis et ceux de Sofia ainsi que le traîneau.

— Tu peux skier ? lui demanda-t-il, avisant sa main droite, qu'elle avait réussi à insérer dans sa moufle malgré le pansement de Karine.

— Oui.

Ils attachèrent leurs fixations, et Erik enfila le harnais de la pulka. Un des membres du commando russe avait peut-être remarqué les quatre tasses sur le buffet de la cuisine. Ou les deux verres de brandy. Ou constaté à l'étage que le lit était défait dans la chambre d'amis. Et la fenêtre ouverte.

— Il faut faire vite. Le plus vite possible.

Sofia acquiesça d'un signe de tête.

De son bâton, il pointa les arbres.

— Notre objectif, c'est d'arriver jusque-là. Ne regarde pas la maison. Concentre-toi sur les arbres, d'accord ?

— C'est Mme Helgeland, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en fixant le corps de Karine, tremblante, haletante, au bord de la crise de panique – presque tétanisée.

— Je t'ai dit de te concentrer sur les arbres, répéta-t-il. Tu es prête ?

— Prête !

— *Go !*

Ils s'élancèrent, malgré leurs skis trop bruyants. Ils fonçaient sur la neige telles des souris sous le perchoir d'une chouette. Soudain, un cri retentit derrière eux. Un cri venant de la maison. Erik jeta un œil par-dessus son épaule et vit un type apparaître à la fenêtre de la chambre d'amis.

— Eh, vous ! Arrêtez ! hurla l'homme puis, se retournant, il beugla quelque chose en russe à ses complices.

Erik aperçut le corps de Karine. Ses cheveux noirs. Sa chemise de nuit en coton gris qui ondulait dans le vent. La neige maculée de son sang.

— Plus vite ! cria-t-il à sa fille.

Une fois qu'ils eurent atteint les sapins, il lui ordonna de continuer. Se retournant une dernière fois, il vit le mastodonte s'avancer vers eux à grands pas. Un instant, leurs regards se croisèrent dans l'obscurité.

Sa fille slalomait entre les arbres, bras et jambes en rythme : un modèle de perfection et de puissance.

— Allez, Sofia ! l'encouragea-t-il tandis que les motoneiges démarraient, les faisceaux de leurs phares illuminant la forêt. Fonce !

Et il lui emboîta le pas.

Déchirant la nuit, la lumière des phares inondait les bois d'un jour artificiel, révélant les troncs des sapins, les branches chargées de neige et tout cet univers qui aurait dû rester caché dans l'obscurité.

Une balle vint se loger dans un arbre à côté de lui. Erik perçut un éclat brillant suivi du sifflement différé du projectile.

— À terre ! À terre !

Sofia se laissa tomber dans la neige devant lui. À cause du harnais, Erik ne put que s'accroupir, enroulant son bras droit autour d'un arbre pour garder l'équilibre.

*Ne bouge pas*, implora-t-il sa fille. Sans oser le dire. *S'il te plaît. Ne bouge pas.*

Les motoneiges étaient arrivées à l'orée du bois. Elles tournaient désormais au ralenti, comme si toute la puissance des moteurs Yamaha s'acharnait à déverser ce déluge de lumière blanche dans la nuit. Erik resta immobile tandis que les faisceaux déferlaient sur la forêt. Sofia était à environ quarante pas. Il distinguait sa parka verte et un bout de son sac à dos bleu dépassant d'une congère. Pas directement dans la mire des phares, mais pas tout à fait dans le noir non plus. Elle était à la lisière, comme coincée entre deux mondes. Une âme au purgatoire dans l'attente du jugement dernier.

*Ne bouge pas*, l'implora-t-il à nouveau, priant pour que les quatre types ne puissent la voir. Elle était immobile. À tel point que, l'espace d'une seconde, il eut un coup au cœur. Avait-elle été abattue ?

Non. Il entrevit un mouvement. Ou plutôt, une absence d'inertie. Le léger frémissement du sac à dos quand elle respirait. C'était à peine perceptible. Et s'il s'agissait d'un mirage ? du fruit de son imagination ? s'inquiéta-t-il.

Malgré le raffut des moteurs, il n'osait pas l'appeler. Puis le grondement des machines s'atténua et le spectre des phares diminua, les ténèbres regagnant du terrain. On entendait les types crier. Erik se leva péniblement et, son épaule gauche appuyée contre le tronc du sapin, il regarda ce qui se passait dans son dos.

Deux de leurs poursuivants avaient fait demi-tour, revenant vers la maison. Allaient-ils chercher leurs skis dans les traîneaux ? Très probablement, oui. Le premier dépassa la Yamaha de son acolyte, et son ombre fut projetée au fond du bois, tel un géant difforme prêt à les attraper

– le *stallo* des légendes samies, peut-être. Une présence spectrale entre les arbres.

Puis les deux autres motoneiges encore au ralenti se mirent à rugir et à tourner sur elles-mêmes, chacune dans une direction, parées pour le frisson de la course-poursuite.

*Maintenant !*

Erik se pencha en avant, souleva les talons, les bras tendus en plantant les bâtons juste au-delà de ses fixations, avant d’y aller de tout son poids pour se mettre en mouvement.

— Lève-toi, Sofia ! cria-t-il, sentant se crisper les muscles latéraux de son dos, avant de répéter l’opération. Tout de suite !

Elle se dressa sur ses skis et, comme lui, entama des pas de patineur entre les arbres.

— Accélère ! Ne t’arrête pas ! Quoi qu’il arrive, surtout ne t’arrête pas !

À deux mètres, des éclats d’écorce d’arbre fusèrent dans un craquement assourdissant. Erik rentra la tête dans les épaules, même s’il savait que la balle était passée. Si le type avait visé juste, il n’aurait rien vu venir, et Sofia serait désormais seule dans la nuit.

Mais sa fille était rapide, tantôt en double poussée, tantôt à grandes foulées, se faufilant entre les sapins telle la brise, et il n’arrivait pas à la rattraper. C’était plus dur pour lui à cause de la pulka. Pas à cause du poids, elle n’était pas si lourde. Mais parce qu’il fallait lui trouver un passage assez large. Et pourtant, il n’y réfléchissait même pas. Son cerveau et son corps décidaient pour lui en une fraction de seconde – une chorégraphie exécutée à la vitesse de l’éclair.

Le ronronnement des motoneiges s’estompait. Les faisceaux de lumière apparaissaient encore de loin en loin, aux abords du bois, les pilotes cherchant sans doute à couper la route à leurs proies, ou un passage plus manœuvrable entre les arbres, un couloir adapté à leur monture.

Les motoneiges ne représentaient plus un danger, désormais. En revanche, les deux types qui les suivaient à skis le préoccupait. Il savait qu’ils les tueraient sans la moindre hésitation, Sofia et lui. Cette pensée raviva la flamme sous ses skis, et il fonça dans l’obscurité. Les branches basses et cassantes lui fouettaient épaules et cuisses. La cadence implacable de sa respiration était comme un mantra destiné à une puissance supérieure. *Aidez-nous. Aidez-nous. Aidez-nous.*

Il ne voyait presque plus Sofia. Il faisait sombre, et elle était loin devant. Impossible de suivre ses traces avec le traîneau. Il songea à enlever le harnais et à l'abandonner, mais ne le fit pas. Chaque fois qu'il apercevait le sac à dos de sa fille, ou les sillons parallèles tracés quelques instants auparavant, c'était comme une bouffée d'oxygène qui venait alimenter son système cardiovasculaire. Ses muscles étaient bandés au maximum, et son cœur battait une chamade de tous les diables.

Erik ignorait si leurs poursuivants étaient proches, mais pas question de prendre le risque de s'arrêter pour regarder derrière lui. Il n'avait jamais eu aussi peur. Il n'était plus qu'une bête traquée et sans défense.

Soudain, comme si une divinité fantasque avait décidé de leur donner un coup de pouce, ils reçurent un cadeau. Les ténèbres profondes. Tombées entre les arbres comme par magie. Erik leva les yeux : pas la moindre trace de la lune à travers la canopée. Ni même d'étoiles. Juste la présence des arbres. Quelques instants plus tôt, la faible luminosité de la neige était semblable à une lueur bleutée. Mais cet éclat d'un autre monde n'était plus qu'un souvenir, et même les bras de traction du traîneau derrière lui semblaient reliés à une vague silhouette indistincte, disparaissant dans la brume.

Erik était souvent entravé dans sa course. Par endroits, la couche de poudreuse était si profonde qu'elle le contraignait à une pénible marche, les cuisses et les poumons en feu. Mais ce qu'il endurait, ses poursuivants y avaient aussi droit. Sans doute allaient-ils abandonner leur chasse. La volonté de survivre était plus forte que celle d'anéantir. Du moins, il l'espérait. Sofia était légère et agile et, même si le manteau neigeux faisait parfois jusqu'à deux mètres d'épaisseur, elle creusait l'écart avec les assassins des Helgeland, il en était certain.

Mais l'idée qu'elle se retrouve seule dans cette obscurité lui était insupportable. Il refusait cette éventualité. Il lutta contre elle un long moment, les yeux désormais acclimatés à ces ténèbres toujours plus noires. La lune n'était pas encore réapparue pour diffuser sa lumière parmi les arbres.

C'est alors qu'il l'entendit. C'était comme le bruit d'une canette de soda que l'on décapsule. Il s'arrêta, ses bâtons plantés de chaque côté, et regarda dans tous les sens – il ne réussit pas à situer d'où venait le son. Il aurait aimé ne plus respirer pour rendre son ouïe plus fine, mais il était essoufflé, et ses poumons avaient besoin de plus d'air. Le bruit retentit à nouveau et il

tourna la tête pour fouiller l'obscurité à sa droite. Il ne voyait rien, à part de fragiles silhouettes noires d'arbres sur un sol gris. Son malaise était d'autant plus grand qu'il n'était plus dans l'action mais immobile. Debout, dans la nuit, le vent balayant les branches au-dessus de lui, et les tueurs quelque part derrière, il sentait l'obscurité s'étendre. Une sensation de vertige le gagna.

— Sofia ? chuchota-t-il, ignorant si les quatre types à leurs trousses étaient à cinquante mètres ou à un kilomètre.

— Je suis là, papa.

Il détacha ses fixations et défit le harnais, puis bondit dans la neige, jetant les bras autour d'elle.

— Papa, répéta-t-elle.

Les épaules et la poitrine de sa fille se soulevèrent. Elle haletait, un staccato fait de demi-inspirations. Il la serra encore plus fort, comme pour étouffer ses spasmes.

— Ils les ont tués ? Je l'ai vue. Elle était morte, papa. Je l'ai vue !

— Chut, p'tite mère. Je suis là. Tout va bien.

Malgré les couches de vêtements, il sentait le cœur de Sofia battre à toute vitesse.

Elle s'écarta brusquement.

— Ils arrivent ? demanda-t-elle sans regarder derrière eux mais en sondant son père. Ils arrivent, papa ?

Même dans le noir, il distinguait ses larmes. Ses petites mains gantées tremblaient dans les siennes. Il s'en voulait de ne pas pouvoir lui dire ce qu'elle aurait voulu entendre.

— Je ne sais pas. C'est possible. Il faut qu'on s'éloigne.

Ils observèrent le passage qu'ils venaient d'emprunter.

— On va devoir trouver un endroit sûr, ajouta-t-il.

Il retira son sac à dos et le fouilla sans trouver ce qu'il cherchait avant de s'attaquer aux poches latérales. Il lâcha un juron, puis décapsula la bouteille d'eau qu'il tendit à Sofia.

— Bois.

Elle la prit entre ses mains tremblantes et se désaltéra largement. Erik ne but qu'une seule lampée.

Il ne voulait pas lui poser cette question, mais il n'avait pas le choix :

— As-tu pris nos téléphones avant de partir ?

— Je crois qu'ils sont restés sur la chaise, bégaya-t-elle en se mordant la lèvre.

— Tu es sûre que tu ne les as pas mis dans le sac ?

— Non, papa, désolée.

— Ce n'est pas ta faute, dit-il en retirant un gant pour essuyer ses larmes. C'est la mienne. J'aurais dû les prendre.

— Je crois que j'avais laissé une serviette dessus. C'est pour ça qu'on ne les a pas remarqués.

— J'aurais dû y penser. Mais il fallait qu'on y aille. Le plus important, c'était qu'on lève le camp, non ?

— Mais là, ils arrivent ?

— Il faut qu'on se dépêche. On doit trouver un coin tranquille où se cacher jusqu'au petit matin. Tu peux skier ?

Elle fit signe que oui.

— Pas trop fatiguée ?

— Non.

— Et ta main ?

— Ça pique un peu, répondit-elle en levant sa moufle.

Il l'enleva pour constater que le bandage était ensanglanté. Ils s'en occuperaient plus tard.

— Allons-y.

Il s'apprêtait à se réatteler au traîneau quand elle sursauta. Elle se baissa, pointant du doigt les bois, son autre main contre ses lèvres, comme pour s'empêcher de crier.

Il pivota et la vit instantanément. Une lumière rouge. Difficile d'estimer à quelle distance, car elle ne projetait pas de faisceau. Il crut d'abord qu'elle clignotait, puis réalisa qu'elle se déplaçait entre les arbres. Une lampe frontale à LED. Qui bougeait tandis que l'homme inspectait les bois dans tous les sens. À leur recherche.

Son sang se glaça et il se précipita vers la pulka. Enfila le harnais, puis son sac à dos. Attrapa ses bâtons et indiqua à Sofia la direction à prendre. Immobile, elle resta plusieurs secondes à le fixer.

— Vas-y ! lui ordonna-t-il à mi-voix, ignorant si elle pouvait lire sur ses lèvres.

Vas-y, répéta-t-il mentalement. Elle se pencha alors en avant, planta ses bâtons dans la neige et s'enfonça dans l'obscurité. Il jeta un coup d'œil derrière lui. La lumière rouge se rapprochait mais, au moins, il savait où

était leur poursuivant. Il y en avait un autre dans la nature. Mais où ? Tombé derrière ? Peut-être. Ou, contrairement à son acolyte, sans lampe frontale. Ils ne le verraient donc pas, et il pouvait être plus proche. Presque là. En train d'épauler son fusil et de les viser, lui ou Sofia, dans la lunette à infrarouge.

Erik lança un pied en avant et transféra son poids au ski. Il sentait la puissance de ses hanches tandis qu'il emboîtait le pas à Sofia, la pulka crissant derrière lui.

Il pensa à son téléphone portable, toujours posé avec celui de Sofia sur la chaise de la chambre d'amis des Helgeland. Mais impossible de changer le cours des choses. Si Sofia n'avait pas laissé sa serviette dessus, il aurait pensé à les embarquer avant de sortir par la fenêtre. Quoique, paniqué comme il l'était, il les aurait peut-être oubliés de toute façon. Du moins étaient-ils dissimulés. Il y avait une chance que les assassins de Lars et Karine ne les aient pas vus. Et dans le cas contraire ? L'un des meurtriers avait-il exploré son téléphone, contacts et messages, numéros favoris et photos ? Savaient-ils déjà où il vivait ? Non. Ils n'avaient pas eu le temps de fouiller la pièce. Le type avait crié par la fenêtre et, quelques secondes plus tard, lui et ses copains couraient dans la neige et démarraient leurs machines.

*N'y pense pas. Contente-toi de skier.*

Plus trace de la lumière rouge, leur poursuivant avait dû l'éteindre pour ne pas être vu.

*Contente-toi de skier. Skie et ne t'arrête pas.*

Les soldats utilisent des lampes rouges la nuit parce qu'elles n'affectent pas autant la vision que la lumière blanche et qu'elles sont plus discrètes. Ces types étaient-ils d'ex-militaires russes ? Peu importait, ils n'auraient aucun mal à suivre ses traces et celles de Sofia. Ils allaient les distancer encore un petit moment, se dit Erik, sans doute sur deux ou trois kilomètres. Mais sa fille n'était qu'une enfant. Elle allait se fatiguer. Et il ne pourrait plus la protéger.

## 6

Erik sentait les rafales sur sa joue droite. Des rafales de neige, qui engourdisaient son visage. Des voiles qui tombaient en continu, comme si celui qui avait créé l'univers avait soudain résolu de l'effacer pour tout recommencer. Sofia et lui filaient à travers un monde presque englouti, les types armés à leurs trousses.

Sofia ralentissait. Ses foulées se faisaient moins amples. Elle plantait ses bâtons avec moins d'énergie et n'utilisait plus la double poussée depuis un bon kilomètre. Pendant un moment, il avait tâché de se convaincre qu'elle ménageait ses efforts. Se reposant sans s'arrêter complètement. Mais, en réalité, il savait que ce n'était pas le cas. Que ses jambes de jeune fille étaient en train de flancher. Triceps et biceps fatigués, poumons en feu, cœur battant à tout rompre. Ils avaient skié toute la journée d'hier avant de monter leur campement, et elle n'avait pas dormi plus de trois heures chez les Helgeland.

Erik sentit sa peur changer de nature. Une métamorphose s'opérait dans ses veines. La crainte se mua en une colère qui lui emplit la poitrine.

— Je n'en peux plus, papa, lâcha Sofia sans s'arrêter.

Il l'avait rattrapée et skiait à ses côtés, se faufilant entre les arbres.

— Mais si.

— Je suis fatiguée. J'ai mal aux bras.

— Tu peux le faire. Tu es forte.

Elle ne répondit pas.

Ils continuèrent dans le noir. Impulsion, glisse, impulsion, glisse. Le sang affluait à ses tempes. Un souffle venu du plus profond de lui-même traçait son propre sillon, à un rythme implacable qui lui rappelait un film de Charlton Heston dans lequel des galériens trempés de sueur ramaient en

cadence. Certains de ces esclaves tombaient raides morts sur place, se souvenait-il. Mais ils n'avaient pas leur fille à leurs côtés.

*Je skierais sans jamais m'arrêter, pensa-t-il. Je skierais jusqu'au bout du monde pour elle.*

Ça montait. Une pente douce au début, puis de plus en plus abrupte qui menait à une crête couverte de pins.

— J'en peux plus, gémit Sofia.

— Si, tu peux encore. Je suis là. Avec toi. Continue.

Il lui dit d'accélérer. De prendre de l'élan pour affronter la pente. Un effort sur le moment, mais toujours moins pénible qu'une montée en canard.

— C'est ça ! l'encouragea-t-il. (Elle avait accéléré, emplissant de fierté son cœur de père.) Continue comme ça !

Un oiseau surgit de son perchoir battit des ailes en s'éloignant, tel un esprit s'échappant d'un corps.

Ils montaient en glissant, défiant la gravité. Technique et habileté, force et équilibre intuitif se combinant en un moment de grâce, puis ils se retrouvèrent au sommet. Sofia continua, mais lui s'arrêta. Pas le moindre point rouge à travers l'écran brumeux de son propre souffle.

Il la rattrapa et leurs foulées redevinrent synchrones. Sofia puisait dans ses réserves, son pas retrouvait sa fluidité. De longues foulées. Et ses skis murmuraient des secrets à la terre endormie et glacée.

Elle allait mieux. Il distinguait des arbres au loin, avec leurs branchages ployant sous la neige. Les nuages à l'ouest s'effiloçaient, laissant passer les rayons de lune, comme le sang à travers le bandage de la main de Sofia. Devant lui, au nord-est, le grognement d'une motoneige fendit le silence, et soudain il redouta un piège. Mais que faire, avec les deux types à leurs basques ? S'arrêter, c'était mourir.

Et s'ils parvenaient à faire tomber l'homme de sa machine ? Puis enfourcher la motoneige et s'enfuir ?

Il jura et secoua la tête. Impossible. Autre juron. Il s'en voulait d'avoir laissé libre cours à son imagination et élaboré des scénarios fantaisistes. Il les évacua pour se concentrer sur l'effort présent, l'efficacité de sa technique de ski et celle de Sofia.

Mais s'ils continuaient ainsi, tôt ou tard, ils tomberaient sur l'un de ces engins rôdant à la lisière nord de la forêt. Pas difficile de deviner qu'ils seraient alors pris dans le faisceau aveuglant des phares, les paupières mi-

closes pour se protéger de la lumière. La panique, les cris de Sofia, et lui qui lui tendrait la main tandis que, quelque part au-delà de la lueur blanche, le type sur la motoneige épaulerait et s'apprêterait à appuyer sur la gâchette.

Peut-être devaient-ils choisir l'ouest. Tâcher d'éviter les deux types à leurs troussees et regagner la maison des Helgeland. Mais il ne voyait pas comment. Il y avait de forts risques qu'ils tombent sur le duo. Ou que, apercevant leurs traces, leurs poursuivants indiquent aux deux autres motorisés de retourner cueillir leurs proies dans les bois. Ces types étaient sûrement en contact, par téléphone ou talkie-walkie.

*Donc avance*, songea-t-il avant de prononcer les mots à haute voix. Pour lui-même et pour Sofia.

Et s'il réussissait à s'emparer d'une motoneige ? Était-ce envisageable ? Avaient-ils la moindre chance de survivre s'il n'y arrivait pas ? Ou leur seul espoir était-il d'essayer de semer à skis leurs chasseurs et les deux autres sur leurs machines pour atteindre la ville ou un autre lieu sûr ?

— On devrait tenter quelque chose, p'tite mère. Leur piquer une moto.

— Non, papa ! répondit-elle, plantant un bâton après l'autre, sans le regarder, concentrée sur l'obscurité.

— Il le faut, on ne peut pas continuer comme ça.

— Tu as dit que, tant qu'on avancerait, tout irait bien, lui rappela-t-elle.

Elle avait accéléré pour lui prouver sa valeur, même si elle l'avait déjà prouvée au centuple. Ruiner ses espoirs lui brisait le cœur, mais Erik savait qu'elle était au maximum de ses forces.

— Papa, juste... allons-y.

— Écoute-moi, Sofia, insista-t-il tandis que le vent s'infiltrait entre les sapins et que les flocons tourbillonnaient autour d'eux, gelant leurs traces. Si on réussit à leur voler une motoneige, on s'en sortira. Ils ne nous rattraperont pas.

Elle se tut.

Le grondement des moteurs était de plus en plus audible.

— Tu vas m'aider ? reprit-il.

De nouveau, elle demeura silencieuse.

Ils continuèrent à avancer.

Au bout d'un moment, elle lâcha :

— D'accord.

Erik avait peur. Son cœur s'emballait dans sa poitrine, comme pour l'avertir. *Pas ça. Pas ça. Pas ça*, martelait-il.

Il avait enlevé ses gants pour avoir une meilleure prise sur la corde. Ses mains tremblaient. Même dans l'obscurité, il s'en rendait compte. Il serra et desserra les poings, chuchotant en silence à ses paumes qu'elles avaient toujours été à la hauteur et que, maintenant, il allait avoir besoin d'elles.

Il eut soudain une envie pressante. Passé un moment d'hésitation, il farfouilla dans son pantalon, se libéra de ses diverses couches puis se soulagea. Il expira de contentement au moment même où le phare d'une motoneige balayait les bois, telle la féroce prunelle d'un Cyclope face à un voleur de moutons. Erik se rua à couvert.

Il posa la corde sur la neige et repéra l'endroit où il avait laissé la pulka. Il chaussa ses skis, glissa entre les bouleaux et s'arrêta en haut de la petite pente où il planta ses bâtons. Avant d'attendre que le faisceau se fasse plus net.

Son instinct lui disait de se cacher. De s'abriter derrière les arbres avant que le phare ne l'atteigne et ne l'aveugle. Avant que l'homme au volant de la machine ne le voie. Avant de faire courir ce risque à Sofia, qu'il avait l'impression d'offrir en sacrifice. Mais sa décision était prise et il ne reviendrait pas dessus.

— Par ici, dit-il à l'intention du faisceau lumineux. Juste là, fils de pute.

Pendant une seconde, il crut que la machine l'avait entendu, qu'elle était un peu plus qu'un assemblage d'acier, de carbone, de plastique et de Kevlar. Un être vivant, sensible, partageant le cruel dessein de son pilote. Elle tourna et rugit, sa chenille en action, toutes dents dehors, et se mit à foncer. À foncer vers lui.

*Cours !* lui intima sa conscience.

Muscles bandés, prêts à l'action, Erik tentait de maîtriser son impatience, immobile, à attendre en haut de la petite pente. Parce qu'il voulait être sûr de son coup.

— Je suis là, beugla-t-il.

Il voulait que le type le voie, mais pas trop quand même. *Je suis là, espèce d'enculé.*

La motoneige se dirigeait vers lui. Une coïncidence ? Allez savoir. Le faisceau irradiait la neige entre les arbres, mais Erik ne bougea pas.

*Pas encore.*

La machine approchait, ses patins glissant tandis que la chenille broyait la poudreuse.

*Pas encore.*

Arrivée en haut de la montée, la lumière blanche l'inonda et, l'espace d'un instant, il fut ce cerf pris dans les phares, son souffle formant un halo de fumée argentée autour de son visage.

*Maintenant !*

Erik souleva son ski gauche et fit demi-tour. Dos à la motoneige, dont le phare projetait une ombre sur les arbres devant lui, il dévala la pente.

Ses pupilles réduites à des têtes d'épingle, il traça droit devant, à l'aveugle, espérant ses traces aussi profondes que visibles. Et que le type sur la moto les repérerait.

Sa vision s'ajusta pile à temps. Il s'immobilisa et détacha ses fixations, ramassa ses skis qu'il lança vers le traîneau. Puis il s'élança vers l'endroit où le terrain s'élevait. C'était là qu'il avait décidé de se planquer.

— Bon sang, dit-il. Bon sang, non !

Il ne retrouvait pas la corde. À genoux, balayant la neige à mains nues, cherchant la corde, en vain.

— Par pitié ! supplia-t-il, paniqué, tandis que la moto dévalait la pente.

Puis ses doigts effleurèrent quelque chose. La corde. Il la saisit, scrutant l'épicéa au tronc duquel, à trois mètres, il avait attaché l'une de ses extrémités.

Il patienta encore une seconde, puis tendit la corde, l'enroulant deux fois autour d'une branche cassée et, penché en arrière, autour de ses avant-bras, pour le meilleur ou pour le pire.

L'impact sur l'arbre et la corde fut digne d'une locomotive lancée à toute allure. Le pilote, catapulté de sa monture, alla s'écraser contre un sapin dans un craquement sinistre.

Erik attrapa ses bâtons et s'élança comme un yéti enragé, ou un troll givré des montagnes, vers la motoneige inerte, encastree parmi les branches basses du sapin.

— Papa ! cria Sofia.

Se retournant, il vit une silhouette sombre qui se déplaçait sur la neige grisâtre. Le pilote, à genoux, essayait de retirer son casque. Il poussa des cris perçants en arrachant l'objet qu'il jeta un peu plus loin. Cheveux blancs. Yeux exorbités de fureur et de haine sur un visage pincé. Konstantin.

— Recule ! dit Erik à Sofia, figée, presque à portée de main du type qui se redressait sur ses jambes flageolantes, tonnant en russe comme un homme maudissant Dieu et tous ses saints.

Erik se jeta sur lui, le mit à terre, s'exposant aux effluves de son haleine. Parfumée à la vodka.

Le Russe, qui se contorsionnait sous lui, lui asséna un coup de coude sur la tempe, lui imprimant une myriade d'étoiles blanches sur la rétine. Erik sentit l'homme pivoter et s'éloigner à quatre pattes, haletant. Il tendit le bras, attrapa l'un de ses bâtons, se leva et lui emboîta le pas en titubant. Il frappa le type à l'arrière du crâne, mais l'homme se retourna tel un serpent et se jeta sur ses cuisses, le plaquant dans la neige.

La terreur s'était emparée de lui, glaciale comme l'eau d'un fjord, irriguant son sang, sa moelle osseuse et ses intestins. Car si cet individu lui réglait son compte, il tuerait Sofia juste après. La peur aussi est un moteur. Vif comme l'éclair, Erik se dégagea de son emprise et recula, le bâton toujours dans sa paume. Il se releva et, des deux mains, l'enfonça sauvagement dans le cou de son adversaire en poussant le cri primal.

La rondelle à la pointe du bâton accrocha la clavicule du Russe, mais Erik contracta ses muscles et poussa de toutes ses forces. Il sentit un liquide chaud lui gicler au visage : du sang qui jaillissait comme un geyser de la bouche du type. Le bâton planté dans son poumon, l'homme se mit à convulser, claquant des dents, un bras battant la mesure, l'autre mollement pendu, désarticulé.

Erik, lâchant le bâton, saisit le cou du type et serra. Ils tombèrent, mais il continua à l'étrangler, sentant les cartilages de la trachée sous ses pouces.

— Papa ! Ils arrivent, cria Sofia.

Mais Erik avait entrepris de tuer ce type, impossible de s'interrompre maintenant. Sinon, le Russe pouvait se ressaisir et leur régler leur compte. Et ne pas finir le travail, abandonner ce monstre brisé qui crachait du sang dans la neige, avait quelque chose d'encore plus terrible. Une pathétique abomination coincée entre la vie et la mort. Erik serra alors de plus belle jusqu'à sentir le cartilage céder, ses pouces profondément enfoncés dans la nuque de l'homme. Il entendit un gargouillis, puis une expiration, le soupir du corps laissant s'échapper l'existence.

Hypnotisé par le regard du mort – aux yeux désormais moins menaçants –, il réalisa que Sofia l'appelait. Au prix d'un effort surhumain, il retira le bâton du cadavre et le tint un moment devant lui, observant

l'aluminium fumant. Puis il fit demi-tour jusqu'à la Yamaha, à moitié retournée contre le tronc du sapin.

— Elle est cassée.

Sofia avait raison. Le patin gauche avait été arraché au moment de l'impact, rendant le véhicule inutilisable.

Le grognement aigu de l'autre motoneige retentit, et le faisceau de son phare perça les bois à une centaine de mètres du macchabée.

— Il faut qu'on décampe de là.

Mais sa fille ne bougeait pas. Erik sentit qu'elle le fixait alors qu'il s'harnachait et enfilait son sac à dos. Une boule lui monta à la gorge. D'une aigreur absolue. Un goût de honte. Il était écœuré par ce qu'il avait fait, surtout devant sa fille.

Il s'approcha et la saisit par les épaules, de ces mêmes mains qui, quelques instants auparavant, avaient étranglé un homme jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Il faut qu'on y aille, reprit-il. Sofia, on doit partir. Tu comprends ?

— Ils ont aussi tué M. Helgeland, hein ?

— Oui, dit-il, se remémorant Lars qui tombait et sa tête heurtant la pierre.

Sofia sembla encaisser le coup.

— On n'avait pas le choix, se justifia-t-il. Pas vrai ?

Elle avait tout vu. Malgré l'obscurité et le silence de sa fille, il pouvait le sentir.

— Maintenant, il faut vraiment qu'on lève le camp, ajouta-t-il.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

Il clipsa ses fixations et regagna à skis la moto accidentée. Du fourreau fixé le long du siège, il retira le fusil du Russe. Retournant vers le cadavre, il le fouilla et dénicha une poignée de cartouches dans la poche de sa parka. Il les glissa dans sa propre poche.

— Allez, p'tite mère, dit-il, pointant le nord de son bâton tordu et maculé de sang. En avant !

Sofia fila entre les arbres. Il regarda par-dessus son épaule, puis se lança à la suite de sa fille.

Ils skièrent tout le reste de la nuit. À la lueur de la lune, ils apercevaient de grands sapins se dressant tels des géants figés comme par un enchantement au cours d'une guerre très lointaine. Le doux rayonnement

bleuté du manteau sur lequel ils se déplaçaient. Les surplombs rocheux frangés d'une glace aussi tranchante que des canines de vampire, ou plaquée sur les parois, en cascades suspendues, ou encore en coulées de lave inversée, comme issues d'une éruption polaire.

Quand Sofia fut à bout de forces, ils se reposèrent un moment à l'abri d'un rocher au bord d'un lac gelé. Il lui donna une barre chocolatée et prit le petit réchaud à gaz afin de faire fondre de la neige. Puis il enlaça sa fille. Le temps de repos était compté mais, lorsqu'elle s'endormit, il ne la réveilla pas.

Dans la forêt, ils avaient eu de la chance. Ils avaient entendu le moteur, suivi de cris lointains, et en avaient déduit que leurs poursuivants avaient découvert l'épave de la motoneige et leur acolyte défunt. Erik était certain que l'autre machine allait les traquer pour les achever comme des bêtes. Sofia avait donné tout ce qu'elle avait et ils étaient sortis du bois, ce qui, en plein jour, les aurait condamnés à mort, mais les avait sauvés dans les ténèbres. À découvert, le blizzard était un allié précieux. Quelques minutes après leur passage, leurs traces auraient disparu.

Le terrain était parfois plus difficile à négocier, quand une colline ou un autre obstacle les obligeait à affronter de face ce vent qui leur fouettait le visage, mais le principal était de ne pas pouvoir être tracés. Peut-être que quelqu'un, là-haut, dans la grisaille tourbillonnante, était de leur côté, même s'il ne croyait pas à ce genre de choses.

À dire vrai, il était même convaincu qu'ils étaient seuls et que ni les arbres, ni le ciel glacial, ni les montagnes silencieuses, ni aucune divinité invoquée par l'homme ne se souciaient le moins du monde de leur sort. Qu'ils survivent ou qu'ils disparaissent de la surface du globe, ça ne changerait absolument rien.

Il serra Sofia contre lui et compta ses longues inspirations, se disant qu'il la réveillerait au bout de cinquante. Il renouvela l'opération. Deux fois. Mais, ce faisant, il ferma lui aussi les yeux et, se réveillant en sursaut, il se maudit de s'être endormi. Il secoua doucement Sofia, il fallait se remettre en route.

— Je suis fatiguée, dit-elle.

— Je sais. Moi aussi.

Elle le regarda droit dans les yeux. Il sentait son haleine, parfumée au chocolat.

— Peut-être qu'ils ne nous suivent plus. Qu'ils n'ont pas retrouvé nos traces et ont abandonné, fit-elle.

Il secoua la tête et, du pouce, déneigea légèrement son bonnet.

— Mieux vaut ne pas compter là-dessus.

Si l'idée d'avoir pris la vie d'un homme le rendait malade, savoir que ce type était le frère du mastodonte lui faisait l'effet d'une lame glacée farfouillant au fond de ses tripes.

Elle fronça les sourcils.

— Mais où est-ce qu'on va aller ?

Impossible d'opter pour la maison et Elise sans prendre le risque d'y conduire les assassins des Helgeland. Et il en allait de même pour tous les autres chalets isolés qu'ils pourraient trouver sur leur chemin. Il savait ce qui arriverait si les tueurs débarquaient avant que les secours ne soient joints par téléphone.

— On va aller vers le nord, lui dit-il. De l'autre côté du glacier. Si ce blizzard continue de souffler, il couvrira nos traces. Ils seront forcés de renoncer. Ils ne vont pas nous traquer jusqu'à la fin des temps.

Du moins l'espérait-il.

Sofia dégagea les poignets de ses moufles et y souffla de l'air chaud.

— Et le frère de Mme Helgeland ? L'éleveur de rennes. Hánas, je crois qu'il s'appelle.

Elle leva le menton vers la neige immaculée.

— Mme Helgeland a dit qu'il était quelque part derrière le glacier. On peut peut-être le retrouver.

— Comment ça ?

Elle sembla réfléchir.

— Les Helgeland voyaient sa lumière de leur maison, reprit-elle. Si on le trouve, il pourra demander de l'aide. Ou nous cacher.

— Il fera jour avant que nous ayons traversé le glacier. Et même si on parvenait à localiser sa lumière, ce qui est impossible dans ces conditions, on la perdrait à nouveau avant d'atteindre un terrain plus élevé.

Elle redevint silencieuse et il la sentit frissonner. Il réalisa alors qu'il avait anéanti l'espoir qui avait ranimé sa fille.

— Quelle est la taille de son troupeau ? s'enquit-il. Combien de rennes possède ce Hánas ?

— M. Helgeland disait que seuls les touristes demandent combien de rennes a un éleveur. C'est impoli. Comme de demander à quelqu'un

combien il gagne.

— Mais il doit en avoir beaucoup, non ?

Si Hánas était seul là-haut, peut-être pas des centaines, mais probablement une bonne cinquantaine de têtes ? Peut-être cent ? Erik ignorait si les rennes étaient des animaux bruyants. Il ne se les imaginait pas comme des moutons, qui passaient leurs journées à bêler. Mais aucun troupeau n'était totalement silencieux non plus.

— Alors on cherche des rennes maintenant ? demanda-t-elle.

— On cherche n'importe quoi. De la fumée, une lumière, tout.

Elle regarda vers le nord, se mordit la lèvre.

— On va s'en sortir ? murmura-t-elle.

— On va s'en sortir, répondit-il.

Cette fois, il voulait qu'elle garde espoir.

Ils traversèrent le lac gelé, le vent chargé de neige leur piquait la joue gauche et les aveuglait à moitié. Puis ils grimpèrent une colline escarpée, s'arrêtant de temps à autre pour reprendre leur souffle, boire et scruter derrière eux un signe de leurs poursuivants. Ils gagnèrent de nouveau la forêt, à couvert, mais impossible de s'y attarder.

Une idée lui traversa l'esprit : tôt ou tard, la dernière motoneige allait tomber en panne sèche. Cela dit, ils avaient peut-être des réserves d'essence, des bidons dans les deux traîneaux laissés chez les Helgeland. Et les deux types à skis étaient là, quelque part, eux aussi, il fallait donc qu'ils avancent. Vers le nord, dans l'obscurité glaciale. Toujours plus loin de chez eux.

Ils quittèrent la forêt et profitèrent d'une longue descente, se contentant de planter un bâton de temps à autre pour assurer leur équilibre et se rassurer. Dans d'autres circonstances, se laisser glisser à vive allure les aurait ravis, et Sofia aurait crié « Schuss ! » en le doublant.

Arrivés sur le plat, Erik constata qu'ils se trouvaient dans une étroite vallée, les versants de chaque côté comme autant de lames dentelées déchirant les nuages gris, qui alors déversaient leurs entrailles sur le monde. De la neige, encore et toujours plus de neige.

Le vent hurlait si fort en s'engouffrant dans la vallée qu'Erik craignit de ne pas entendre le moteur de la motoneige. Ce qui n'avait pas échappé à Sofia, car elle ne cessait de vérifier l'horizon derrière elle. Il lui rappela

qu'ils verraient le phare et qu'elle devait regarder droit devant, même si lui continuait à scruter régulièrement le chaos tourbillonnant dans leur dos.

— On va bientôt faire une nouvelle pause, annonça-t-il.

Elle avait besoin de manger. Tous deux en avaient besoin. Quel intérêt de tirer le traîneau jusqu'ici s'ils ne pouvaient s'arrêter pour se servir de ce qu'il transportait ? Tout en avançant, il en débattait mentalement. D'un côté, il espérait que les tueurs lancés à leur poursuite avaient perdu leurs traces dans l'obscurité avec ce blizzard à décorner des rennes. De l'autre, il savait que ces types ne lâcheraient pas l'affaire. C'était une certitude absolue. L'assurance calme et froide de cette voix faisait taire l'autre, et donc ils continuèrent, puisant dans leurs ressources physiques et dans la force du mental.

Pendant environ une heure, Sofia et lui ne prononcèrent pas une parole, absorbés par leurs efforts respectifs, deux automates synchronisés condamnés à avancer à perpète. Ils traversaient des terres où quantité de glaciers étaient nés et avaient fondu au cours du million d'années passées, avançant et reculant, à chaque passage sur le substrat rocheux, érodant la pierre petit à petit.

Leurs propres forces s'érodaient, elles aussi.

Alors, Sofia revit la lumière rouge.

— Là, papa, dit-elle, immobile et pointant son bâton.

Il ne distingua rien.

— Elle a disparu, ajouta-t-elle.

Il se pencha pour entendre malgré le vent.

— Tu es sûre, p'tite mère ? demanda-t-il, sentant un malaise se répandre en lui.

Parce que Sofia n'avait pas pointé derrière, mais devant eux. Où les montagnes à l'ouest de la vallée faisaient place au glacier.

— Tu es sûre qu'elle était rouge, reprit-il ?

Même dans la pénombre de l'aube, il distinguait l'étrange teinte bleu-gris de la glace au fond de la vallée.

— Oui, absolument sûre, insista-t-elle. Je l'ai vue. Juste une seconde, puis elle a disparu.

Il aurait tant voulu qu'elle se trompe. Même si cela signifiait que la fatigue jouait des tours à ses yeux ou à son esprit et qu'elle avait des hallucinations.

— Comment a-t-il pu nous devancer ?

— Je ne sais pas, répondit Erik.

Après tous ces efforts, toutes ces heures abrutissantes à skier dans le blizzard, ils n'avaient toujours pas échappé à leurs poursuivants. Mais peu importe, à la limite. Ce qui le préoccupait, c'était de savoir pourquoi l'homme avait pris le risque de leur signaler sa présence avec sa lampe frontale. Pas pour suivre leurs traces, étant donné qu'il était à un kilomètre devant eux. Pour mieux voir où il allait ? À cause du blizzard ? Peu probable. De toute évidence, le type n'avait pas eu de mal à les doubler et, s'ils pouvaient, Sofia et lui, skier sans lampe, alors ce type aussi. Ce qui ne laissait qu'une possibilité : il l'avait utilisée pour se signaler à l'un de ses compagnons.

— Je te promets que je l'ai vue, répéta Sofia.

— Je te crois.

Il leva un coin de son bonnet pour libérer son oreille droite et la tourna vers le sud, la protégeant du vent de ses mains gantées. Il ferma les yeux et essaya de faire abstraction de la tempête, à l'affût du gémissement mécanique de la dernière motoneige. Mais tout ce qu'il entendait, c'était cette tempête, frénétique.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sofia.

Il scrutait ce tourbillon de flocons, craignant que la motoneige ne soit proche et que le pilote n'ait éteint le phare pour se rendre invisible.

— Nous avons la carabine, dit Erik.

Retirant le harnais qui le reliait à la pulka, il récupéra l'arme, au sec avec leurs affaires, puis mit son sac à dos dans le traîneau. Il tendit la carabine vers sa fille, dans le but de la rassurer.

— C'est toujours ça, ajouta-t-il en tapotant la crosse en bois.

Il porta la lunette à son œil. On ne voyait pas grand-chose.

Détachant son regard de la lunette, Erik lut la peur sur le visage de sa fille. Sofia observait l'arme avec horreur, comme n'importe quel enfant qui aurait vu une femme morte dans la neige, un trou encore fumant dans le dos.

— Je ne m'en servirai qu'en cas de nécessité, s'empressa-t-il de préciser.

Il retira la culasse et l'inspecta. Ôtant le gant de sa main droite avec les dents, il mit son petit doigt dedans pour s'assurer qu'il n'y avait pas déjà un projectile. Vide. Il attrapa une cartouche dans la poche de son manteau puis

la glissa dans le magasin. Il sentit que ce dernier était plein, même s'il ignorait combien de cartouches il pouvait contenir.

Il repensa aux quelques occasions où il avait manipulé ce genre d'arme, pendant son service militaire et, plus récemment, lors d'une chasse à l'élan. Il se souvint de l'excitation de la traque dans la forêt à l'aube. Des aboiements des chiens en liberté dans le lointain. L'enthousiasme qui s'était répandu, ce que ressentaient les chasseurs depuis quinze mille ans, depuis que des hommes s'étaient rassemblés pour la première fois, brandissant tisons et bâtons pour écarter le mammoth du troupeau et le diriger vers les pièges.

Non qu'il eût réussi à tuer le moindre élan. Ils s'étaient montrés insaisissables. Impossible de tirer en sécurité le seul dont il avait pu s'approcher, alors il s'était abstenu.

— Nous l'avons au cas où, dit-il d'une voix ferme en poussant la culasse.

Il entendit le projectile se loger dans la chambre. La sécurité en place, il passa le fusil en bandoulière, remit son gant et le harnais.

— En route, ajouta-t-il, obliquant légèrement pour s'éloigner de la lumière rouge que Sofia avait vue à l'ouest de la vallée.

Toujours en direction du glacier, ils optèrent pour le côté est, espérant dépasser le type à skis avant qu'il ne leur coupe le chemin.

Et si leur poursuivant avait des lunettes de vision nocturne en plus de sa frontale rouge et qu'il les observait en monochrome à l'instant même, en nuances de vert ? Alors, comment lui échapper ?

Il avait le sentiment écœurant que ces hommes avaient fait de cette traque un petit jeu sadique. L'un parti à skis les attendre tandis que les deux autres les rabattaient, lui et Sofia.

Comme avec les mammouths.

— Continue, s'adjura-t-il à voix haute, les mots s'échappant dans le brouillard blanc. Jusqu'au glacier et, une fois là-haut, disparaïs.

Trouver un endroit où s'abriter. Se cacher jusqu'à ce que ces salauds abandonnent la partie. Voilà tout ce qu'ils pouvaient faire.

— Contente-toi de skier, murmura-t-il dans la nuit.

C'est alors qu'il entendit le moteur.

## 7

— Papa ! J'en peux plus. Je peux plus continuer comme ça.

— Si, tu peux. Je suis là. Avec toi. On est presque arrivés. Il nous reste quelques centaines de mètres, c'est tout, prétendit-il. Tu peux le faire.

— J'ai les jambes en compote. Je vais tomber.

Le jour se levait, et les nuages au-delà de la crête orientale brillaient déjà d'un rose pâle, bien que la pénombre s'accrochât encore à la vallée, tapie telle une bête malfaisante espérant passer inaperçue jusqu'au retour des ténèbres.

— Non, tu ne vas pas tomber, dit-il, même si c'était tout à fait probable.

Vingt, trente mètres plus loin, il eut une idée.

— Stop, Sofia, attends.

Il prit les bâtons de sa fille et attacha la dragonne de l'un au bout de l'autre. Puis, à l'aide d'un mousqueton, il fixa la dragonne du second bâton à l'arrière de la pulka. Une corde aurait été plus efficace, mais elle avait servi à stopper ce type un peu plus tôt.

— Accroche-toi, dit-il en lui tendant l'extrémité du bâton. Je m'occupe du reste.

— Mais tu tires déjà le traîneau.

Elle ne pleurait pas, mais elle était effrayée, épuisée, un masque d'angoisse sur le visage.

— Ça va être trop lourd. Tu ne peux pas nous tracter tous les deux.

Pourtant elle tenait fermement le bâton entre ses mains gantées.

— Ne lâche pas. On verra ce que ça donne. Si je n'y arrive pas, nous laisserons le traîneau.

— Mais on en a besoin.

— On peut prendre le nécessaire et tout mettre dans mon sac à dos, au pire. Mais, d’abord, on tente le coup.

— D’accord.

— Très bien, accroche-toi !

Il se remet en route. Il lui fallut un moment pour prendre de l’élan. Pas facile de tirer la pulka en plus de Sofia, mais il savait que c’était dans ses cordes.

— Ça va ? lança-t-il par-dessus son épaule.

— Oui, cria-t-elle, cramponnée au bâton, gardant ses skis serrés sur la neige damée par le traîneau.

Ils continuèrent ainsi sur un kilomètre. Erik était maintenant certain que le type sur le scooter des neiges avançait tous feux éteints. Même s’il ne pouvait pas le voir, il le savait proche, d’après le bruit du moteur porté par les rafales. Au son, le type effectuait de lents passages à travers la vallée. Erik eut une lueur d’espoir : le pilote craignait donc son fusil. Il ne voulait pas que son phare le transforme en cible.

*Continue comme ça. Direction le glacier, pour les perdre dans la tempête.*

— Là, papa ! La lumière !

— Je l’ai vue, répondit-il.

Un éclair rouge. Proche. À deux cent cinquante mètres. Peut-être moins. Et puis plus rien.

Erik ne s’arrêta pas, aspirant l’air glacial dans ses poumons. Son cœur cognait dans sa poitrine, pressant et obstiné, véritable métronome au rythme régulier.

Sur les hauteurs, au fond de la vallée, le bleu des glaciers transperçait la neige. Ils allaient y arriver. Le type à skis ne les repérerait pas avant qu’ils ne l’aient dépassé, ou plutôt qu’ils n’aient dépassé l’endroit où ils avaient aperçu le point rouge. Une fois sur le glacier, leurs traces disparaîtraient dans la tempête, et ils trouveraient un abri, ou s’en fabriqueraient un.

Cet espoir le portait quand quelque chose lui tira l’épaule, manquant de le déséquilibrer. Il baissa les yeux pour découvrir que sa doudoune était trouée. La détonation déchira alors les lamentations du vent.

Erik se retourna pour vérifier que Sofia n’avait pas été touchée.

— On ne peut pas s’arrêter, lui dit-il en accélérant le rythme, chaque impulsion gagnant en amplitude. Sofia, baisse-toi. Surtout ne te redresse pas.

Il risqua un autre coup d'œil : elle était accroupie derrière le traîneau.

Puis il regarda le tissu déchiré au niveau de son épaule. Des histoires de victimes de balles qui ne ressentaient aucune douleur, du moins sur le coup, lui revinrent à l'esprit. Cette fois, il vit l'éclair dans l'obscurité et sentit le projectile fendre l'air tout près de son visage. Il sursauta, se tapit, tous ses sens lui intimant de demander grâce. Il ferait tout ce que le type voudrait, à condition qu'il promette de ne pas toucher à Sofia. Non, nul doute que le chasseur se montrerait sans pitié. Erik glissa ses bâtons entre le harnais et sa hanche, retira ses gants, dégaina la carabine et épaula.

Le cran de sécurité retiré, il visa à travers la lunette. Mais pas trace du type.

— Reste à terre, Sofia, cria-t-il en balayant l'horizon, avant de recoller son œil à la lunette.

*Où es-tu ?*

Panique. L'homme allait de nouveau tirer d'une seconde à l'autre, mais impossible de le repérer.

*Par pitié !*

Où était-il ? Les mains tremblantes, Erik tentait de respirer par le nez, de maîtriser son poulx affolé. Il prit une profonde inspiration et retint l'air de peur que son souffle ne le trahisse dans la pénombre.

*Par pitié ! Montrez-moi cet enfoiré.*

Il mit un genou à terre et visa au jugé là où il avait vu l'éclat orangé surgir. Pénible de garder les yeux ouverts sous ces trombes de neige. Difficile d'y voir quoi que ce soit, sans parler d'ajuster et de faire mouche.

Puis l'éclair d'un autre coup de feu. Il reçut des éclats glacés quand une balle pénétra la neige trois mètres plus loin.

Erik fit pivoter le canon, appuya sur la gâchette, et la Remington 700 rua comme une mule. Puis il tira le levier de la culasse pour y introduire une autre balle. Il se maudit d'avoir gâché une munition avec autant de précipitation. Ce qu'il fallait viser, c'était le souvenir de cet éclair dans la pénombre.

— Papa, chuchota Sofia dans son dos.

— Chut, p'tite mère.

— Mais, papa, il arrive.

Alors il comprit que l'autre gars sur la motoneige avait vu les éclairs de la Remington et venait en renfort.

— Tue-le, papa, lança Sofia. S'il te plaît, tue-le !

— Reste à terre.

Le froid attaquait ses mains nues. De sombres silhouettes se dessinaient dans le paysage. Les monticules recouverts de neige. Les hautes broussailles et les bouleaux rabougris dépassant du manteau neigeux, fines houppes hérissées dans le vent. Il crut voir quelque chose bouger. Peut-être l'effet du blizzard. Ou autre chose.

— Allez, s'encouragea-t-il, essayant de se remémorer sa formation au tir pendant ses douze mois de service militaire, dans une autre vie.

« Stabilité. Viser. Respirer. Tirer. » Il pressa la queue de détente. Malgré les couches de vêtements, il ressentit le recul du fusil jusque dans la chair et l'os de son épaule. Il y eut un bruit de tonnerre, la Remington n'étant pas équipée d'un silencieux.

Il fit un pas de côté, sachant qu'il avait à nouveau livré sa position. Nouveau flash. Il déguerpit de son poste de tir en un rien de temps, bien que la balle eût déjà disparu.

« Si vous entendez le coup de feu, c'est que vous êtes encore en vie. »

Le sang affluait à ses oreilles, où le son du tir résonnait encore, comme des acouphènes. Il actionna la culasse et rechargea, mais ne tira pas.

*T'es où, espèce d'enfoiré ?*

Le vent s'en donnait à cœur joie, et Erik plissa les yeux pour se protéger des rafales de neige. Il tremblait de peur pour Sofia. Mais aussi de fureur et de haine envers ces types qui leur infligeaient tout ça. Une fois de plus, il aurait voulu dire au chasseur invisible qu'ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient de lui. Lui tirer une balle en pleine tête. Le scalper. N'importe quoi, pourvu qu'ils épargnent Sofia. Mais ça ne se passerait pas comme ça, et l'injustice de la situation le rendait dingue.

Sa main gauche s'engourdissait sur la crosse, tout comme son index sur la gâchette, mais il ne retirait pas son doigt car il ne voulait pas louper son prochain tir. Chaque seconde supplémentaire servait l'adversaire. Erik avait l'impression que son corps fondait dans ses vêtements, comme s'il prévoyait que la prochaine balle déchirerait chair, os et organes. Un carnage. Une agonie. Un échec.

— Il arrive, papa, cria Sofia.

Pourtant, en direction du bruit du moteur, il ne voyait rien d'autre que de la neige tourbillonner dans la pénombre. Puis, soudain, le phare. Son faisceau inonda le manteau de poudreuse. Erik recolla son œil à la lunette, pile à temps pour voir le type au fusil lever une main pour se protéger les

yeux de la lumière. Erik écrasa la gâchette. Le crâne du type explosa en un geyser de sang, scène illuminée par le véhicule, comme sous les projecteurs d'un théâtre naturel. Pivotant dans la neige, Erik arma son fusil, épaula et tira en direction de la lumière. Il rechargea et tira un autre coup. La moto fit une embardée, gravit une rampe invisible, puis bascula et vola sur six mètres, peut-être huit, moteur hurlant, avant de s'écraser dans un fracas de métal et de fibre de verre.

Erik éjecta la douille, repoussa la culasse en avant et tira. Rien, à part un petit clic : le chargeur était vide.

— Sofia, allons-y ! cria-t-il.

Elle se leva, libéra ses bâtons et déclipsa le mousqueton.

— Je peux te tirer, proposa-t-il.

— C'est bon, je peux skier. Ils sont morts ?

Elle regardait derrière elle.

À environ soixante-dix mètres d'eux, la motoneige gisait sur le côté, son phare projetant toujours sa lueur sur la neige. Erik ne voyait pas le pilote.

— Je ne sais pas. L'un d'eux, oui, dit-il en attachant le harnais. Faut y aller.

Elle planta ses bâtons et poussa dans la poudreuse. Il remit le fusil à son épaule. Il n'avait pas été touché, la balle avait juste effleuré sa veste.

— Je te rattrape.

— Papa ! cria-t-elle.

— Tout va bien. Je dois juste vérifier un truc. Continue, je te rejoins.

Elle traça dans la pénombre.

— Bon Dieu ! lâcha-t-il en arrivant devant le macchabée.

Sa propre mère ne l'aurait pas reconnu. Son visage et la moitié de son crâne avaient disparu. Erik essaya de ne pas regarder les restes humides et fumants. À sa carrure, il devina que c'était le type au cou de taureau qui tisonnait le feu chez les Helgeland avant que Konstantin n'assène un coup de crosse sur la tempe de Lars, provoquant sa chute fatale.

Il se pencha, en équilibre sur ses skis, et détourna le regard en palpant le mort. L'odeur de sang et de cervelle faisait remonter la bile de son estomac. Il sentit quelque chose – un téléphone ? – dans l'une des grandes poches latérales de sa parka.

— Papa !

C'était Sofia. Il se retourna vers la petite silhouette qui s'était arrêtée.

Au loin la moto était couchée sur le côté. Aucun mouvement.

— S’il te plaît, papa. Allez, viens !

Il sortit l’objet. Un talkie-walkie, et non un téléphone. Il le mit dans sa poche et se redressa. Le gars devait avoir des munitions. Mais pas le temps de chercher. Et où était son satané fusil ? Là. Deux mètres plus loin, à moitié enfoui dans la neige.

— Papa, viens !

— On y va ! dit-il.

Ils partirent vers la vallée, à l’affût du moindre bruit derrière eux.

Ils attaquèrent l’ascension du glacier. Sur une glace recouverte de neige, entre deux pics au fond de la vallée. C’était pénible, mais l’adrénaline électrisait son sang, et ils quittaient l’ombre pour la lumière. Comme des gamins fuyant des monstres tapis dans la nuit, ils étaient attirés par la pâleur de l’aurore.

Erik voulait oublier ce qui s’était passé dans la vallée. Mais une image s’était figée dans son esprit, à la lueur du phare de la motoneige, tel le fixateur sur une pellicule photo, et il ne pouvait s’en débarrasser. La tête du chasseur explosant sous l’impact de la balle. Les morceaux de crâne et de cervelle giclant. Une vision répugnante, mais qui l’excitait aussi. Réveillant une part de sauvagerie en lui qu’il ne souhaitait pas complètement neutraliser. Ce type avait essayé de les tuer. Il aurait descendu Sofia, comme on souffle la flamme d’une bougie. Eh bien, désormais, il était mort, réduit à un amas de chairs dans la neige. *Parfait.*

Une fois arrivés sur le glacier, il leur fut difficile de distinguer quoi que ce soit tant les bourrasques soufflaient. À vue de nez, il estimait la visibilité à une centaine de mètres, tout au plus. Le vent était glacial. Il arrivait de l’ouest, hurlant et maléfique – une pensée qui ne l’avait jamais effleuré auparavant. Il engourdisait son menton et gelait la sueur sur son front. Se frayait un chemin dans ses gants jusqu’à ses doigts, se faufilait à travers bottes et chaussettes, jusqu’à ses orteils. Erik craignit qu’il ne perce les milliards de pores des membranes Gore-Tex de sa veste et de son pantalon. Sofia devait sentir elle aussi son mordant mais, au moins, elle avait des moufles, plus chaudes que ses gants à lui.

— Regarde, Sofia !

Il désigna leurs traces qui disparaissaient instantanément.

— Tu crois qu’ils nous poursuivent encore ? demanda-t-elle, épuisée.

Elle avait les yeux cernés. Seule la peur la maintenait debout sur ses skis. Il comprit qu'elle commençait vraiment à avoir froid.

— Il y en a encore un sur ses skis, lança-t-il en introduisant les dernières balles dans le chargeur de la Remington. L'autre, le conducteur de la deuxième motoneige, je ne sais pas.

— Tu l'as tué, dit-elle.

L'espoir dans ses yeux fatigués lui brisa le cœur.

— Peut-être.

Elle regarda à nouveau derrière eux le chemin parcouru et leurs traces ensevelies. Puis, tournant son visage vers le nord, elle observa le voile blanc ; aussi instructif qu'une boule de cristal. Comment savoir ce qui les attendait là-bas ?

— Tu peux continuer encore un peu ? lui demanda-t-il, mettant son fusil en bandoulière. Jusqu'à ce que nous trouvions un endroit pour creuser un abri dans la neige ?

Elle fronça les sourcils, mais ne dit pas non.

— J'ai la pelle. On va faire un truc chouette. Confortable et bien caché.

Avec ses mâchoires engourdis, il avait du mal à parler, les mots tombant de ses lèvres telles des plaques de neige chutant d'un toit.

— On va manger quelque chose de chaud et tu pourras dormir un peu.

Sofia lui jeta un regard implorant. Elle frissonnait, ses moufles s'agitaient, s'ouvrant et se refermant autour de ses bâtons, tels deux petits avatars de son angoisse.

— Encore un petit effort. Après on se reposera. Je te le promets.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

Ils skièrent encore une heure, si on pouvait appeler ça skier. Ça ressemblait plus à de la marche. Courbés face au vent, ils avaient parfois l'impression de faire du surplace. Par moments, pour éviter une crevasse ou une butte, ils déviaient vers l'est. S'ils écartaient bras et bâtons, le vent suffisait à les pousser.

Erik cria à sa fille qui cheminait en tête de s'arrêter. Il avait vu quelque chose. Une forme blanche dans ce monde blanc. S'éloignant un peu de leurs traces, il fut soulagé de constater que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Il y avait une élévation, au-dessus d'un escarpement ou d'un grand rocher. Le poids de la glace qui s'était écrasée dessus avait formé un repli de huit mètres de haut par rapport à la base du glacier.

Il retourna chercher sa fille et ils contournèrent cette crête. Ils tombèrent d'accord : là, ils pourraient se reposer, à l'abri du vent, de la neige et de leurs prédateurs. Erik consulta sa montre. Cela faisait un peu plus de neuf heures qu'ils s'étaient enfuis de chez les Helgeland. Neuf heures épuisantes. Terrifiantes. Et sanglantes. Il se débarrassa du harnais de la pulka, déchaussa ses skis, alla chercher la pelle et commença à creuser.

Il attaqua le mur de neige compactée, secondé par Sofia qui déblayait au fur et à mesure. Ils travaillaient en silence. Trop épuisés pour gaspiller leur souffle en paroles. Un dernier effort avant la délivrance. De temps en temps, il s'arrêtait pour reprendre haleine et écouter : et par deux fois, il fit un tour dans le blizzard pour s'assurer que leurs traces étaient recouvertes.

Avait-il fait le bon choix en s'arrêtant pour que Sofia se repose ? Elle ne pouvait pas continuer comme ça. Oui, il valait mieux prendre le risque de faire profil bas maintenant, tant que la tempête réduisait leur visibilité, plutôt que de se faire surprendre plus tard à découvert et de finir tous les deux morts sur leurs skis. Alors il se remit à creuser.

Ce qui lui prit un temps infini. Parvenus au bout de leur peine, ils reculèrent pour admirer leur œuvre, comme si c'était la plus grande réalisation de leur existence. Un igloo en forme de T. L'axe central recueillerait l'air froid tandis que, de chaque côté, les bras du T serviraient de couchages.

À l'intérieur, ils façonnèrent le plafond, aussi rond et lisse que possible, le débarrassant de toutes les petites saillies susceptibles de se transformer en gouttes d'eau glacée. Puis Sofia ressortit et réapparut tenant un bâton de ski avec lequel il ménagea un trou dans le plafond, afin qu'ils puissent apercevoir la faible lueur du jour.

— Il faudra l'agrandir, lui dit-il, la voix étouffée dans cet espace confiné.

— À cause du monoxyde de carbone, c'est ça ? Mais on peut allumer une bougie ?

— On peut allumer une bougie.

Sofia sourit, un petit miracle.

Ils apportèrent ce dont ils avaient besoin dans leur grotte de glace, sans oublier la carabine, et mirent leurs sacs à dos dans le puits froid. Puis Erik tira le traîneau jusqu'à l'entrée et le recouvrit d'une fine couche de poudreuse. Derrière, sur le seuil, il installa le réchaud et remplit une casserole de neige. L'eau en ébullition, il y plaça deux sachets en

aluminium contenant des repas tout prêts : dans l'un, du chili con carne ; dans l'autre, des rigatonis aux légumes épicés. Sofia choisit les rigatonis. Huit minutes plus tard, ils se régalaient.

Puis ils réchauffèrent deux sachets de pudding au cacao, et il regarda sa fille engloutir ces précieuses calories. Enfin, le chocolat chaud. Sofia serrait sa tasse entre ses mains, soufflant vers lui une odeur sucrée. Elle avait le regard dans le vague, et il s'inquiéta du souvenir que lui avait laissé la tête désintégrée du type à skis. Il réprima un frisson en espérant qu'elle était juste épuisée. Quand sa fille eut terminé son chocolat, il nettoya sa tasse avec de la neige, puis il enroula son sac de couchage autour d'elle. Ils ne se glisseraient pas dedans et dormiraient tout habillés au cas où ils devraient fuir en vitesse. S'ils entendaient un moteur ou le son d'un fusil qu'on charge... chaque seconde compterait.

— Il faut dormir maintenant, p'tite mère.

Elle fronça les sourcils, lui rappelant Elise.

— Mais s'ils nous trouvent ? dit-elle en tournant ses yeux fatigués vers l'entrée de leur grotte glacée, au-delà de laquelle le blizzard se déchaînait dans le jour nouveau.

— Je vais faire le guet, la rassura-t-il, prenant une bougie qu'il posa dans la petite alcôve qu'il avait creusée dans la paroi.

— Mais, papa, tu as besoin de dormir aussi.

Il secoua la tête et craqua une allumette qu'il approcha de la mèche.

— Ne t'inquiète pas, p'tite mère. Je dormirai plus tard.

Il enfonça l'allumette dans la neige, puis se pencha et embrassa sa fille sur le front.

Un moment, ils observèrent la flamme.

— Si elle se met à vaciller, cela signifie qu'il n'y aura plus assez d'oxygène ici, dit-elle en lui décrochant un sourire.

— Je l'ai à l'œil.

Sofia renversa la tête en arrière et fixa la voûte immaculée.

— Il faut que tu dormes, dit-il.

— Je vais surveiller le trou pour m'assurer qu'il ne se bouche pas.

Mais, moins de cinq minutes plus tard, elle était dans les bras de Morphée.

Erik prit les blocs de neige qu'il avait découpés plus tôt et mura l'entrée, puis s'allongea, l'arme à son côté, veillant sur la bougie et sa fille.

Il ne dort pas.

Un bruit le fit sursauter, il se redressa et saisit la carabine, canon pointé vers l'entrée de la grotte. Puis il l'entendit à nouveau. Comme un sifflement. Alors il réalisa que ce bruit provenait du talkie-walkie.

Il sortit l'appareil crachotant de sa poche. Sofia était profondément endormie. Il enleva son bonnet pour couvrir l'émetteur-récepteur qu'il mit contre son oreille avant de s'éloigner de sa fille.

— Je sais que tu m'entends, fit une voix d'homme.

Son cœur s'emballa dans sa poitrine. C'était le mastodonte. Il en était certain. L'homme qui avait tiré dans le dos de Karine. Il reconnut sa voix. Il avait discuté avec lui, ce fameux jour en ville, quand les Helgeland étaient encore en vie.

Il décolla le talkie-walkie de son oreille. Le machin grésilla à nouveau, le faisant sursauter.

— Je sais que vous avez le talkie de mon camarade, reprit la voix.

Puis un silence. Mais le bouton d'émission à l'autre bout était toujours enfoncé, Erik en était certain. Il sentait presque la présence du type. Qui attendait. Réfléchissant.

— Je sais que tu m'entends, répéta la voix. Et c'est parfait parce que j'ai quelque chose à te dire.

Il faillit appuyer sur « parler ». Il voulait le supplier de les laisser tranquilles. De laisser Sofia tranquille. Mais mieux valait se taire. Parler le rendrait soudain visible – à la minute où Frodon avait été assez stupide pour enfiler l'anneau, l'œil de Sauron s'était immédiatement tourné vers lui.

— Dis-moi, la fille, elle m'entend aussi ?

Erik étouffa le récepteur et regarda Sofia. Endormie. Ce qui ne l'empêcha pas de serrer son bonnet un peu plus fort autour du satané objet.

— Peut-être bien que non. Peut-être bien que vous avez creusé un terrier dans la neige, comme deux petits renards. Peut-être que là, la gamine, elle dort paisiblement. Peut-être qu'elle croit que tu vas la protéger.

Erik sentit son cœur se mettre à cogner comme un marteau-piqueur. Conscient que le gars pouvait se trouver là, tout près. Juste derrière l'entrée de leur planque. Il jeta un coup d'œil par une fente et ne vit que des flocons tourbillonnants.

— Je veux que tu saches que je vais te tuer, reprit la voix. Et tu ne pourras rien y faire. Mais je pense que ça, tu t'en doutes déjà. Par contre, t'aurais pu penser à ta fille... C'est bien ta petite fille ?

Erik serra les dents. Quelques grésillements, suivis du bip caractéristique :

— Ouais, c'est bien ça. Eh bien, va pas t'imaginer qu'elle a la moindre chance de s'en sortir. Parce que, elle aussi, je vais la tuer.

Avant qu'Erik ne fasse taire cette maudite radio, le type reprit :

— C'est fort possible que je te règle ton compte d'abord. Et si ça devait se passer comme ça, je veux que tu saches que je tuerai aussi ta gamine.

Erik éteignit le talkie qu'il enfouit dans sa veste, comme un voleur, ou pire encore. Puis il observa sa fille un long moment.

Il s'en voulait de la réveiller. Elle avait besoin de dormir. Longtemps. Mais il leur fallait continuer à aller de l'avant. Il posa alors les lèvres contre son oreille et murmura son prénom, doucement, jusqu'à ce qu'elle ouvre enfin les yeux.

— Je rêvais d'Emilie, dit-elle encore groggy.

Comme toujours, le prénom de son enfant disparue lui fit l'effet d'un uppercut à l'estomac.

— C'était un joli rêve ? demanda-t-il en lui tendant une tasse de glace réchauffée à la flamme de la bougie.

Elle inclina la tête, envoûtée par la bougie qui se consumait.

— On skiait ensemble. Elle me disait d'accélérer, mais je n'y arrivais pas.

Elle fixa la tasse presque vide comme si les dernières gouttes de son rêve se trouvaient au fond, telles des feuilles de thé.

— Tu as skié mieux que je ne l'aurais jamais cru, dit-il.

— Mais tu as dû me tracter.

— Seulement pendant un petit moment.

— Et maintenant, nous devons repartir.

— Oui.

— Retrouver les rennes et le frère de Mme Helgeland.

— Oui, si on y arrive, dit-il.

Il ne lui parla pas de la voix dans le talkie-walkie. Peut-être plus tard. Peut-être jamais.

Ils remballèrent leurs affaires, tasses, bougie et le bâton utilisé pour déneiger le puits d'aération. Erik les rassembla avec le réchaud et son tapis de sol au bout de son couchage. Puis Sofia eut une envie pressante, et il tourna le dos tandis qu'elle se soulageait.

— Si c'est très jaune, il faut que tu boives un peu plus d'eau, dit-il.

Il repoussa les blocs de glace à l'entrée de leur igloo et rampa, raide et endolori, vers le jour, telle une créature rescapée du ventre de l'hiver.

À l'affût, il se redressa prudemment. Derrière lui, Sofia était accroupie, inquiète, à l'entrée de la tanière.

— C'est bon. Il n'y a personne. Viens.

Ils se retrouvèrent sous les flocons, Sofia croisant les bras et se frappant les épaules pour se réchauffer un peu. Erik s'étira, la raideur de ses articulations et de ses muscles douloureux le fit grimacer.

— Combien de temps j'ai dormi ? demanda-t-elle.

— Trois heures. Un tout petit peu plus.

— Et tu es resté éveillé tout le temps ?

— Je ne suis pas fatigué. Chausse tes skis.

Elle les ramassa, en posa un devant elle, puis retourna l'autre pour vérifier la semelle.

— Tu les as fartés.

— Vite fait. Je les ai chauffés à la bougie, ça devrait aider.

En équilibre sur ses bâtons, Sofia chaussa ses skis.

— Tu crois que maman sait qu'il y a un problème ?

Un genou à terre, tandis qu'il attachait son sac à dos, il s'interrompit pour observer le ciel blanc, les cils recouverts de neige. Il en tombait encore beaucoup, mais le vent s'était calmé et la visibilité était meilleure.

— Je pense que oui, dit-il en se relevant, et une demi-douzaine de douleurs différentes lui tenaillèrent alors le corps.

— Elle va se demander pourquoi on n'a pas appelé.

— Elle sait que, par un temps comme celui-ci, le téléphone peut ne pas capter. Et de toute façon, il n'y a pratiquement pas de réseau ici.

Il mit le sac à dos dans le traîneau, ferma la housse, passa la carabine en bandoulière, enfila le harnais et chaussa ses skis.

— Mais je pense qu'elle va s'inquiéter à cause du blizzard.

Il la regarda serrer la ceinture de son sac à dos et se demanda s'il fallait ou non lui insuffler un peu d'espoir. Et comme dit le proverbe, tant qu'il y en a...

— Des gens sont probablement à notre recherche, à l'heure qu'il est, ajouta-t-il.

L'idée dut lui paraître surprenante, car elle regarda immédiatement vers l'est et le sud, scannant le paysage à travers la neige qui tombait, comme si elle s'attendait à voir une équipe de secouristes sur le glacier.

— Allons-y, dit-il en s'élançant pour tracer une voie dans la neige qui virevoltait devant ses skis.

Nourriture et repos leur avaient fait du bien à tous les deux, même si Erik était encore dans les vapes. Une sensation de décalage horaire. Mais ses muscles profitaient de l'énergie fournie par la viande, le riz et le pudding au chocolat. Sofia semblait elle aussi avoir repris des forces, et ils traversèrent le glacier à un rythme soutenu, malgré l'épaisse couche de poudreuse.

Au bout d'une heure d'effort, il lui demanda si elle allait bien : affirmatif.

— Les skis ? Ils accrochent mieux ?

— Oui.

— Et la glisse ?

— J'ai l'impression que c'est mieux aussi, répondit-elle.

Dix minutes plus tard, il lança :

— Tu n'es pas très bavarde.

Elle ne répliqua pas.

— C'est l'adolescence ? demanda-t-il, regrettant sur-le-champ sa tentative d'humour.

Pas vraiment le moment de faire des blagues. Mais son silence l'inquiétait. Pensait-elle à Karine Helgeland, étendue morte dans la neige ? Pire encore, à ces deux types ? Quel effet cela faisait à une jeune fille, de voir son père tuer deux personnes ? D'être témoin de la violence désespérée de son paternel alors qu'il enfonçait un bâton de ski dans la gorge de l'un ? et qu'il faisait exploser d'un coup de fusil la tête de l'autre ?

Il préférerait ne pas y penser. Il avait honte.

— On va s'en sortir, dit-il.

Sept foulées plus tard, Sofia lâcha :

— Comment tu le sais ?

C'est alors qu'il distingua la cabane à l'extrémité nord du glacier.

## 8

Erik la trouva sur leur carte. Une cabane de l'Association norvégienne de trekking, comme celle où ils avaient prévu de dormir la deuxième nuit de leur périple. Celle-ci, cependant, était hors service, et donc sans provisions. Ils n'y trouveraient sans doute ni conserves, ni café, ni thé, ni biscottes, ni soupes déshydratées.

Après avoir quitté le glacier, ils avaient grimpé au milieu de grands sapins et pouvaient maintenant apercevoir face à eux le refuge en rondins qui se dressait au sommet. Il tombait moins de neige, mais il faisait plus froid.

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ?

— Je jette juste un œil.

— Tu penses qu'il pourrait être là-dedans, l'homme à skis ?

Erik était transi. L'air dans ses poumons, rare et tranchant comme du verre brisé. Son corps tentait en vain de lutter. Un tremblement s'empara de tout son être.

— Je ne crois pas. Mais je me demande si c'est une bonne idée de faire étape. On ferait peut-être mieux de continuer.

Il la regarda. Elle remonta son cache-cou en polaire à mi-visage, si bien que seuls ses yeux brillants dans l'air glacial le scrutaient avec inquiétude. Il était clair qu'elle souhaitait s'arrêter mais essayait de le masquer.

— Tu es frigorifiée ?

Sofia hocha la tête.

Il frappa des mains, les gants étouffant le son.

— Moi aussi, dit-il en levant les yeux vers l'abri.

Les congères étaient si hautes autour de la cabane qu'elle semblait se faire lentement avaler, comme une offrande réclamée par la terre ou par une

divinité des montagnes.

Erik retira un gant et, prenant le menton engourdi de sa fille dans sa main, il tenta de la réchauffer. Mais il avait lui-même les doigts trop engourdis pour sentir quoi que ce soit.

— Allons voir ça de plus près, OK ?

— OK, marmonna-t-elle dans son cache-cou.

Il s'attaqua à la pente, Sofia dans son sillage. Alors qu'ils approchaient du sommet, Erik demanda à sa fille de l'attendre entre les arbres. Il déchaussa ses skis, alla chercher ses raquettes dans le traîneau et les fixa.

Il inspecta le lieu de l'extérieur. Fenêtres sombres. Pas de fumée s'élevant de la cheminée. Erik était aux aguets, son souffle embrumant l'air raréfié. Comme s'il attendait qu'un sixième sens lui dise s'il y avait un cœur qui battait entre ces murs de bois. Impossible d'exclure la possibilité que le mastodonte soit tapi à l'intérieur, gageant que lui et Sofia ne pourraient pas résister à la tentation de s'y réchauffer.

Il se tourna vers sa fille et hocha la tête. Elle lui répondit par un signe. Alors il fit glisser la carabine de son épaule, enleva la sécurité et actionna la culasse pour monter une balle dans la chambre. Il retira ses gants et les glissa dans les poches de sa veste – en espérant que ses doigts ne s'engourdisse pas. Puis il remit la sécurité et fit le tour du refuge côté est, dépassa un tas de bois et monta les cinq marches jusqu'à la terrasse couverte, sans autre bruit que le doux crissement de la neige sous les raquettes en aluminium.

Erik s'arrêta sous l'avant-toit et inspecta le sol alentour. Il y avait des traces menant à la cabane, au-delà des congères. Pas des traces aussi fraîches que les siennes mais, par endroits, la couche de neige avait été piétinée par des bottes ou des skis. Il s'approcha d'une des fenêtres et regarda à l'intérieur, une main en visière contre la vitre. Il y faisait sombre. Une table et six chaises, soigneusement rangées. Une cuisine équipée, une bouilloire et de la vaisselle en fer blanc sur le buffet. Aucun signe d'occupation. Une autre fenêtre donnait sur une chambre avec deux lits superposés impeccablement faits, attendant l'arrivée des membres fatigués de l'Association norvégienne de trekking. Impossible de faire le tour complet du refuge, car des tas de neige étaient empilés contre le mur à l'arrière.

Ne sentant aucun danger immédiat, Erik retourna à la porte et, épaulant la carabine, tendit la main vers la poignée. Parfois les refuges n'étaient pas

verrouillés, mais il n'osait espérer une telle chance. Pourtant, quand il tourna la poignée, la porte s'ouvrit lentement vers l'intérieur. Sans grincer. Pas de « bienvenu » crié à la cantonade. Pas de coup de feu. Juste le soupir de l'air que l'on déplace en franchissant un seuil.

Soutenant son arme d'une main, il entra et balaya le canon de gauche à droite, le doigt sur le métal froid de la détente. Couvrant toujours l'entrée et la pièce principale avec la Remington, il se mit à genoux et détacha ses raquettes. Puis il arpenta salon et salle à manger, avant de se rendre dans la cuisine. Partout, le sol semblait sec. C'était bon signe, mais ce n'était pas une garantie pour autant. Encore trois pièces à vérifier. Erik poussa la porte de la première chambre à l'aide du canon de la carabine. Là, il se pencha pour regarder sous l'un des deux lits superposés, retenant son souffle. Pas sûr qu'il ait le temps de distinguer quelqu'un caché dans l'ombre avant de prendre une balle en pleine tête. Certes, il n'arrivait pas à imaginer le mastodonte tapi sous un lit à les attendre pendant des heures mais, quand même, sa méthode était idiote.

Arrivé devant la deuxième chambre, il préféra actionner délicatement la poignée avant de s'allonger sur le sol, couché sur le côté. Tenant la Remington à deux mains, il poussa la porte d'un violent coup de pied et ramena la crosse contre son épaule, prêt à tirer. Personne au niveau du sol, ni sur les couchettes. Rien.

La dernière chambre l'attendait, porte entrouverte. La bouche sèche et le poulx affolé, il utilisa la même technique que pour la précédente. Cette porte-là grinça, un avertissement. Mais toujours personne à l'intérieur.

S'autorisant enfin à relâcher son souffle, Erik ferma les yeux et sortit pour aller chercher Sofia. Dix minutes plus tard, il était assis à la table de la cuisine, sa fille, sur le canapé. Débarrassés de leurs chaussures, ils frottaient leurs pieds gelés en ronronnant de plaisir.

— On peut faire un feu ? demanda Sofia.

Il y avait un tas de petit bois à côté du poêle, et une boîte d'allumettes. L'une d'elles était sortie, destinée à quiconque arriverait les doigts engourdis. Sur le plancher en pin, il y avait un seau rempli de bûches de bouleau fendues et de vieux journaux pliés pour faire partir le feu.

— Non, vaut mieux pas. La fumée nous trahirait.

Sofia acquiesça de la tête, l'air embarrassé de ne pas y avoir pensé elle-même.

— On ne va pas pouvoir s'attarder, ajouta Erik.

— Je sais.

Il baissa les yeux sur ses orteils, qui remuaient joyeusement d'avoir été libérés. Son nez lui était moins reconnaissant. Et l'odeur serait pire s'il enlevait toutes ses couches de vêtements, songea-t-il.

— On peut se préparer un plat chaud ? demanda sa fille.

— Si on fait vite. Et si on fait le guet, répondit-il en se rendant devant la fenêtre la plus proche.

Il n'y avait ni eau courante ni électricité, et les bûches près du poêle les narguaient. Mais c'était tout de même réconfortant d'être entre quatre murs et un toit. À l'abri du vent et de la neige. Avec des toilettes et la possibilité d'ôter gants et bonnets.

Erik sortit en emportant la bouilloire. Dehors, il extirpa le talkie-walkie de sa poche et parcourut les canaux, s'attardant sur chacun d'eux en tendant l'oreille au cas où il tomberait sur un randonneur. Si seulement l'occasion se présentait, il expliquerait que des sales types essayaient de les tuer, lui et sa fille. Qu'ils avaient déjà assassiné Lars et Karine Helgeland.

Mais aucune voix amicale ne se fit entendre. Vingt-deux canaux et pas un bruit de larsen. Seulement les cris de la tempête. Un bruit blanc dans un monde blanc.

Pas étonnant. Qui viendrait se balader ici dans ces conditions ?

Il rangea le talkie-walkie, puis remplit la bouilloire de neige et retourna à l'intérieur. Il installa le réchaud par terre dans le salon. Et prépara un chocolat pour sa fille et une tasse de café pour lui, grâce à un pot de Nescafé laissé dans le placard de la cuisine. Sofia fit chauffer deux de leurs sachets-repas tandis qu'il buvait son café près de la fenêtre, le regard plongé en direction du sud, vers les grands sapins au-delà desquels trônait le glacier.

— Regarde, je nous prépare un petit déjeuner complet, dit Sofia, fatiguée mais souriante, en désignant la casserole sur la flamme bleue. Haricots, saucisses, bacon et omelette.

— En rentrant à la maison, on dira à maman que c'est toi qui cuisineras dorénavant. OK ?

— Du moment que c'est une barquette en alu, lança-t-elle avant d'embrasser son pouce et son index, à l'italienne.

Elle réussit à le faire rire. Ils mangèrent rapidement, plongeant leurs cuillères dans les sachets fumants. La vapeur les faisait grimacer, et ils soufflaient sur la nourriture pour savourer leur festin.

Erik porta sa tasse presque vide à ses lèvres.

— On ferait mieux d’y aller dans quelques minutes. Mais, avant, je vais examiner ta main.

— Le bandage est collé au sang séché. Je préfère ne pas l’enlever au cas où ça recommencerait à saigner, dit Sofia, qui, à genoux, rangeait la petite bonbonne de gaz du réchaud dans son sac à dos.

— Alors laissons comme ça pour le moment.

De toute façon, ils n’avaient pas d’autres pansements. Et ne dit-on pas que le mieux est l’ennemi du bien ?

— Pourquoi cet homme ne nous laisse pas tranquilles ? demanda-t-elle en levant les yeux vers son père.

— Parce que nous savons que ses acolytes et lui ont tué les Helgeland. Et il veut s’assurer qu’on ne le racontera jamais à personne.

Il versa les dernières gouttes de café dans l’évier. *Sans compter que j’ai tué deux de ces types*, pensa-t-il. *Peut-être trois. Et que l’un d’eux était son frère.*

— Et puis j’ai comme l’impression que je l’ai légèrement contrarié.

Il regretta aussitôt son sourire en coin. Sofia était trop jeune, et sans doute trop traumatisée, pour goûter à son humour noir. Elle le dévisagea, les yeux comme des soucoupes, et il se sentit indigne, sali par ce que ces yeux l’avaient vu faire. Ça le rendait malade. Mais Sofia était vivante. Alors peu importait qu’il se jugeât lui-même pervers, entaché dans son humanité. Tant que sa fille restait en vie, rien d’autre ne comptait.

— J’ignore qui sont ces types, reprit-il, mais je sais qu’ils ont quelque chose à voir avec la mine de cuivre contre laquelle les Helgeland se battaient.

— Comment ont-ils pu faire une chose pareille ? souffla-t-elle, les larmes aux yeux. Comment ont-ils pu les tuer aussi froidement ?

Erik ne savait quoi répliquer, mais il devait répondre quelque chose.

— Dans l’âme de certains, il n’y a pas de lumière, p’tite mère.

Ça la laissa songeuse. Et *lui*, avait-il de la lumière dans la sienne ? *Tu es ma lumière*, songea-t-il en regardant sa fille.

Puis Sofia se leva et tira sur le cordon du sac à dos. En l’observant, il se dit qu’il l’aimait beaucoup plus qu’il n’aurait pu l’exprimer. Elle était comme son propre cœur évoluant hors de son corps.

— Papa, dit-elle en trotinant jusqu’à lui, son sac à la main.

Son visage semblait crispé, les muscles de ses joues contractés en de minuscules nœuds.

— On va mourir ?

Ces mots le heurtèrent comme un train de marchandises lancé à pleine vitesse. Pourtant, il retint la réponse qui lui vint spontanément. La question requérait une bonne dose de courage et il ne voulait pas traiter sa fille avec condescendance. Plus jamais. Il lui prit le sac des mains et le posa à côté d'eux. Il enlaça sa fille, puis saisit son menton d'une main, le regard plongé dans le sien.

— Nous n'allons pas mourir, parce que nous n'abandonnerons jamais. Quoi qu'il arrive.

Il essuya une larme sur sa joue.

— Quoi. Qu'il. Arrive, répéta-t-il.

Elle sondait ses yeux, fronçant les sourcils, ses dents mordant sa lèvre inférieure, sèche et craquelée par le vent et le froid.

— Si c'était Emilie qui était là... tu aurais plus de chances de... C'était une si bonne skieuse.

Il secoua la tête.

— Sofia, Emilie était une super skieuse, mais toi aussi. Et tu es très courageuse. Je n'aurais pas pu aller aussi loin sans toi. Je le pense sincèrement.

— J'aimerais qu'elle soit là avec nous, papa, dit-elle, une petite goutte de sang perlant sur sa lèvre. Je sais que c'est égoïste de ma part. Parce que, si elle était là, elle aurait peur comme moi. Elle pourrait y laisser la vie. Mais...

Elle détourna le regard, laissant ses mots en suspens. Soudain Erik n'était plus dans une cabane des Alpes de Lyngen, mais dans un centre d'escalade du Sud de Londres, par un samedi matin gris. Ce qui devait être une simple activité pendant les vacances s'était transformé en un cauchemar absolu. Il se revoyait à genoux à côté du corps brisé d'Emilie, qui venait de tomber. De six mètres. Un problème avec son harnais de sécurité. Une chute à laquelle on pouvait survivre mais, comme on dit, ce n'est pas la chute qui est mortelle. Mentalement, il était là, à caresser le visage d'Emilie en lui disant qu'elle allait s'en sortir, même s'il savait que ce n'était pas vrai.

— Je suis désolée, papa, murmura Sofia en s'approchant pour essuyer une larme sur la joue de son père. Je n'aurais pas dû parler d'elle.

Il tendit la main vers le sang sur sa lèvre inférieure.

— Mais non, pas du tout, articula-t-il malgré la boule dans sa gorge. C'est bon de parler de ceux qu'on aime, même s'ils ne sont plus là.

— Parce que, d'une certaine manière, ils sont toujours là.

— Oui.

Ils restèrent silencieux un moment, laissant aux mots et aux souvenirs le temps de s'installer.

— Maintenant, dit-il en saisissant les sangles de son sac à dos, on devrait vraiment...

Sofia, les yeux écarquillés, bouche bée comme si elle essayait de crier, avait reculé.

Il se retourna pour suivre son regard, fixé sur quelque chose – ou quelqu'un – derrière la vitre.

— Papa..., murmura-t-elle.

— Couche-toi, ordonna-t-il en la tirant à ses côtés, la terreur gagnant ses entrailles. Et prends ton sac.

Il attrapa le fusil sur le comptoir et fit un geste vers son propre sac à dos laissé sur une chaise.

— Vas-y ! répéta-t-il.

Tétanisée, Sofia avait toujours les yeux braqués sur la fenêtre. Erik la poussa doucement. Elle détourna le regard vers lui, interdite, puis se mit à quatre pattes, se cramponnant à son sac à dos comme s'il pouvait la sauver.

Le mastodonte avait surgi à la lisière des arbres, fusil brandi, et grimpait à présent vers la cabane.

— Il faut qu'on sorte d'ici.

Le sang affluant à ses tempes, Erik désigna la porte qui, de l'extérieur, n'était pas encore visible pour le type. Il attrapa le bonnet et la doudoune de sa fille sur la patère. À son signal, Sofia ouvrit la porte.

Accroupis, ils sortirent sur le porche. Erik repéra au loin les sapins aux branches basses sous lesquels il avait caché la pulka et les skis. Lisant dans ses pensées, Sofia commença à remuer, mais il l'immobilisa. Pas le temps. À tout moment, à présent, le type pouvait les voir courir vers les arbres. Les viser dans la lunette de son fusil. D'abord lui, puis sa fille. Dans le dos. Deux tirs faciles. Ensuite, il les enterrerait profondément dans la neige du glacier où leurs tombes resteraient gelées jusqu'à ce que la terre – se réchauffant inexorablement – ne les révèle à des inconnus, qui ne verraient que des momies en décomposition et non les personnes qu'ils avaient été.

— Par là, chuchota-t-il.

Serrant leurs sacs contre eux, ils se faufilèrent et rampèrent sous le porche, entre les marches en bois et la roche froide, animés par le désespoir. Erik gardait les mains crispées sur le fusil, tel un naufragé s'accrochant à un morceau de bois flottant.

— Papa, murmura Sofia, ses yeux brillant dans la pénombre.

— Chut.

Il pressa deux doigts contre ses lèvres, leurs souffles devenant brume dans cet espace réduit qui embaumait le tas de bûches tout proche, le lichen de la roche et l'odeur de la terrasse en épicéa juste au-dessus de leurs têtes.

Soudain, le crissement d'une botte sur la première marche, au-dessus d'eux. Puis un autre.

Sofia fit mine de bouger, mais Erik l'arrêta. C'est à ce moment-là qu'il l'aperçut. Le bonnet de laine rose, tombé au sol, tout près de leur cachette. En tendant la main, Sofia réussit à l'attraper. Et tous deux attendirent, retenant leur souffle, terrifiés à l'idée que le type les avait repérés.

Crunch. Crunch. Le mastodonte continuait de monter les marches, les planches craquant sous son poids. Puis il s'arrêta. Juste au-dessus de leurs têtes. Erik regarda Sofia. Un filet de neige tombait par une petite fente sur son visage.

Crunch. Crunch.

L'homme piétinait. À l'aide de son pouce, Erik retira doucement la sécurité de la Remington et pointa le canon vers la fente par laquelle la neige s'était infiltrée, posant son doigt sur la queue de détente gelée. Il lui restait trois balles. Une dans la chambre, deux dans le magasin. S'il appuyait sur la gâchette, la balle de la Remington 700 allait peut-être traverser le bois, pénétrer dans l'aine du type et le tuer, ou au moins le neutraliser. Mais le projectile pouvait aussi être dévié. Manquer sa cible. Et alors quoi ? Le type les tuerait aussi aisément que des rats dans un seau.

Son doigt restait figé sur la gâchette. Un peu plus, et le coup partirait.

Crunch, crunch, crunch. Le type continuait vers la porte de la cabane où il attendit une dizaine de secondes avant d'entrer.

*Pas encore, se dit Erik. Pas encore. Laisse-le entrer. Peut-être fouiller une des chambres. S'agenouiller pour vérifier sous le lit.*

Mentalement, il compta jusqu'à cinq.

*Maintenant !* Il poussa les sacs dans l'ouverture, puis se précipita hors de leur cachette, pivotant, bras tendu, pour aider Sofia à sortir. Ils enfilèrent leurs sacs et, à voix basse, il lui dit en pointant les sapins :

— Fonce !

Elle se précipita dans la poudreuse tandis qu'il se retournait vers la cabane et épaulait le fusil pour viser les fenêtres, l'une après l'autre. Marchant à reculons. S'enfonçant jusqu'aux genoux presque à chaque foulée.

Il crut voir un mouvement à travers la fenêtre de la cuisine et retint sa respiration, ainsi que son intention de tirer. Il ne tirerait que s'il réussissait à poser le réticule du viseur sur le corps du type. Sous la gorge ou au-dessus du nombril. Des points vitaux. Avec un peu de chance, ce serait un coup fatal.

Et pourtant, au même moment, il se trouvait peut-être dans la mire du type. Tapi dans l'ombre, derrière l'une des fenêtres, le doigt sur la gâchette. Inspirant et expirant lentement.

Cette pensée lui donna la chair de poule. *Reste en mouvement.*

— Dépêche-toi, papa, siffla Sofia.

Il se retourna et vit qu'elle lui avait préparé ses skis et le traîneau. Enfin, dos à la cabane, il enfila le harnais, passa son arme en bandoulière et s'affaira à chausser ses skis. Le gauche résista.

— Merde ! grogna-t-il.

De la neige s'était accumulée dans la fixation et au bout de sa chaussure gauche.

— Vite, papa ! gémit Sofia.

Il détacha son ski droit, ramassa le gauche qu'il cogna contre un arbre, puis passa son pouce dans la fixation afin de dégager la neige. Laisant tomber le ski, il donna un coup de pied dans l'arbre avec sa chaussure pour libérer la petite attache métallique au bout.

— OK, fit-il en rechaussant ses skis.

— Tes gants, papa.

Bon sang ! ils étaient restés dans le refuge, à sécher, accrochés à la poignée d'un placard. Il serra les dents.

— Aucune importance. On y va, dit-il, et ils s'enfoncèrent dans les bois.

Ils skièrent en montée pendant plus de deux heures, à travers des bois figés dans le temps et empreints de solitude. Aucun signe d'un quelconque passage. Pas d'animaux, aucun oiseau en vue. Aucune trace de vie mis à part leur souffle et les battements de leurs cœurs. Un univers silencieux, lourd et ombragé qui lui rappelait un bouquin lu aux filles quand elles

étaient petites, à propos d'un endroit appelé Narnia. Un pays de glace et de neige, où l'hiver régnait sans répit et où Noël n'existait pas.

Sofia semblait forte. *Elle veut me prouver qu'elle peut skier aussi bien qu'Emilie*, songea-t-il. Mais il savait que ce n'était pas tout à fait ça. C'était à Emilie qu'elle prouvait sa valeur.

*Parce que, en un sens, elle est toujours avec nous.*

Ils suivaient les courbes de niveau, évitant les montées les plus abruptes et longeant de petites vallées. Lorsqu'ils quittèrent la forêt au bas de la pente d'une colline balayée par le vent, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine et évaluer le chemin parcouru.

— Tes mains, papa, dit Sofia.

Il enfonça ses bâtons dans la neige, plaça ses paumes devant sa bouche et souffla dessus. Puis il croisa les bras et enfouit ses mains sous ses aisselles.

— Ça va, assura-t-il.

Mais ça n'allait pas. Il connaissait ses mains mieux que la plupart des gens connaissent les leurs. Elles étaient son gagne-pain. Ses outils, et tout artisan sait qu'il faut en prendre soin ou en payer le prix. Peu de temps après qu'ils avaient quitté le refuge, il ne sentait déjà presque plus ses mains. Il avait à peine réussi à saisir ses bâtons et les aurait certainement perdus sans les dragonnes autour de ses poignets.

— Fais-moi voir, dit Sofia en s'approchant à skis.

— Tout va bien.

— Je veux les inspecter, insista-t-elle.

Il déposa ses mains au creux des siennes. D'un blanc mortel sur le bleu foncé de ses moufles.

— Là, tu sens quelque chose ?

Elle les serra, les frotta de son pouce.

Il fit non de la tête. Tout ce qu'il sentait, c'était un élancement dans la chair et des picotements. Il leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait.

— Tu pourrais peut-être enlever ma bague, fit-il en regardant l'alliance en argent à l'annulaire de sa main droite. Au cas où mes doigts se mettent à enfleur.

Elle retira l'anneau, qu'elle mit dans la poche de poitrine de la veste de son père.

— Mais ne dis jamais à maman que je l'ai enlevée.

Sur ce, il s'efforça de sourire. Elle fit glisser son sac à dos, le fouilla et en ressortit des chaussettes de rechange. Puis, retirant ses moufles avec ses dents et les enfilant sur ses bâtons, elle lui redemanda ses mains. Il lui tendit la droite et elle y passa une des chaussettes, qu'elle cala entre la manche de sa veste et sa couche intermédiaire, pratiquement jusqu'au coude. Puis, cherchant l'articulation à la base de son pouce, elle pinça la laine et retira la chaussette en maintenant sa prise.

Elle sortit son couteau suisse et, avec les petits ciseaux, commença à couper le bout de la chaussette pour la transformer en mitaine. Ils accrochaient la laine, alors elle opta pour la lame principale. Elle répéta l'opération pour la main gauche avec l'autre chaussette. L'œuvre de sa fille achevée, Erik leva ses deux mains parées de leurs nouvelles moufles et sourit.

— Quoi ? C'est mieux que rien, dit-elle sur la défensive.

— Je les adore. Bientôt, tout le monde en portera.

Elle lui sourit et ils se remirent en route, ragaillardis après ce petit instant de légèreté. Mais, rapidement, le temps se dégrada, les nuages étaient plus bas. Comme si la tempête, qui les avaient perdus de vue tandis qu'ils s'abritaient dans le refuge, les cherchait depuis lors. Elle s'abattit sur eux, transformant ce monde blanc en un gris lugubre. La neige se fit plus dense. Elle les enveloppait tel un mur impénétrable d'électricité statique, avec des grésillements de vieux postes de télévision analogiques, quand il n'y a plus aucun signal. Erik voyait à peine à cinq mètres, ce qui ralentissait leur progression car ils devaient être prudents. Toute descente pouvait désormais être synonyme de chute. Après avoir été si rapides, ils avançaient maintenant cahin-caha.

Il avait demandé à Sofia de rester derrière lui et la pulka. Il n'aimait pas ne pas l'avoir dans son champ de vision, ni l'idée qu'elle puisse être la première dans la mire du mastodonte s'il les rattrapait. Mais c'était à lui de montrer la voie. Il valait mieux qu'il fasse la trace dans la poudreuse, pour qu'elle skie sur un semblant de piste. Et peut-être que sa position en première ligne protégeait sa fille du vent, de plus en plus déchaîné. La neige rampait vers lui par tourbillons. Il devait presque fermer les yeux pour ne pas être aveuglé et tenir ses lèvres serrées pour ne pas en avaler et se retrouver la respiration coupée.

*J'aurais dû le descendre quand il était dans le refuge*, se dit-il. Mais il ne l'avait pas fait, et maintenant ils risquaient de mourir de froid ici, tous

les deux. Ou de trébucher au bord d'un à-pic et d'atterrir sur les rochers en contrebas. Ne serait-ce pas un sombre coup du sort ? À croire que leur famille était maudite.

De temps en temps, ils s'arrêtaient pour contrôler la boussole GPS de sa montre. Il l'avait retirée de son poignet et mise dans sa poche afin de ne pas avoir à enlever sa mitaine-chaussette pour la consulter. Mais ses mains n'avaient plus aucune dextérité. Même sortir la montre de sa poche lui était difficile. Il la donna à Sofia en lui demandant de vérifier s'ils se dirigeaient bien vers le nord-ouest. Ils ne pouvaient pas voir les montagnes autour d'eux, ni les arbres, et, avec le sol qui bougeait sous leurs skis, il n'y avait rien sur quoi fixer le regard. Dès qu'ils s'arrêtaient, la neige recouvrait leurs traces, si bien qu'il leur était impossible de savoir d'où ils venaient. La boussole et le sens du vent étaient leurs seuls indicateurs. Et le vent n'était même pas fiable. Lorsqu'ils pensaient skier en ligne droite, les rafales venues de la gauche les fouettaient soudain de face en les recouvrant d'une fine couche de glace. Erik se demandait si le vent n'était pas canalisé par des vallées invisibles.

— Il faut qu'on se trouve un abri avant qu'il fasse nuit, lui dit Sofia d'une voix frêle et lointaine de petit oiseau pris dans une tornade.

— On continue, cria-t-il.

Elle avait raison, bien sûr. Ils ne pouvaient pas poursuivre ainsi. Et la situation ne ferait qu'empirer au fur et à mesure de leur progression. Mais la dernière fois qu'ils s'étaient arrêtés... Leur instant de repos leur avait presque coûté la vie.

— On continue, répéta-t-il, s'adressant cette fois à la tempête.

C'était une déclaration de guerre. Même s'il savait qu'il n'était pas de taille. Quant à sa fille, elle devait tenir coûte que coûte. Il n'y avait pas d'alternative.

Erik n'était pas un homme de religion. Il n'était pas non plus porté sur la spiritualité, comme l'aurait ajouté Elise. Pourtant, il n'était pas totalement opposé à l'idée qu'il y avait quelque chose, là-haut. Quelque chose au-delà de l'expérience humaine. La science ne saurait tout expliquer et, même s'il ne croyait pas en une puissance bienveillante, il ne pouvait s'empêcher de penser, ou du moins d'espérer, que tout n'était pas le fait du hasard. Que chaque existence était davantage qu'une petite braise furtive au milieu du chaos. Il voulait croire que le chaos, après avoir étouffé Emilie,

n'étoufferait pas Sofia à son tour. Il ne le laisserait pas faire. Pas tant qu'il respirerait. Pas même si son cœur s'arrêtait de battre.

Voilà le genre de pensées qui tourbillonnaient sous son crâne alors qu'il avançait dans ce monde mouvant et bancal.

Chaque fois qu'ils abordaient une pente et qu'ils regardaient vers le haut, le sommet disparaissait dans les brumes au-dessus de leurs têtes. Ils ignoraient encore s'ils allaient grimper dix mètres, cent mètres. Mais ils progressaient, montaient en ciseaux ou en escalier sur les parties les plus raides, Sofia détournant son visage des projections de poudreuse, lui se débattant avec la pulka.

À 16 heures, cela faisait presque une heure qu'il faisait nuit. Erik n'arrivait plus à saisir ses bâtons, alors il poussait de ses poings sur les poignées, ce qui réduisait sa propulsion ; mais c'était toujours mieux que de laisser traîner les bâtons dans la neige. Il craignait qu'ils n'aillent trop lentement, et que Sofia ne soit transie. Lui-même était frigorifié. Ses muscles ne produisaient pas assez de chaleur. Mais il était bien trop dangereux de se mettre à skier plus vite avec cette visibilité réduite.

*Continue. Parce qu'il est là quelque part. Il est là et, contrairement à toi, il n'hésitera pas. Il tirera.*

Lorsqu'ils arrivèrent sur un plateau, ils se rapprochèrent instinctivement l'un de l'autre et restèrent enlacés un moment, debout dans la tempête. Ils respiraient fort. Erik pressa ses lèvres contre la couche de glace sur le bonnet de sa fille en lui murmurant qu'ils allaient s'en sortir. Mais, quand il leva les yeux pour regarder autour de lui, le monde lui sembla trouble. Irréel. Pas correctement formé, comme un corps céleste lointain, très éloigné du soleil, composé de gaz et de débris. Une étoile ratée.

Il se sentait impuissant face à Sofia qui grelottait de froid.

— Je suis tellement fatiguée, dit-elle, la tête contre sa poitrine.

Il la serra encore plus fort, essayant de la protéger du vent et de la glace. Ils devraient peut-être prendre la pelle et creuser un trou sur place. Rien d'extraordinaire, juste un terrier assez profond pour pouvoir s'allonger à l'abri du vent et dormir. Tout en pensant à cela, Erik avait conscience de ne pas avoir les idées claires. Ses neurones étaient entamés par la fatigue et le froid. Pas encore totalement inutiles, comme ses mains, mais il ne leur faisait plus tout à fait confiance. Les victimes d'hypothermie ont souvent envie de dormir. S'ils se couchaient, il y avait de forts risques qu'ils ne se relèvent jamais.

Il frictionna le corps de Sofia de haut en bas.  
— Comment tu t'appelles ? demanda-t-il.  
— Pardon ?  
— Je te demande juste de me dire comment tu t'appelles.  
— Sofia Frida Amdahl, répondit-elle d'un ton las.  
— Quel âge as-tu ?  
— Papa ! Qu'est-ce qui te prend ?  
— Quel âge ? cria-t-il.  
— Treize ans, lâcha-t-elle plus fort, parce qu'elle avait compris son petit manège.  
— Qu'est-ce que tu as eu pour ton anniversaire ?  
Elle baissa son cache-cou afin qu'il l'entende mieux.  
— Un sac à dos Fjällräven. Bleu. Des écouteurs. Le dernier Stephen King.  
— Quoi d'autre ?  
Elle resta silencieuse un moment, puis :  
— Un sweat à capuche vert. Une enceinte Bluetooth.  
Protégés entre leurs deux corps, les mots de Sofia ne s'égarèrent pas dans le vent.  
— Autre chose ?  
— Ce stupide bonnet rose.  
En dépit de tout, il esquissa un sourire.  
— Tu as dit qu'il te plaisait.  
— J'ai menti.  
— Au moins, tu ne portes pas des chaussettes sur les mains.  
— Je croyais que tu les aimais bien.  
— J'ai menti.  
Le discours de sa fille était construit. Son esprit, toujours vif.  
— Allons-y, conclut-il.

Le sol sous ses skis s'effondra et, alors même qu'il dégringolait, Erik cria pour prévenir Sofia. Tout se passa très vite et, bientôt, il n'arriva plus à respirer tandis que la neige grondait autour de lui et qu'il se débattait, impuissant. Puis ce fut le silence.

Le noir complet, le calme absolu. Paisible. Erik n'avait ni froid ni peur. Au contraire, il se sentait en sécurité. Protégé. Comme si une partie de son

esprit se souvenait du ventre de sa mère. Il pouvait enfin dormir. Juste dormir et tout oublier.

Ou alors... était-il déjà mort ?

Non, il décida qu'il ne l'était pas. Parce que quelque chose tirait sur un coin de son âme, pareil à un hameçon pris dans la bouche d'un maquereau.

Un son, distant et vague, quelque part au-delà de cette étrange quiétude. Comme le cri étouffé et rauque d'un corbeau.

*Qu'est-ce qu'un corbeau ferait ici ?*

Il était sûr d'avoir les yeux ouverts, et pourtant ils étaient aveugles. Il goûta le sang chaud sur ses lèvres et sentit une piqûre salée dans l'œil.

Encore ce son lointain. Pourquoi ne le laissait-on pas en paix ? Il avait besoin de se reposer. Juste un moment. Il ferma les yeux et se sentit dériver, s'éloigner de lui-même.

Il était vaguement conscient du rythme lent et régulier de sa respiration.

Puis... plus rien.

Il sursauta, la secousse caractéristique de l'homme qui s'endort et croit, une fraction de seconde, qu'il est en train de tomber.

*Sofia.*

Il haletait. Pas assez d'air. Il essaya de lever les bras, en vain. Comme s'il était encastré dans du béton. Terminé la sérénité, place à la peur panique, le cœur battant la chamade.

— Sofia ! cria-t-il. (Un son complètement étouffé.) Sofia !

Il se souvenait d'être tombé, skis et jambes emportés alors que le sol se déroba sous lui. Sa fille était-elle aussi tombée ? Était-elle enfouie tout près quelque part ?

— Sofia !

Il tenta un coup de pied. Essayait d'enfoncer les mains dans la neige autour de lui. Il sentait le sang couler de sa lèvre à son œil et se demandait comment c'était possible. Puis il comprit : il était coincé tête en bas. Son sang était son unique boussole. Et peut-être la pression dans sa tête, maintenant qu'il y pensait, poussant contre l'intérieur de sa boîte crânienne, derrière ses yeux.

Il arrêta de se débattre et écouta. Il lui restait peu de temps avant d'arriver à court d'oxygène, il retint donc sa respiration et se tint immobile. Alors il l'entendit l'appeler. « Papa ! » Elle devait être complètement terrifiée. Seule, dans l'obscurité. Il recommença alors à se débattre. Agitant ses mains inutiles dans la neige, essayant de créer un espace au sein duquel

se déplacer. Le manque d'oxygène n'était plus sa priorité. Il enrageait. Il perçut le bruit caractéristique d'une pelle dans la neige et comprit que sa fille était en train de creuser.

— Là, je suis là !

Le son de sa voix lui parut étrangement atténué, comme si l'air alentour était liquide.

Les coups de pelle cessèrent, et il cria à nouveau. Puis le métal mordit une fois encore, plus près maintenant, quelque part au-dessus de son épaule gauche. Il réussit à ramener les bras le long du corps et commença à creuser dans la neige vers Sofia.

— Tiens bon, l'entendit-il dire d'une voix sourde et lointaine, même si elle devait être à une cinquantaine de centimètres.

Il donna des coups de pied vers le haut – apparemment il avait perdu ses skis – afin de faire un trou dans la neige compactée.

Ils s'acharnèrent tous deux un bon moment. Quand, enfin, il sentit un courant d'air frais.

— Je te vois, fit-elle d'une voix plus nette avant de se remettre à creuser.

— C'est bon, je vais bien. Je vais bien, répéta-t-il, pour lui-même cette fois-ci.

— Attends, on y est presque.

Débarrassé de l'essentiel de la masse qui pesait sur lui, il put bouger et se retourner, nageant à moitié dans la poudreuse, haletant comme un zombie tout juste réchappé de la tombe.

Sofia tomba à genoux et se jeta sur lui, l'embrassant longuement. En se relevant, elle essaya de le tirer et de le remettre sur ses pieds.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, chancelant sur ses jambes, aspirant l'air glacial.

— Tu es tombé de là, expliqua-t-elle, la pelle dressée vers le haut. De ce rebord enneigé. Comme on en a parfois sur le toit à la maison.

Il distinguait à peine ce qu'elle lui indiquait, à cause du vent charriant ses tornades de flocons dans l'obscurité.

— Je m'en suis sûrement mangé un bon paquet, dit-il, faisant l'inventaire de ses membres et de ses os pour s'assurer qu'il n'avait rien de cassé.

Sofia pointa l'index vers son visage.

— Tu saignes.

Il tâta sa bouche et ses yeux.

— Ce n'est rien. J'ai dû me cogner contre mon bâton. Promis, je ne te reprocherai plus jamais d'être maladroite.

Il n'entendait pas bien et ressentait comme un déséquilibre. Elle s'avança vers lui et l'aida à se débarrasser de la neige collée à son visage.

— Ne bouge pas, dit-elle. Tu en as dans l'oreille.

Il grimaça lorsque, du petit doigt, elle retira le bouchon glacé.

— Voilà, c'est mieux, ajouta-t-elle en ôtant à présent la neige sur sa veste.

Il se redressa et réalisa qu'il était toujours harnaché au traîneau, échoué tout près. Par chance il n'avait pas été enseveli avec lui, sinon Sofia n'aurait pas pu utiliser la pelle pour le secourir.

— Faut que je retrouve mes skis. Donne-moi la pelle.

— Tes mains, dit-elle.

La neige était collée à la laine des moufles-chaussettes qu'elle lui avait confectionnées. Il tenta de serrer les poings, mais impossible. Elle avait raison : il était incapable de saisir la pelle. Il la regarda donc creuser à nouveau. Pas longtemps. Elle retrouva les skis et le bâton égaré, dégagea la neige de ses fixations.

— Tu as froid, papa.

— Ça va aller.

Mais il frissonnait. Il était resté immobile trop longtemps. Maintenant qu'il était à nouveau à l'air libre, sa température corporelle baissait à vitesse grand V.

— Nous devons continuer à grimper, dit-il, tâtant ses bâtons pour passer les dragonnes.

L'un après l'autre, il souleva ses pieds et chassa la neige de ses chaussures à l'aide du bâton. Puis il fixa ses skis pendant que Sofia redressait le traîneau derrière lui. L'un des bâtons était tordu, mais pas assez pour que ça prête à conséquence.

Dans la pénombre, il leva les yeux vers la neige qui tourbillonnait à l'endroit de sa chute. Il aurait pu se fouler un genou ou se casser une jambe s'il n'avait pas perdu ses skis dans la bagarre. Ou se briser le cou. Et Sofia serait désormais livrée à elle-même. Tout ça parce qu'il n'avait rien vu venir. Cette pensée le prit aux tripes.

*Tu es en vie. Tu vas bien,* se dit-il.

— Prête ? lui demanda-t-il.

Mais comment pouvait-elle être prête ? Comment se préparer à un truc pareil ?

— Oui, répondit-elle. Et toi ?

— Pareil.

Il déglutit péniblement et frappa ses mains l'une contre l'autre. Il sentit la vibration de l'impact dans son poignet et son avant-bras, mais rien du tout sur ses mains, comme si sa chair avait gelé.

— Je suis prête, répéta-t-elle.

Il fit un signe de tête. Poussa vers l'avant son ski droit, puis le gauche. Le corps et l'esprit endoloris, il se remit en mouvement, ses poignets forçant sur les bâtons à chaque foulée. Le vent gémissait dans la nuit comme une âme tourmentée, piégée par un sombre dessein, entre la vie et la mort.

## 9

En début de soirée, ils tombèrent sur un rocher émergeant de la neige. Alors qu'ils s'apprêtaient à le contourner, Erik dit à sa fille de s'arrêter. Ils étaient à bout de forces, ils avaient besoin de nourriture et d'eau. Il demanda à Sofia de prendre la sonde d'avalanche et de la planter à la base du rocher. Elle en fit le tour, et la perche en aluminium d'un mètre cinquante s'enfonça presque jusqu'à la poignée : le rocher avait donc un surplomb.

Elle prit la pelle et, sous sa directive, creusa, empilant la neige sur le bord de l'excavation. Puis il tira le traîneau derrière ce mur de glace, et tous deux se hissèrent dans le trou derrière le talus, sous la roche en surplomb, à l'abri du vent.

De leur tanière, ils observaient les flocons tomber en rafales, tourbillonnant autour de leur rocher tels des djinns blancs convoqués par un sorcier. À la recherche d'un père et de sa fille.

Erik croisa les bras sur sa poitrine et garda la pose. Sofia l'imita.

— Ça fait du bien ?

Elle répondit par l'affirmative et se rapprocha de lui, jusqu'à ce que leurs corps soient l'un contre l'autre et qu'il puisse sentir chacune de ses inspirations et expirations.

Au bout d'un moment, elle lui demanda :

— Papa, et s'il nous trouve ?

— On ne va pas rester longtemps, lui dit-il tandis que les volutes de leurs souffles se mêlaient en tissant un voile d'argent qui se répandait dans la pénombre. Mais il faut que je m'occupe de mes mains.

Recroquevillée et immobile sous le revers de son bonnet, Sofia scrutait la roche au-dessus de leurs têtes et la nuit au-delà de leur refuge.

— Il fait bien chaud ici, déclara-t-elle.

— C'est confortable, dit-il en souriant. On devrait peut-être acheter ce trou.

Elle en rit presque, et il l'attira contre lui, sentant la chaleur de son souffle.

Ils restèrent un moment, assis dans l'excavation, à l'abri de la tempête, de la nuit et de ce type, qui était là, quelque part.

— On peut utiliser le réchaud ? demanda-t-elle.

Il vit tout l'espoir du monde sur ses traits et n'envisagea pas une seconde de la décevoir.

— Oui, on peut utiliser le réchaud.

Elle sortit en rampant chercher le nécessaire et, vingt minutes plus tard, ils dégustaient un plat chaud, arrosé d'eau chaude aromatisée à l'orange par un comprimé effervescent de vitamine C.

Leurs haleines se mêlaient à la vapeur dégagée par les pâtes et les boulettes de viande à la sauce tomate et à l'ail. Un mélange incongru mais réconfortant, qui faisait mentir leur situation.

— Tu penses qu'il a des provisions ? s'enquit-elle à propos du mastodonte.

Il n'avait pas réfléchi à la question.

— Je ne crois pas. Pourquoi en aurait-il ? Il ne pouvait pas savoir qu'il nous poursuivrait depuis la maison des Helgeland jusqu'ici.

— Alors, il va finir par avoir faim, dit-elle.

— Affirmatif.

— Et par être affaibli. Peut-être plus que nous.

— Peut-être plus que nous, répéta-t-il, pas convaincu pour autant.

— Je songeais à un truc, papa. Peut-être que maman n'a pas appelé les secours.

Elle souffla sur ses pâtes, puis avala une bouchée.

— Elle doit penser qu'on est au chaud dans l'un des refuges de l'Association, en train d'attendre que le temps s'améliore, ajouta-t-elle, bouche ouverte à cause de la nourriture trop chaude. Et comme tu l'as dit, les téléphones ne captent pas ici, donc elle n'attend pas d'appel.

Elle le fixa, avant de poursuivre :

— Tu m'as raconté ça pour que je garde le moral, non ?

Il réfléchit à sa réponse. Sofia avait droit à la vérité.

— Oui, admit-il. Je ne voulais pas que tu abandonnes.

— Tu me crois capable d’abandonner ? rétorqua-t-elle, indignée.

Ce qu’elle voulait dire, c’était : « Penses-tu qu’Emilie abandonnerait si elle était à ma place ? »

— Non. Je n’ai jamais pensé que tu abandonnerais.

Il était sincère.

Elle l’observa en silence, soupesant les mots qu’il venait de prononcer tandis que la tempête se déchaînait autour du rocher, leur sanctuaire.

— Donne-moi ta main, dit-elle.

Il s’exécuta. Elle aurait voulu remettre le brûleur en marche, juste pour la réchauffer, mais ils ne pouvaient se permettre de gaspiller le peu de gaz qu’ils avaient. Alors elle se mit à masser sa main.

— Là, tu sens quelque chose ?

— Pas vraiment.

— Pas vraiment, ou pas du tout ?

— Pas du tout, confessa-t-il.

Elle lâcha un juron, qu’il ignora. Il contemplait sa main dans les siennes.

— Juste cinq minutes de réchaud. Pour faire chauffer un mug d’eau et que tu mettes tes mains autour, suggéra-t-elle.

C’était tentant mais il refusa d’un signe de tête.

— Je crois que c’est pire si tu te réchauffes et que tu gèles à nouveau, déclara-t-il. Et de toute façon, on ne peut pas s’éterniser.

Elle enleva ses moufles pour pouvoir mieux masser sa paume et chacun de ses doigts.

— Arrête, Sofia, dit-il, inquiet pour ses mains à elle.

— Juste une minute. On n’est pas bien ici ? Une petite minute.

Elle fit de son mieux avec sa main bandée. Lorsqu’elle s’arrêta, il avait retrouvé certaines sensations. Puis il glissa les mains de sa fille dans sa veste, sous ses bras, et ils demeurèrent ainsi un moment.

Un répit pour lutter contre la douleur et se remettre de leurs efforts. L’idée de quitter ce rocher lui devenait presque insoutenable. Comme par magie, le silence installé entre sa fille et lui suspendait le temps et les dissimulait au monde. Erik savait que Sofia ressentait la même chose – et que si l’un d’eux parlait, l’enchantement serait rompu, le temps reprendrait sa course, et le mastodonte, sa traque. Plus le silence s’étirait, plus ils craignaient de le briser. Ils finirent par s’endormir.

Erik rêva de la silhouette au chapeau à large bord. Sofia et lui étaient dans une forêt, la nuit. Perdus. Il ne trouvait pas ses skis et il réalisait qu'il n'avait pas de chaussures non plus, juste des chaussettes aux pieds, qu'il tentait de bouger sans y parvenir. Il était coincé, comme si la neige avait gelé autour de lui, le figeant sur place, tandis que Sofia continuait sans lui. Sa fille s'enfonçait dans la forêt. Il l'appelait, mais elle ne l'entendait pas. Avant même de voir la silhouette, il sentit sa présence, comme un poids dans sa poitrine.

Il cria à Sofia de l'attendre, mais elle continuait droit vers la silhouette qui venait à sa rencontre.

Il lui hurla de s'arrêter. Et à la silhouette, de ne pas s'approcher d'elle, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Alors qu'il se débattait, la silhouette se rapprochait : un homme, vêtu tout de noir, ou de gris peut-être, ce qui expliquait pourquoi dans les ténèbres il était difficile de le distinguer de l'ombre des arbres. Erik aperçut la lueur d'un œil, braise maléfique qui scintillait sous le chapeau tombant bas sur la tête. Alors, il s'époumona et sortit un pied de la glace, désespérant d'atteindre Sofia avant l'homme. Il parvint à libérer l'autre pied et se mit à courir dans la neige pieds nus, sans ressentir le froid. Il courait, haletant, ses cris coincés dans la gorge, et pourtant aucune de ses foulées ne le rapprochait de son but.

— Papa !

Réveillé en sursaut, il lut la peur dans les yeux écarquillés de Sofia. L'espace d'un battement de cœur, il craignit que le mastodonte ne les ait trouvés.

— Tu ne te réveillais pas, papa, articula-t-elle, lèvres tremblantes.

— Je suis juste fatigué, p'tite mère, dit-il en se frottant le visage avant de retirer ses mains, horrifié de constater qu'elles n'étaient plus qu'un poids glacé contre ses joues, incapables de servir à quoi que ce soit.

À la faveur du sommeil, il avait oublié leur état.

— J'étais en plein rêve.

— Celui avec l'étrange silhouette ?

Ça lui retourna les tripes. Comment pouvait-elle savoir ?

— Maman m'en a parlé, expliqua Sofia, attrapant sa main droite qu'elle commença à masser. Elle dit que tu fais parfois des cauchemars atroces à propos d'un homme dont tu ne vois pas le visage. Elle m'a raconté que ça avait commencé après la mort d'Emilie.

— Ce n'est rien, lâcha-t-il, réprimant l'irritation – plus que la colère – qu'Elise ait partagé ça avec leur fille.

— Mais tu crois que c'est qui ?

— C'est juste un rêve, Sofia. Ça ne veut rien dire. Les rêves sont un moyen pour ton esprit d'évacuer un trop-plein. Tous les trucs amassés sans même que tu le saches, ton esprit tente de les recoller pour en faire quelque chose. Voilà pourquoi les rêves n'ont généralement pas de sens.

— Ça, c'est *ton* point de vue, lâcha-t-elle, fâchée. Quand je fais un cauchemar, tu dis toujours que ce n'est qu'un rêve idiot, mais parfois c'est plus que ça.

Elle massait toujours sa main. Il sentait à peine son contact.

— Alors ce serait quoi, les rêves, selon toi ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit-elle en haussant les épaules. Peut-être qu'ils essaient de nous dire quelque chose.

— Ah... Eh bien, la nuit où nous avons gravi la montagne, j'ai rêvé que je mangeais une pizza. Et puis j'avais envie de faire pipi, mais je ne trouvais pas les toilettes. Les rêves, c'est tout pourri.

— Papa, fit-elle dans un soupir en lui donnant une tape sur la main. Je ne parle pas de ce genre de rêve. Je parle des autres, comme celui que tu fais tout le temps. Je crois que ce type de rêve essaie de te dire quelque chose.

Elle lui retourna la main et en massa la paume de ses pouces.

— Peut-être que l'homme veut te faire comprendre quelque chose ?

— L'homme ? répéta-t-il, même s'il savait pertinemment de qui elle parlait.

— Celui dont tu ne peux pas voir le visage. Il veut peut-être te dire un truc sur Emilie.

Elle prononça ces mots d'une voix calme, tête baissée, l'observant discrètement. Erik détourna le regard. *Mais c'est toi qui es là, dans mon rêve, à chaque fois*, songea-t-il.

— Peut-être que ça a un rapport avec l'accident, continua-t-elle. Et que l'homme dont tu ne vois jamais le visage est une représentation de ta conscience. Une personnification.

— Bien vu.

Comme elle se renfrognait, il ajouta :

— Je suis désolé. C'est juste que tu te comportes comme ta mère. Je n'ai pas besoin que, toi aussi, tu te mêles de mes rêves débiles.

Elle lâcha sa main, croisa les bras et se vautra contre son sac, l'air blessé. En colère même. Peut-être voulait-elle parler d'Emilie. Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle avait évoqué ce cauchemar récurrent. Mais ce n'était pas le moment. Ils avaient déjà assez de problèmes à gérer. Qu'est-ce que ça leur apporterait d'y ajouter cette avalanche de chagrin ?

— On est restés là trop longtemps, dit-il. C'est ma faute. Je n'aurais pas dû m'endormir.

— Mais... Et tes mains ?

— Je vais continuer à les bouger autant que je peux. Si on le trouve, le frère de Mme Helgeland pourra me soigner. S'il y en a un qui doit savoir quoi faire avec des mains gelées, c'est bien un éleveur de rennes qui passe l'hiver sous ces latitudes.

— Je vais t'aider à prendre les bâtons, dit Sofia en ramassant son sac à dos.

— À partir de maintenant, on va surtout monter. Je préfère me servir uniquement de mes jambes. Elles sont robustes. Pas autant que les tiennes, mais elles se défendent bien.

Elle sourit, se retourna et frappa le rocher de sa main gantée.

— Merci, rocher, dit-elle d'un air solennel. Tu nous as secourus et nous t'en sommes reconnaissants. Peut-être repasserons-nous un jour.

— La tempête s'est calmée, fit-il.

En fait, il ignorait si c'était vraiment le cas, ou s'il s'était simplement habitué au vent et à la neige. Malgré tout ce que les intempéries leur avaient fait subir, ils n'auraient pas tenu jusque-là sans elles.

Ils s'extirpèrent de leur abri, sortirent le traîneau et le reste de leur équipement, et chaussèrent péniblement leurs skis. Sofia arborait une expression résignée. Il aurait donné n'importe quoi pour la soulager de cette souffrance. S'il existait un Dieu, ou un arbitre supérieur à qui incombait la tâche de faire pencher la balance en faveur des innocents, alors il l'implorait. Et, si ça ne marchait pas, il sauterait sur cette puissance haïssable en la maudissant, jusqu'à ce que sa gorge saigne. Au moins, le jugement serait rendu et la sentence, exécutée. Sa fin à lui pour son salut à elle.

Mais une telle puissance n'existait pas. Il n'y avait que montagnes, neige et obscurité. Et le type qui les traquait.

— Prêt, papa ?

C'est elle, désormais, qui lui posait la question.

— Prêt, répondit-il.

Ils entamèrent la montée entre des rochers sombres et menaçants, le long de ravins étroits, dont les bords, d'ordinaire déchiquetés, étaient arrondis et bulbeux, avec des surplombs qui le terrifiaient. Une rafale suffirait pour envoyer valser l'une de ces corniches et les enterrer vivants – ce dont personne n'aurait connaissance, y compris au moment où ils rendraient leur dernier soupir.

Ils avançaient aussi vite que possible et furent bientôt soulagés de se retrouver sur un terrain dégagé. Erik était sûr qu'ils avaient atteint le plateau où Karine Helgeland leur avait dit que son frère et son troupeau se trouvaient.

— Alors, où es-tu, Hånas ? murmura-t-il.

Il scannait le crépuscule en quête d'un signe du Sami ou de ses bêtes, ou d'une tente éclairée de l'intérieur.

— Garde les yeux ouverts, p'tite mère. Je pense qu'on est proches de l'endroit où Hånas se tenait l'autre soir.

— Il fait plus froid ici, constata Sofia en croisant les bras et en se frappant les épaules des deux mains.

Son visage était pâle dans la pénombre, et ses lèvres pincées, en un douloureux rictus. Erik skia jusqu'à elle et lui demanda de planter ses bâtons dans la neige. Puis, les bras tendus, il se mit à faire des moulinets. D'abord lentement, puis de plus en plus vite, des cercles de plus en plus grands.

— Fais comme moi, dit-il à sa fille. Ça va réchauffer tes épaules, ta poitrine et le haut de ton dos, et faire circuler le sang vers tes extrémités.

Il espérait que ça marcherait pour ses mains. Quinze mouvements plus tard, il inversa le sens des rotations. Sofia fit de même.

— J'ai l'air aussi malin que toi ?

Il se sentait aussi lourdaud qu'un homme de Neandertal en train de singer des créatures célestes. Elle le gratifia d'un maigre sourire. L'exercice terminé, il perçut des fourmillements dans ses mains. C'était déjà mieux qu'avant.

— On va où maintenant ? demanda-t-elle.

Elle sortit la montre-boussole de sa poche et l'inclina pour capter le peu de lumière. Erik la consulta, puis se tourna vers l'est. À travers le rideau de

flocons, il distinguait à peine les pics des sommets derrière le glacier de Strupbreen.

— La maison de Karine et de Lars est quelque part par là, déclara-t-il.

Il lui parut étrange de songer qu'à peine quarante-huit heures plus tôt ils étaient en sécurité et au chaud dans ce confortable chalet, buvant un lait chaud au miel devant un bon feu. Désormais, Lars et Karine n'existaient plus. Ils étaient partis.

À cette pensée, il frissonna.

— Continuons, dit-il.

Ils se remirent en route. Au bout d'une heure, le vent s'était calmé. Un gros nuage planait toutefois au-dessus de leurs têtes, un nuage chargé de neige, qu'il déversa sur le monde. La tempête semblait moins virulente, mais plus mordante. Il faisait si froid qu'ils n'osaient pas s'arrêter de peur de geler sur place. Et avec l'avancée de la nuit, la température ne cessait de chuter.

— On aurait peut-être dû rester sous le rocher, lança Sofia.

Elle skiait juste derrière lui et le traîneau, progressant lentement de crainte de ne pas voir un obstacle dans l'obscurité.

— On va trouver bien mieux que le rocher, répliqua-t-il par-dessus son épaule, sans en être sûr pour autant.

Il craignait d'avoir pris la mauvaise décision. Grimper si haut dans la montagne à la recherche d'un étranger insaisissable avait tout d'une course folle. Hánas, au courant qu'une tempête se préparait, avait pu mener son troupeau plus bas. Les Samis ne possédaient-ils pas un sixième sens pour ce genre de choses, ou était-ce des conneries racistes ? Il avait lu quelque part qu'ils disposaient de plus de cent quatre-vingts mots pour désigner la neige et la glace. Ou était-ce pour les traces dans la neige ? Quoi qu'il en soit, le frère de Karine Helgeland en savait plus sur ces montagnes et les conditions météo que lui, ce qui signifiait qu'ils devaient le trouver, et très, très vite.

À sa droite, quelque chose passa furtivement, et Erik sentit son cœur cesser de battre pendant une seconde. Ce n'était qu'un oiseau. Un hibou chassant un lièvre.

— Le rocher, c'était pas mal, reconnut-il, mais on ne pouvait pas rester.

— Parce que l'homme nous aurait trouvés ?

— S'il avait vu le rocher, il y aurait jeté un coup d'œil. Tu ne crois pas ?

Ses lèvres étaient paralysées par le froid, et son discours, laborieux, comme s'il avait bu trop de bourbon.

— Et s’il avait regardé de plus près, il nous aurait trouvés.

Ils continuèrent à avancer, et Erik se mit à haïr la pulka. À se demander s’il ne pouvait pas juste prendre l’essentiel dans son sac à dos et abandonner le reste du fardeau. S’en débarrasser en lui faisant faire le grand saut par-dessus une corniche.

— Et on fera quoi, demanda Sofia, si on n’arrive pas à trouver Hánas ?

— On va y arriver.

— Mais si on n’y arrive pas ? insista-t-elle.

La réponse claqua :

— On va le retrouver.

Elle se tut un long moment, et il s’en voulut de lui avoir parlé trop sèchement. Elle avait peur – évidemment qu’elle avait peur. Et elle avait toutes les raisons de douter de lui, qui les avait mis dans ce pétrin. Le rôle d’un père était de protéger sa fille jusqu’à ce qu’elle devienne plus forte, sage et intelligente que lui. Mais regardez dans quel merdier il l’avait mise !

Ils se trouvaient à présent dans une forêt de bouleaux miniatures pas plus épais que son bras et qui poussaient collés- serrés, ce qui les forçait à louvoyer entre eux et ralentissait leur progression. De temps à autre, le traîneau s’accrochait à un arbre, à un enchevêtrement de racines pourries, à l’un des nombreux troncs à moitié penchés ou encore aux branches chargées de poudreuse qui émaillaient la forêt. Erik grognait, jurait, préférant économiser une énergie précieuse plutôt que de fêter chacune de leurs petites victoires. Plusieurs fois, il se retrouva coincé et dut attendre que Sofia dégage le traîneau de ses chaînes végétales.

À nouveau, ce maudit traîneau s’accrocha et ripa. Dans sa frustration, Erik se saisit d’un tronc et, se tractant vers l’avant, libéra la pulka. Mais le fragile bouleau cassa, et il tomba en arrière dans la neige. Il resta étendu sur place deux minutes, entortillé dans le harnais, à observer un sombre nuage glisser sur un ciel charbonneux. Cet arbre, mort depuis belle lurette, était resté planté là. Incapable – sans doute – d’accepter qu’il avait fait son temps.

— Ça va, papa ?

S’il fermait les yeux, il s’endormirait. Et ce serait le bonheur.

— Aide-moi à me relever, p’tite mère.

Elle s’exécuta et le débarrassa de la neige lorsqu’il fut de nouveau sur ses skis.

— Ce satané bouleau était...

S'agrippant à son bras, elle regarda derrière elle. Il posa les mains sur ses épaules et la fit accroupir à ses côtés.

— Chut, murmura-t-il.

Scrutant la forêt assombrie, il sentit la chair de poule gagner ses bras, et son cuir chevelu, se tendre sous son bonnet. Le tapage de ses battements de cœur parvenait sans doute jusqu'aux oreilles de Sofia.

Il y avait quelqu'un. Il l'avait entendu. Sofia aussi. Un craquement de branches. Un bruit anodin, mais incongru dans le calme relatif de cette forêt primitive aux arbres mi-vivants, mi-morts.

Lentement, très lentement, il fit glisser la bandoulière de la carabine de son épaule. Incapable de refermer la main sur la crosse, il la fit reposer dans sa paume ouverte tandis que son autre main cherchait à tâtons la sécurité. Impossible de saisir le loquet, car ses doigts ne lui obéissaient plus, mais il pensait pouvoir l'actionner avec le tranchant de sa main.

Il plissa les paupières et vit les lèvres de Sofia articuler : « Papa ! » Mais il ne tenta pas de tirer la culasse et de chamberer une munition, craignant que le bruit ne les trahisse. S'il n'était pas déjà trop tard.

Toujours concentré sur les ténèbres environnantes, il éloigna le fusil de son visage et chuchota à l'oreille de sa fille :

— Reste derrière moi.

Malgré sa terreur, elle se déplaça avec une précaution infinie, pour ne pas risquer que leurs skis s'emmêlent. Erik grimaça au bruit de son ski gauche qui croisait le sien. Mais lorsqu'il sentit son corps pressé contre ses omoplates, il souleva la culasse et la fit glisser lentement vers l'arrière, en un son doux et métallique, puis il poussa une balle dans la chambre.

Autre craquement de brindilles, entre les arbres. Erik dirigeait le canon de gauche à droite, muscles bandés. Il scrutait les silhouettes immobiles de ces bouleaux rabougris à la recherche d'une forme humaine. Il fallait appuyer sur la gâchette de la Remington et tuer ce mastodonte avant que *lui* ne les tue.

Il distingua alors un mouvement et tira, la bouche du canon se teintant d'un rouge-orangé une fraction de seconde avant le recul, toujours aussi franc. Puis il se baissa et sentit Sofia l'imiter, tous deux s'attendant à ce que le type riposte. Mais aucun coup de feu en réponse. Un bruit sourd, un grondement, et le bruissement de branchages. Avait-il déclenché une avalanche ?

— Un renne ! s'écria Sofia, le désignant de son bâton. Regarde !

Erik vit plusieurs masses sombres détalier, disparaissant entre les arbres tels des esprits fuyant un rêve. Le grondement de leurs sabots dans la neige s'éloignait et, dix secondes plus tard, il ne distingua plus que leurs souffles et le vent qui gémissait entre les bouleaux.

— Je crois bien qu'on a trouvé le troupeau.

Son soulagement était immense, bien qu'accompagné d'un certain malaise. Celui d'avoir tiré. Le coup avait sûrement résonné à deux kilomètres à la ronde, peut-être plus. Il espérait que, quelle que fût la position de leur poursuivant, le vent tournant l'avait empêché de repérer d'où le tir était parti.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Sofia se tenait à côté de lui, yeux grands ouverts. Elle semblait si jeune et si fragile, et pourtant, s'il lui demandait de skier cinq kilomètres de plus, il savait qu'elle le ferait sans hésiter.

— Allons trouver Hánas, dit-il. Il ne doit pas être très loin.

Erik tenta de serrer les poings sans y parvenir, et il se souvint de l'époque où, enfant, il essayait de déplacer des objets dans la cuisine par la seule force de sa pensée. Il aurait voulu que ses doigts se replient, mais volonté de l'esprit ne fait pas chair volontaire.

— On devrait peut-être attendre ici, suggéra Sofia. S'il a entendu le coup de fusil, il est sûrement en chemin pour savoir qui tire sur ses rennes.

Une idée pertinente, mais ils risquaient aussi de se faire tirer dessus par Hánas s'il les prenait pour des braconniers. Si toutefois ça existait, le braconnage de rennes.

— Je crois qu'on ferait mieux de se remettre en mouvement, histoire de ne pas geler sur place.

Ils prirent la même direction que les rennes, suivant la neige labourée par les animaux paniqués. Erik songea à celui qui s'était éloigné du troupeau et espéra qu'il ne l'avait pas touché. Et s'il avait fait mouche, qu'il était mort sur le coup et non en train d'agoniser en se vidant de son sang dans la neige. Il ne croyait pas au karma mais, à cette heure, avec tout ce qui se dressait contre eux, mieux valait ne pas le provoquer.

Son premier réflexe, en arrivant sur une crête, fut d'opérer un demi-tour et de trouver un autre chemin, plutôt que de skier en terrain dangereux dans l'obscurité. Et si... ? Ne voulant pas informer Sofia de l'idée qui lui traversait l'esprit, il lui dit d'attendre tandis qu'il avançait d'une vingtaine de pas prudents.

Au bord de la crête, il cligna plusieurs fois des yeux car, maintenant que ses mains l'avaient trahi, il ne faisait plus vraiment confiance à ses yeux non plus.

— Merci, mon Dieu. Putain, merci.

À moins de cent mètres, sur une colline protégée du vent par un mur de neige, la faible lueur d'une tente perçait le noir de la nuit.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 10

— Qui êtes-vous ?

La voix les fit s'arrêter net. Erik tâtonna pour attraper sa carabine, conscient qu'il serait déjà mort si celui qui venait de parler l'avait voulu.

— Hánas ? risqua-t-il en se retournant tant bien que mal à cause du harnais et des barres de la pulka.

— Comment connaissez-vous mon prénom ? demanda l'homme avec un accent prononcé.

Erik fit pivoter ses skis et positionna le traîneau pour faire face à son interlocuteur. Sofia l'imita, et ils se figèrent un instant, haletants, en se demandant si ce qu'ils voyaient était bien réel. La silhouette à moins de cinq mètres semblait sortie de nulle part, comme si le vent, la neige et l'obscurité s'étaient unis pour la façonner. Un homme dans la nuit arctique.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

Il était vêtu d'un long manteau, sans doute en peau de renne, et son visage était en partie dissimulé sous une capuche. Il tenait son fusil de chasse à la hanche, pointé dans leur direction. Près de lui, un chien noir, poils hérissés et babines retroussées montrait les crocs.

— Je m'appelle Erik Amdahl et voici ma fille, Sofia. Nous vous cherchions.

L'éleveur fit deux pas vers eux, ses raquettes donnant l'impression qu'il flottait sur les congères.

— Pourquoi ? demanda-t-il, le canon de son fusil toujours menaçant tandis que son chien grognait.

— Il y a un type quelque part, commença Erik, en balayant du bras le terrain derrière eux, qui veut nous tuer.

Le Sami inclina la tête comme s'il avait mal entendu.

— Quelqu'un veut vous tuer ?

Son chien lâcha deux aboiements, brefs et aigus. L'homme maugréa quelque chose, et l'animal leva les yeux vers lui, avant de s'asseoir docilement.

— Tu as bien dit que quelqu'un essayait de te tuer ?

— Oui, fit Sofia en s'approchant. Il y avait aussi d'autres types, mais maintenant il n'y en a plus qu'un.

Hánas les regarda l'un après l'autre, avant de jeter un œil vers la crête.

— C'est son coup de fusil que j'ai entendu ?

— Non, c'était le mien, répondit Erik en désignant la Remington. Je croyais avoir vu quelque chose. Mais c'était un de vos rennes.

— Tu as touché une de mes bêtes ?

— Je ne sais pas. Je n'y voyais rien. Écoutez, nous avons besoin de votre aide. Ma fille est gelée. Il nous faut un abri.

— Un souci avec tes mains ? demanda Hánas, qui avait remarqué la façon dont il tenait le fusil, ou plutôt dont l'arme reposait dans ses paumes ouvertes.

— Des engelures.

— Tu n'as pas de bons gants ?

— Je les ai perdus.

— Pourquoi des hommes essaient-ils de vous tuer ?

— Parce que nous les avons vus assassiner des gens, lâcha Erik, sans vouloir en dire plus pour le moment. Vous allez nous aider ?

Hánas scrutait les hauteurs, son arme levée. Comparée à la Remington, c'était une vraie antiquité. Le chien du Sami se redressa, les sens à l'affût.

— S'il vous plaît, l'implora Sofia.

— Comment connaissez-vous mon prénom ? demanda l'éleveur en abaissant son fusil.

Erik jeta un coup d'œil à Sofia avant de répondre :

— Ma femme travaille avec votre sœur. Karine nous a parlé de vous.

Hánas demeura un long moment sans parler tandis que le vent se déchaînait autour d'eux et que la neige tourbillonnait dans les ténèbres. De temps en temps, Erik percevait l'odeur enivrante d'un feu de bois provenant de la tente en forme de tipi. Sofia ouvrit la bouche, mais Erik l'interrompit de la main.

— Attends, p'tite mère.

— Ma sœur est morte ?

Silence. Puis Erik acquiesça de la tête.

— Oui. Je suis désolé.

La vérité en guise de monnaie d'échange.

— Lars aussi, ajouta-t-il. L'homme qui les a tués est maintenant à nos trousses.

Il pointa sa carabine vers la faible lueur venant de la tente.

— Il ne faut pas qu'il voie ça.

Hánas jeta un coup d'œil à la tente, puis vers Sofia. Il se remit à marcher dans la neige, dans ses propres empreintes qui disparaissaient déjà, son chien le suivant comme son ombre.

— Venez vous réchauffer, lança-t-il par-dessus son épaule.

Plutôt que de perdre la chaleur en éteignant le feu, Hánas accrocha d'autres peaux à l'intérieur de la tente. Avant de se poser, Erik ressortit et, s'éloignant de cinquante pas, scruta le tipi. Aucune lueur ne s'échappait de la toile cirée de la *lávvu*. Aucune lumière dans l'obscurité.

Sofia observa son père, puis l'éleveur assis sur un traversin en fourrure, le regard perdu dans le feu autour duquel ils s'étaient installés. Le gros chien noir était couché à côté de son maître, la tête sur ses pattes avant. Il couvrait Sofia de ses yeux malicieux.

Au bout d'un moment, Hánas ôta sa capuche, et Erik constata qu'il était plus jeune que sa sœur. Quand Karine avait évoqué son frère et son rejet du monde moderne, vivant autant que possible comme leurs ancêtres, il se l'était imaginé plus âgé, avec un visage marqué. Un type qui avait choisi une vie d'ascèse, tel un pénitent médiéval portant le cilice, ou un adepte de l'autoflagellation. Un misanthrope grisonnant s'entêtant à souffrir en une vaine protestation contre la société. Mais Hánas semblait fort et plein de vitalité. Des pommettes hautes sous de petits yeux pénétrants, qui avaient manifestement l'habitude d'affronter le blizzard. Coupé du monde auquel il ne voulait pas appartenir. Comme si la seule chose qui comptait était le bien-être de ses rennes. Il semblait parfaitement adapté à son environnement, ce qu'un gars comme lui ne pourrait jamais vraiment comprendre, songea Erik. Un cas d'école darwinien. Ou quelque chose de plus profond. De plus spirituel.

— Comment sont-ils morts ?

— Des types ont débarqué chez eux, répondit Erik. Des Russes, je crois.

Sofia tenait ses mains près des flammes. Il gardait les siennes sous ses bras, conscient qu'il ne devait pas les réchauffer trop vite.

— Ça a un rapport avec la mine de cuivre. Ces types ont essayé de soudoyer Lars et Karine pour qu'ils arrêtent de s'y opposer.

Il s'interrompit un instant. Il parlait avec difficulté et avait l'impression que son visage – gelé – était désormais en train de fondre et que ses mots ruisselaient.

— Lars a accepté l'argent, mais...

— Ma sœur a refusé de se laisser acheter, termina Hánas.

— En gros, c'est ça. Ils ne voulaient pas tuer Lars. L'un d'eux l'a frappé et il est tombé, se cognant la tête contre la cheminée. Karine a tenté de s'enfuir, mais...

Il laissa sa phrase en suspens et observa les flammes lécher une bûche. L'écorce blanche du bouleau crépitait. Il était épuisé. Une atroce migraine lui donnait l'impression que son crâne rétrécissait, comprimant son cerveau. Il se sentait nauséux. Une sorte de mal de mer.

Hánas prononça quelques mots en sami. Puis, avant qu'ils n'en fassent la demande, s'expliqua dans leur langue :

— J'ai rêvé de la mort il y a deux nuits, confia-t-il.

À la manière dont il regardait les flammes, on aurait pu croire qu'il les entendait chuchoter.

— Ce jour-là, une de mes bêtes a été tuée, poursuivit-il. Une jeune femelle qui s'était éloignée du troupeau. À cause de la tempête. Un lynx l'a tuée. Elle avait des marques de griffes sur le flanc et le ventre. Je croyais que cet incident était la cause de mon rêve. Mais je sais désormais que c'était lié à Karine.

Une minuscule braise se décrocha de la bûche et vint atterrir sur le sol recouvert de peaux, une lueur orangée et éphémère.

— Un lynx peut tuer cent rennes en une année. Et pourtant, tout le monde tient à protéger les prédateurs.

Un silence envahit la tente, seulement interrompu par le crépitement du feu.

— Je suis désolé, dit Erik. C'étaient des gens bien. Et ta sœur, une femme courageuse.

Cela semblait surréaliste de parler de Lars et Karine au passé. Toute cette histoire l'était. Erik n'avait plus les idées très claires. Sans doute à cause de la déshydratation. Il demanda à Sofia de prendre la bouteille d'eau dans son sac et de la mettre près du feu pour la réchauffer.

— Laisse-moi voir, fit Hánas en indiquant de la tête la main bandée de Sofia.

Elle se rapprocha de l'éleveur, qui déroula soigneusement le bandage imbibé de sang. Sofia grimaça quand il arriva à l'endroit où la plaie était à vif, dans le gras du pouce.

— Elle s'est un peu rouverte, tu vois ?

Elle fit signe que oui tandis qu'il se levait et quittait la tente, pour revenir deux minutes plus tard avec une poignée de mousse verte, tout juste ramassée sous la neige. Il la fit sécher près du feu, puis la pressa contre la blessure, utilisant une bande neuve, sortie de sa propre trousse, afin de refaire le pansement.

— Il y a de l'iode dans la mousse. Ça va stériliser la plaie.

Sofia le remercia, imitée silencieusement par son père.

— On refera le pansement plus tard, mais je pense que ça va aller.

Après un long silence, Sofia demanda au Sami :

— Tes rêves. Ils te disent des trucs ? Ils sont prémonitoires ?

— Parfois, répondit-il après un temps de réflexion. Mais je ne rêve plus aussi souvent qu'avant.

— Mon père fait un cauchemar récurrent, poursuivit-elle en lui jetant un regard en coin. Il rêve d'un homme avec un grand chapeau démodé.

— C'est pas le moment, Sofia.

— Papa ne sait pas qui c'est, mais je pense que cette étrange silhouette essaie de lui dire quelque chose.

— Ça suffit, gronda Erik.

Elle fronça les sourcils, mais se tut.

— Hánas ? reprit Erik en le regardant attentivement.

Rien sur le visage du Sami ne trahissait qu'il avait entendu. Comme si son esprit s'était envolé, laissant son corps en arrière, tel un navire abandonné.

— Hánas, répéta Erik d'un ton plus sec car, même s'il compatissait, il devait penser à Sofia. Il faut qu'on s'active, et vite.

Toujours aucune réaction de l'éleveur.

— Hánas, écoute-moi ! insista Erik, levant sa main toujours gantée d'une chaussette. Ce type rôde quelque part là dehors. S'il nous trouve, nous sommes tous morts. On n'aura même pas le temps de s'en apercevoir. Tu comprends ? Il est peut-être déjà là. Nous devons...

— Il n'est pas là, le coupa Hánas. Pas tout près en tout cas. Čalmmo nous aurait prévenus.

Lorsqu'il entendit son nom, le chien regarda son maître.

— J'ai laissé le renne mort là où je l'ai trouvé, raconta Hánas. Car quelque chose a dû faire fuir le lynx. La nuit dernière, j'ai attendu avec mon fusil, mais il n'est pas revenu. Je me dirigeais de nouveau là-bas quand Čalmmo vous a entendus.

— Ou nous a sentis, suggéra Sofia.

— Donc le lynx va se régaler si la viande n'a pas gelé, dit le Sami en le regardant. Cet homme dans tes rêves. Est-ce qu'il te parle ?

— Oublie ce rêve idiot, répondit Erik.

Hánas s'adressa à Čalmmo en sami, et le chien pointa les oreilles, dressa la tête et fixa l'entrée de la *lávvu*. Puis il se leva, remuant la queue. Hánas s'agenouilla et ouvrit le rabat de la tente.

— *Johtalit !* lança-t-il en tirant la toile. *Johtalit !*

Čalmmo aboya une fois, puis fila à travers l'ouverture.

— Il va monter la garde pendant que vous vous reposez, expliqua alors le Sami. Si ce type se pointe, nous le saurons.

— Tu n'as pas de motoneige ? demanda Erik.

— Bien sûr que si. (Il pointa du doigt l'antique bouilloire noire à côté du feu, et la tente autour d'eux.) Tu crois que, parce que je vis comme ça, je me promène en traîneau tiré par des rennes comme le Père Noël ?

Erik avait la tête prise dans un étau. Ses mains commençaient à lui faire mal. Vraiment mal. Il avait l'impression qu'il allait vomir. Il en posa une par terre pour se stabiliser et se retint de crier à cause de la douleur.

— Papa ?

— Ça va, p'tite mère. Je suis fatigué, c'est tout.

— Même ma grand-mère a conduit une motoneige jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, précisa Hánas, attisant de nouveau le feu avec son bout de bois, rassemblant les braises égarées.

— On pourrait partir maintenant, si on peut monter à trois dessus, suggéra Erik, excité à l'idée de regagner enfin la ville.

— Impossible.

Hánas avait sorti une pochette en cuir d'un sac à dos dont il versa le contenu dans sa paume, le soupesant soigneusement : des morceaux d'abricot sec ou de l'écorce d'orange ?

— Elle est en panne. Une tige à l'avant du patin.

Il brisa le bâton qu'il tenait et jeta les deux morceaux dans le feu.

— Mon cousin est venu ici la semaine dernière et l'a apportée en ville pour la faire réparer. Je n'en avais pas besoin en ce moment.

Il retira le couvercle de la bouilloire incrustée de suie et versa la mixture sèche dans l'eau, puis la plaça dans le feu.

— Pas avant de déplacer le troupeau vers de nouveaux pâturages. Les rennes restent groupés en hiver, et il y a beaucoup de nourriture sous la neige. Ils comptent sur leur museau, pas sur leurs yeux. Ils vont avec le vent. Mais, de toute façon, j'ai des provisions au sec pour eux.

Erik se fichait des rennes. Il essayait de penser à la suite.

— Est-ce que vous pouvez faire quelque chose pour les mains de mon père ? demanda Sofia.

Elle s'agenouilla et prit ses mains dans les siennes, tandis que Hánas remuait le contenu de la bouilloire, libérant un arôme terreux. Erik serra les dents lorsque sa fille retira délicatement ses gants-chaussettes. La vue de ses mains le fit grimacer autant que la douleur. La peau était tachetée et la chair, gonflée et infectée.

— Elles ont l'air en piteux état, papa.

— Je sais.

Sa vision était floue, mais il constata que ses doigts, des articulations aux extrémités, étaient bleu-gris. Comme morts.

— Et tu as un téléphone ? demanda-t-il.

— Bien sûr que j'en ai un, répliqua le Sami. Mais, par ici, ça ne sert pas à grand-chose. Maintenant, bois ça.

Hánas versa la décoction dans une gourde, qu'il tendit à Sofia pour qu'elle fasse boire son père.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un remède. Ça aidera à soulager la douleur, dit l'éleveur avant de s'en servir une tasse et de fermer les yeux en inspirant les effluves.

— Ça sent mauvais, fit Sofia avec une moue écœurée.

— Le goût est fidèle à l'odeur, commenta Hánas.

Erik fit un signe de tête à Sofia, qui porta la gourde à ses lèvres. Il eut un mouvement de recul, et sa fille haussa les sourcils comme pour dire « Je te l'avais bien dit ». Puis il souffla sur la mixture et l'avalait. Pas aussi mauvais que ce qu'il craignait. Vaseux. Un goût de terre forestière en automne après la pluie. Il sentit la chaleur se répandre dans sa poitrine et son ventre, sachant que ça l'aiderait à se réhydrater. Pourquoi Hánas avait-il

lui aussi besoin de ce remède ? Il semblait aussi en forme que son chien. Mais comme il allait lui poser la question, l'éleveur se leva, ramenant sa capuche sur sa tête avant de se diriger vers l'entrée de la *lávvu*.

— Où vas-tu ? lui demanda Erik.

Accroupi à l'entrée de la tente, le Sami se retourna et lâcha :

— Je vais parler avec ma sœur.

Sofia se débattait avec le zip de sa poche, mordant sa lèvre inférieure, concentrée sur sa tâche. Parfois, elle ressemblait tant à sa mère que cela le faisait sourire. Inutile de lui proposer de l'aider vu l'état de ses mains. De toute façon elle finit par y arriver toute seule. Elle sortit alors une feuille de papier qu'elle déplia avec soin. Un texte imprimé au recto. Erik reconnut l'écriture d'Elise au verso.

— Maman l'a mise dans ma poche avant qu'on parte, fit-elle.

Puis elle commença à la lire tandis qu'une larme coulait sur sa joue.

— Tout va bien, la rassura son père.

— Je sais, lâcha-t-elle en lui tendant la feuille. Tu veux la lire ?

— Non, c'est ta lettre.

— Elle dit qu'on doit veiller l'un sur l'autre.

— Et c'est ce qu'on va faire. D'ailleurs, c'est déjà ce qu'on fait.

Dehors, le vent gémit dans la nuit. Au même moment, le feu se raviva, comme pour répondre à sa plainte, et, l'espace d'une seconde, Erik vit un visage apparaître dans les flammes. Puis s'évanouir, sans qu'il ait pu l'identifier.

La chaleur de la tisane irriguait ses membres. Il regarda ses mains et sentit le breuvage se répandre dans ses veines – des filets rouges et violets qui grossissaient sous ses yeux, réseau de filaments transportant un courant électrique depuis ses poignets, à travers ses paumes et jusqu'au bout de ses doigts.

— Elle dit qu'on devrait parler. Parler vraiment. De tout et n'importe quoi.

Sofia guettait la réaction de son père, les sourcils en accents circonflexes. Son expression trahissait un mélange d'émotions. Culpabilité. Tristesse. Espoir ?

— Nous aurons tout le temps de parler en rentrant à la maison. Tous les trois.

Après un léger signe de tête, elle inspira franchement, puis replia la lettre, qu'elle remit dans sa poche.

— Ça va aller, répéta-t-il.

— Je sais.

Erik sentit son incrédulité.

Ses paupières étaient lourdes. Il était sur le point de sombrer, mais il luttait. Même si le chien de Hánas montait la garde, il ne voulait pas que Sofia soit la seule à rester éveillée. Et Hánas, où était-il ? Dehors depuis un bon moment.

Il regarda vers l'entrée de la tente.

— Tu crois qu'il est en train de faire quoi là-bas ? demanda Sofia.

— Je ne sais pas. Attends-moi ici.

Il se leva, passa sa capuche sur son bonnet de laine et sortit dans l'obscurité. Cela lui éclaircirait les idées. Il emplit ses poumons d'air glacial, attendant que ses yeux s'accommodent à l'obscurité. Excepté le doux murmure des flocons se posant sur l'épais manteau blanc, le silence était total. Comme si Erik était la dernière personne vivante sur cette planète. Au loin devant lui, la crête. À droite, la ligne des arbres. À gauche et dans son dos, des montagnes qui s'élevaient dans les nuages, telles d'antiques sculptures inachevées. Comme si l'artiste qui avait créé le monde n'avait pu terminer son œuvre.

Puis il vit une forme humaine se dessiner à l'horizon, une silhouette agenouillée entre la terre et le ciel. Hánas.

Son instinct lui dicta de ne pas l'appeler. Il se dirigea vers lui. Plus facilement qu'il ne l'aurait pensé, comme si la terre l'avait enfin accepté et lui accordait un droit de passage. L'éleveur de rennes se tenait face au nord. Les yeux fermés sous sa capuche doublée de fourrure.

— Hánas ? Hánas, que se passe-t-il ?

Aucune réponse. Il semblait endormi. Était-il en train de méditer ?

— Hánas, reviens avec nous sous la tente.

L'homme ne bougeait pas. Et par ces températures, rester immobile dehors, c'était dangereux. Erik lui toucha l'épaule, répéta son prénom.

— Il fait trop froid pour rester là, insista-t-il. Je ne peux pas laisser Sofia seule dans la *làavu*. J'y retourne.

Quelque chose attira son regard vers les arbres. Son cœur fit un bond dans sa poitrine, et son sang se figea dans ses veines, car il n'avait pas pris

la carabine.

Un homme marchait dans la neige. Il lui fallut quelques secondes pour s'assurer qu'il ne venait pas vers lui, mais s'éloignait en direction de la forêt. Puis il aperçut une autre silhouette. Plus petite.

*Non !* C'était Sofia. Il en était sûr, même sans distinguer son visage. Il y a douze ans, il l'avait vue faire ses premiers pas. Et grandir depuis. Il la reconnaissait même dans l'obscurité, à sa démarche.

— Sofia ! l'appela-t-il dans un souffle qui s'éleva en un panache argenté dans les ténèbres. Sofia, attends !

Elle se retourna à demi et sa figure lui apparut à la faveur du croissant de lune pâle. Il lui cria de courir et se précipita vers elle. Oublié, son épuisement. Il fonçait, telle une chouette quittant sa branche pour fondre sur un lièvre.

Le mastodonte était en train d'enlever Sofia ! Il allait l'emmener dans les bois et la tuer, et cette certitude eut presque raison de son cœur. L'horreur absolue, impensable. Il allait se jeter sur ce fils de pute. Les balles dans sa chair ne le tueraient pas avant qu'il ait arraché la vie de ce type avec une sauvagerie encore jamais vue à la surface du globe.

— Sofia ! rugit-il. Non !

Elle se tourna vers lui une fois encore, puis les deux silhouettes disparurent entre les arbres. *Non !*

Ce n'est pas la neige qui l'arrêterait. Il volait vers les bois. Vers la mort. Puis il les retrouva entre les sapins.

— Papa.

Sofia était là, à l'attendre, les yeux grands ouverts.

L'homme pivota, faisant s'envoler ses vêtements, noirs comme les ailes d'un corbeau. Sous le large bord de son chapeau, on ne voyait que le bandeau sur son œil droit. Des nuances de noir, en l'absence de lumière. Erik haletait dans l'air glacial. La tête lui tournait, et son cerveau refusait d'imprimer ce que ses yeux percevaient.

— Non, pas ça, lâcha-t-il, une main tendue vers Sofia. P'tite mère.

— Viens avec nous, papa.

— Ne t'approche pas d'elle, lança-t-il, un doigt pointé vers le borgne. Mais qui es-tu, bon sang ?

L'homme tenait un bâton dans la main gauche. Nouveaux et usés par le temps. Le genre de truc que pourrait tenir Moïse. Ou Gandalf.

— J'ai quantité de noms, dit l'homme d'une voix caverneuse et lasse. Le Trompeur. Le Séducteur. Le Borgne.

Son œil valide sembla s'iriser à l'énoncé de ce dernier sobriquet. L'homme brandit alors son bâton.

— Le Frénétique. Le Père de toutes choses. Le Voyageur, ajouta-t-il en regardant Sofia.

Erik divaguait. Il lui sembla que son esprit flottait dans les ténèbres, telle une lanterne chinoise. Pourtant, baissant les yeux vers ses pieds, il constata qu'ils étaient fermement plantés dans la neige.

— Est-ce que je rêve ?

Ni le borgne ni Sofia ne répondirent.

— Est-ce que je suis en train de rêver ?

— Viens, papa, dit sa fille en lui tendant la main.

Il la prit, et tous trois s'enfoncèrent dans la forêt.

Dans l'obscurité, personne ne parlait. Mais Erik sentait la main de Sofia dans la sienne. Un grand réconfort. Ils avançaient entre les branches cassantes, et arrivèrent dans une clairière où crépitait un feu. Une silhouette était assise sur une souche recouverte de mousse. Des rayons de lune inondaient l'espace, telle l'eau laissée dans un bassin rocheux par la marée descendante, de sorte qu'à la lueur argentée Erik distinguait le visage d'une jeune fille, concentré sur les flammes vacillantes.

Il essaya de parler. D'articuler son prénom. Il sentait la forme des syllabes sur ses lèvres sans parvenir à les prononcer. Sa présence le submergea, provoquant une terrible angoisse en lui. Une douleur sans équivalent. Anéantissant chaque particule de son âme. Un déchirement. Insupportable.

*Emilie.*

Elle le regarda de ses yeux tristes. Une tristesse trop sépulcrale pour son jeune visage, un chagrin à la mesure du sien.

— Papa.

— Emi... Emilie.

Elle se dirigeait vers eux. Sofia s'avança et jeta les bras autour des épaules de sa sœur.

— Tu nous as tellement manqué. Mon Dieu, je suis perdue sans toi, Em'.

Les filles desserrèrent leur étreinte, firent un pas en arrière, et Emilie regarda sa petite sœur comme si elle ne l'avait pas croisée depuis une

éternité. Les voir à nouveau réunies, c'était trop pour lui.

— Je suis désolée d'être partie, dit Emilie.

— Tu me manques, balbutia Sofia en essuyant ses larmes.

— Tu me manques aussi, sœurlette.

Sofia se tourna vers lui, les yeux brillants. Invitation silencieuse à s'exprimer. Il s'avança d'un pas, lentement, car il craignait qu'au moindre mouvement brusque Emilie ne disparaisse. Comme une sorte de jeu de lumière qui ne serait visible qu'à une certaine distance et sous un certain angle.

— Je suis désolé, fit-il, la voix brisée. Ma fille, ma précieuse petite fille... Je suis tellement désolé.

Il sanglotait. Accablé par une douleur et une culpabilité qui le prenaient à la gorge, l'empêchant de respirer et de parler. Inconsolable. Il titubait, ses jambes étaient sur le point de flancher, mais Emilie le retenait, et il l'enlaça très fort.

— Ce n'était pas ta faute, papa, dit-elle. Ne pleure pas.

À ces mots, il perdit tout ce qui lui restait de sang-froid et sanglota de plus belle. Secoué par des spasmes, étouffé par le poids de la perte.

— Je suis désolé, répéta-t-il.

— Ça va, papa. Ce n'était pas ta faute. Mais je suis partie. Tu dois t'occuper de Sofia maintenant.

— Je sais, dit-il.

— Tu dois fuir.

— Je sais.

— Il faut me laisser partir, maintenant. On n'a plus le temps.

— Non.

— Il le faut.

— Je ne peux pas, avoua-t-il, agrippée à sa fille.

— Je t'aime.

— S'il te plaît, supplia-t-il, voulant la retenir.

— Je t'aime, papa.

— Moi aussi, je t'aime. Si fort.

Alors, elle recula, même s'il la sentait encore dans ses bras. Ils se regardèrent un long moment.

— Cours, l'exhorta-t-elle.

Puis le clair de lune laissa place à l'obscurité, et il se retrouva seul, debout dans la neige.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 11

Erik ouvrit les yeux, haletant. Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler où il se trouvait.

— Tout va bien, papa, dit Sofia. On est en sécurité avec Hånas.

Ils étaient sous la tente. Une odeur de nourriture fit gargouiller son estomac. La lumière cuivrée du feu projetait ses ombres dansantes sur la toile de leur abri. Il resta allongé un moment, parce que le rêve... ou quoi que cela ait pu être, s'accrochait à lui, avec sa peine et ses émotions. Il n'osait se redresser complètement, de crainte que sa fille et l'éleveur ne devinent à son expression l'état dans lequel ce songe l'avait plongé.

Hånas remuait le contenu fumant d'une casserole posée sur le feu.

— Pâtes et ragoût de renne, annonça-t-il en prenant un bol pour y verser des cuillerées de ce festin inespéré. Ça vous donnera de l'énergie.

Il le tendit à Sofia, qui le remercia et se rassit en tailleur. Il remplit ensuite deux autres bols, puis il se leva, leur expliquant qu'il devait nettoyer tout de suite la casserole avec de la neige, sinon les résidus colleraient au fond et il dégusterait son *rømmegrøt*<sup>1</sup> parfumé à la viande de renne.

— Tu as pleuré dans ton sommeil, dit Sofia quand ils furent seuls.

Erik se redressa, reprenant ses esprits, mais pas encore tout à fait prêt à quitter son rêve.

— J'ai vu Emilie. C'était étrangement réel.

Il peinait à respirer, comme dans son rêve.

Sofia ne sembla pas surprise.

— Est-ce qu'elle... est-ce qu'elle a dit quelque chose ?

— Que tu lui manquais.

Sofia demeura silencieuse un moment, fixant le bol de pâtes fumantes.

— Je la tenais dans mes bras, continua-t-il, tentant de fermer les poings de ses mains devenues presque inutiles. Je la tenais dans mes bras et je pouvais la sentir. Je la sentais.

Il se tut. Sofia n'avait pas besoin d'entendre ça. Inutile de lui faire subir la psychose que son chagrin avait ravivée.

— Tu as revu l'homme au chapeau ?

Il opina. Hánas rentra dans la *lávuvu*, avec la casserole propre.

— Il a vu le Borgne, annonça-t-elle, puis à Erik : Hánas a dit que tu le retrouverais.

Le Sami hocha la tête.

— J'espère que tu as appris ce que tu devais savoir, fit-il.

Erik avait un curieux goût dans la bouche. La tisane que Hánas lui avait préparée lui revint en mémoire.

— Qu'y avait-il dans cette tisane ?

— Une variété de champignon, répondit Hánas en commençant à manger. Et quelque chose pour t'aider à dormir. Rien de bien méchant. J'avais besoin de parler à ma sœur. Et toi...

Il porta le contenu de la cuillère à sa bouche et se mit à mastiquer, de la vapeur s'échappant de ses lèvres tandis qu'il reprenait :

— ... tu devais parler avec le Borgne.

Erik sentait toujours les effets des champignons dans son sang. Une étrange intoxication.

— Je ne lui ai pas parlé, avoua-t-il.

Hánas haussa les épaules, avalant une autre cuillerée.

— Mais tu as compris ce qu'il attendait de toi. Ou au moins... quelque chose à propos de lui.

Erik demeura silencieux.

— Qui pourrait être cet homme dans les rêves de mon père ? s'enquit Sofia.

— Odin est représenté ainsi, expliqua le Sami en se grattant la joue. Borgne. Avec un chapeau à large bord.

— Le dieu ? demanda Sofia. Le dieu viking ?

Erik se représentait Anthony Hopkins dans le rôle d'Odin dans un film Marvel.

— Il me semblait que vos divinités étaient différentes, reprit Sofia. Les Samis ne croient-ils pas que toute chose a une âme ? C'est ce qu'on a appris à l'école. Et que ces âmes représentent les éléments du monde qui nous

entourent. Le vent, les oiseaux, les arbres. Et même les pierres et les cailloux.

— Sofia, nos divinités ne sont pas les seules qui existent, rétorqua Hánas, sourcils froncés.

— Alors... le dieu Odin... c'est lui que mon père voit en rêve ?

Hánas fit une moue.

— Ça suffit, Sofia, intervint Erik, avant d'ajouter à l'intention de l'éleveur : Tu m'as drogué !

— Je t'ai simplement aidé, se justifia le Sami. Comment vont tes doigts ?

Erik regarda les extrémités encore grises de ses mains : les trois doigts de la droite ressemblaient à ceux d'un macchabée, mais la douleur avait disparu. Pour l'instant, du moins.

— Ils ne me font plus mal, admit-il.

— J'ai des moufles pour toi, proposa Hánas.

Erik sentait son rêve s'estomper lentement. Il le ressentait encore, comme une présence physique, mais son emprise se relâchait à mesure que son esprit s'acclimatait au monde réel. Soudain un sentiment de panique l'envahit.

— J'ai dormi combien de temps ?

— Il est un peu plus de 5 heures du matin, précisa Sofia en sortant la montre de sa poche.

Donc... trois heures.

— Merde, siffla-t-il. Il faut qu'on y aille.

— Il faut d'abord que tu manges.

Hánas désigna le bol de ragoût qu'il n'avait pas encore touché à cause de la nausée. Et du rêve. Revoir Emilie, la tenir dans ses bras comme si elle était vivante, tout cela l'avait remué.

— C'est délicieux, papa, dit Sofia en montrant l'exemple.

— Mais nous devons partir.

Hánas indiqua son bol.

— Dès que tu auras mangé, répéta-t-il. Tu as besoin de reprendre des forces. Et Čalmmo nous aurait avertis s'il y avait un problème.

— Je peux t'aider, proposa Sofia en s'approchant de lui.

— C'est encore dans mes cordes, dit-il un peu sèchement.

Il glissa les mains sous le bol pour le stabiliser et se saisit de la cuillère du mieux qu'il put, utilisant son pouce comme une pince. Quand il

commença à manger, il réalisa qu'il était affamé et que cette viande, ces pâtes et cette sauce délicieuses diffusaient en lui une chaleur bienfaisante. Enfin de la chair fraîche, et non un sachet déshydraté vieux de trois ans.

— Tes mains doivent aller mieux ? hasarda Sofia, pleine d'espoir.

— Je crois que oui.

Leur état ne s'améliorait pas, mais il ne voulait pas qu'elle le sache. Il tentait de se concentrer sur sa tâche. Évacuer ce rêve. Sans pour autant vouloir le quitter. *Elle* ne voulait pas le quitter. Ou plutôt, c'est lui qui n'était pas prêt à la laisser partir. C'était si réel. L'image d'Emilie était tellement vivante dans son esprit, plus encore lorsqu'il fermait les yeux, comme si la lune dans cette clairière avait imprimé les motifs du rêve sur ses paupières, comme une photographie.

— Tu veux en parler ? demanda prudemment Sofia.

Il secoua la tête. Pas question qu'ils en discutent, ni qu'ils décrètent que l'homme dont il avait rêvé une centaine de fois depuis la mort d'Emilie était Odin, le chef des divinités nordiques. Elise l'aurait fait interner et elle aurait peut-être eu raison.

— Ce n'était qu'un rêve, dit-il en lançant un regard plein de rancœur à Hánas. Ou un *trip* ? À quoi pensais-tu en me droguant ? Et si j'avais perdu les pédales ? Si le mec qui veut nous tuer s'était pointé alors que j'étais défoncé ou inconscient ?

— Papa...

— Je ne t'en ai pas donné assez pour ça, précisa le Sami, reposant sa cuillère dans son bol vide.

— Comment pouvais-tu en être sûr ?

— Tu es un grand gaillard, fit remarquer Hánas, haussant les épaules tout en ramassant le bol de Sofia. Et la tisane n'était pas très forte.

Erik secoua la tête et continua son repas. Il était en colère contre l'éleveur de rennes ; pourtant, il lui était difficile de regretter ce qu'il avait vu. Une part de lui avait retrouvé Emilie, il en était convaincu. Que ce soit l'effet des champignons hallucinogènes, de son épuisement et du traumatisme de ce qu'il avait enduré, ou juste une coïncidence. Juste un rêve. Son subconscient passait au crible images, idées et émotions que sa conscience essayait de boucler à double tour. Il avait revu et tenu sa fille dans ses bras, et elle lui avait dit des choses qu'il avait besoin d'entendre. Il ne croyait pas en une vie après la mort. Quand vous partez, vous partez

pour de bon. Mais cela lui avait semblé si réel que, malgré son angoisse, il avait besoin de s'y raccrocher un moment.

Il regarda Sofia et sembla hésiter.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

S'il ne disait rien, elle s'inquiéterait de son silence.

— Emilie nous a dit de courir.

Elle frissonna.

— Il arrive ?

— Je pense qu'on ne devrait pas tarder.

Hánas l'observait attentivement.

— Alors, on lève le camp, fit l'éleveur.

— Ton fusil, lança Erik en désignant l'arme posée sur les fourrures. Il n'a pas l'air tout jeune. C'est quoi ?

Hánas actionna la culasse, et Erik constata que la poignée avait été modifiée pour accueillir une lunette de visée qui semblait récente. Une incongruité sur cette antiquité.

— Un sniper Mosin-Nagant. Fabriqué en 1929. Mon grand-père l'a pris des mains d'un Russe mort sur les rives du lac Onega en 1941. Il combattait avec les Finlandais qui tentaient de reprendre les territoires perdus pendant la guerre d'Hiver.

— Qu'est-ce que ça tire ? demanda Erik.

Hánas retira une touffe de poils de renne coincée dans la crosse.

— Des cartouches russes, calibre 7.62. Qu'on peut acheter pas caisses. Et quand on les ouvre, ça sent encore la vodka et le *kasha*. (Il tapota le chargeur du Mosin.) Même diamètre, mais longueur différente.

— Alors pas adaptées à celui-ci, dit Erik, une main sur la crosse de la Remington.

Il ne lui restait plus que deux munitions et espérait que le Sami en aurait à lui donner, même si, en voyant son arme, il ne s'était pas fait trop d'illusions.

— Non, confirma l'éleveur.

— Bon, on va où maintenant ? demanda Sofia.

Elle avait remballé ses affaires et ajustait les sangles de son sac à dos. Son courage le rendait à la fois fier et triste.

— Vers l'est sur deux kilomètres, expliqua Hánas. Puis, après la montée, vers le sud sur trois kilomètres et demi. Il y a une ravine. C'est un raccourci qui mène au glacier. Mais il faut savoir où chercher.

— Ce n'est pas dangereux ? demanda Erik.

— Je ne le prendrais pas au printemps, le risque d'avalanche est trop important. Mais à cette époque de l'année, la nuit, par cette température, aucun danger. Vous savez skier.

Erik regarda Sofia : mâchoire contractée, l'air grave.

— On sait skier ! lança-t-elle.

*Un sacré euphémisme*, songea-t-il.

— Alors allons-y, dit l'éleveur en souriant.

Ses skis semblaient aussi vieux que son fusil russe, mais Hánas se déplaçait avec agilité. Il portait un petit sac à dos, auquel il avait attaché une paire de raquettes Evo rouges et son Mosin-Nagant. Il s'élança à un rythme soutenu, mais ils réussirent à le suivre. La neige allait bientôt cesser de tomber et il faudrait de nouveau déblayer le toit du chalet à leur retour. Une pensée incongrue, mais qui lui occupait l'esprit. Le fait qu'il s' imagine sur le toit avec la pelle était-il bon signe, comme une prophétie autoréalisatrice, ou tentait-il de forcer le destin ? Finalement, il décida que ce dernier était sous leur contrôle. S'il réussissait à surmonter la douleur qui se diffusait de nouveau dans ses mains, s'ils continuaient à avancer malgré leur épuisement et si Hánas les guidait à travers les montagnes par des chemins dont le mastodonte ignorait l'existence, alors ils survivraient.

Mais Sofia était fatiguée. Ses petites jambes avaient déjà tant donné. Ses muscles n'avaient plus de ressources, et Erik se dit que le mental ne devait pas être loin de céder. Le stress de l'assassinat des Helgeland. La terreur pendant la fuite nocturne. Les balles qui sifflaient entre les arbres. Puis le froid tétanisant, le vent glacial à l'affût de la moindre ouverture dans les coutures de leurs vêtements, mordant le visage et s'infiltrant jusqu'aux os. Et maintenant, savoir qu'il allait arriver. Le mastodonte. Dont les yeux semblaient vous transpercer. Ce type était un acharné, comme guidé par autre chose que des traces éphémères dans la neige ou la chance et la persévérance. Guidé par un antique instinct de prédateur – des sens qui se développent au cours de dizaines de milliers d'années d'évolution génétique.

— Tout le monde va bien ? demanda Hánas, la voix hachée par le vent.

Il était en tête, suivi de Sofia. Lui fermait la marche en tirant la pulka.

— Oui, répondit sa fille, tête baissée contre le vent, ne lâchant rien.

Čalmmo, sans doute perplexe que son maître ait abandonné le troupeau de rennes, bondit à côté de lui.

— Erik ? appela Hánas.

— Tout va bien.

Un pur mensonge. Ses muscles criaient misère. Dans les épaules, les triceps, le bas du dos et les cuisses. Ses pieds souffraient dans ses chaussures qu'il n'avait pas enlevées depuis le refuge de l'Association norvégienne de trekking. Le pire, après les mains, c'était les genoux. Ça devenait un vrai problème. Il avait l'impression que les muscles qui soutiennent les articulations et permettent de plier les genoux étaient fatigués, et que leurs dernières réserves d'énergie se déversaient dans les ligaments pour compenser. Quant à ceux-ci, ils travaillaient trop dur, sans le soutien des muscles. Inéluctablement, ils finiraient par se déchirer, et il ne pourrait plus continuer.

Une heure après avoir quitté la tente de Hánas, ils arrivèrent sur un plateau où la visibilité était si mauvaise qu'Erik distinguait à peine l'éleveur qui se trouvait pourtant juste devant Sofia. Ils avançaient si près les uns des autres que, de temps en temps, leurs skis s'entrechoquaient. Flocons et poudreuse s'en donnaient à cœur joie sur leurs visages tels des feux follets, les obligeant presque à fermer les yeux et à s'en remettre au Sami.

— Vous voulez vous arrêter un peu ? demanda ce dernier, un bâton brandi vers un promontoire sur leur droite, uniquement visible parce que la neige tourbillonnait autour. On peut faire une petite pause, à l'abri.

— Qu'est-ce que tu en penses, p'tite mère ?

— Pas encore, papa.

— Alors, on continue, dit-il à Hánas.

— Ça va monter maintenant, prévint le Sami. Sur deux kilomètres.

— Je peux le faire, papa.

Il voulait qu'elle se repose, mais ils devaient poursuivre leur progression parce qu'ils étaient restés trop longtemps dans la tente. Et parce que son autre fille, sa merveilleuse grande fille qui n'était plus en vie, lui avait dit de fuir.

Ils grimpèrent. Courbés, harassés. Avançant péniblement, comme trois trolls des montagnes, derniers de leur espèce, retournant dans leur repaire secret pour se coucher et ne plus jamais se réveiller. Ils en avaient fini avec le monde parce que lui en avait fini avec eux. Ses skis n'avaient plus rien d'un équipement high-tech conçu pour glisser sans peine sur la neige, se dit

Erik. Ils étaient désormais un fardeau. Deux planches grossières attachées à ses pieds engourdis. Il songea à les enlever pour les porter sur son épaule ou les mettre dans le traîneau et enfiler ses raquettes, mais c'était une mauvaise idée. Il fixa son regard sur sa fille devant lui, sur ses jambes qui avançaient l'une après l'autre, sur ses bras qui plantaient les bâtons, et il lui demanda mentalement de continuer. Parce que, si elle continuait, il la suivrait, car il ne la quitterait pas, même si la nature avait raison de lui.

Tandis qu'ils grimpaient, le chien bondissait autour d'eux, infatigable, exerçant ses instincts de gardien de troupeau en s'assurant qu'ils restaient bien groupés. Une heure plus tard, le terrain était de nouveau plat, et Erik ordonna à Sofia de monter dans la pulka.

— Non, papa. Je peux skier, soutint-elle, assez fort pour que Hánas, qui s'était arrêté, l'entende.

— Tu es épuisée, répliqua Erik. Laisse-moi te tirer un peu.

— Je vais le faire, proposa Hánas.

« *Tu dois maintenant veiller sur Sofia.* » Il avait encore en tête les mots d'Emilie. Cristallisés telle de la glace sous son crâne.

— Je m'en occupe, dit-il à l'éleveur en retirant le harnais pour aider Sofia à monter dans la pulka. Mais tu peux m'aider à ranger ses skis et ses bâtons, ajouta-t-il.

Vu l'état de ses mains, il était incapable de se charger des crochets et des élastiques.

— C'est une jeune fille solide, remarqua Hánas, une fois Sofia dans le traîneau et eux deux prêts à repartir.

— Tu n'as pas idée, répondit Erik.

— Papa ! Papa ! regarde Čalmmo !

Erik s'arrêta pour reprendre son souffle, puis jeta un œil par-dessus son épaule. Sofia se contorsionnait pour observer au-delà du traîneau.

— Il a repéré quelque chose.

Hánas les avait rejoints. Il planta ses bâtons dans la neige et arma son vieux fusil russe.

— C'est peut-être un lynx ou un lièvre, décréta-t-il.

Erik savait que ce n'était pas un simple animal.

Čalmmo aboyait dans les ténèbres. Son maître siffla et le chien se tut. Mais il était excité et en alerte. Vent dans le dos, le chien avait sans doute flairé quelque chose. Ou plutôt quelqu'un.

— Je pense que c'est le type à vos trousses, déclara le Sami.

— Je le pense aussi, lâcha Erik.

— Tu vois la queue de Čalmmo ? Elle remue plus à gauche. Il fait ça quand il n'aime pas quelque chose... ou quand il doute, expliqua l'éleveur alors que son chien se tenait raide, la queue en l'air.

— Baisse-toi, Sofia, ordonna Erik, et elle se tassa dans la pulka.

— Si c'est lui, il ne nous a pas forcément vus, reprit Hánas en regardant dans la lunette de son fusil. Avec ce vent, Čalmmo peut le sentir de très loin. À trois, quatre kilomètres peut-être.

— Alors on continue, fit Erik, passant son fusil dans le dos.

Hánas hocha la tête.

— Crie si tu vois quelque chose bouger, dit Erik à sa fille. Mais surtout, reste couchée.

Ils longèrent une vallée glacée qui semblait se refermer sur eux. Puis dépassèrent des collines pelées et une lande stérile, tout un monde défunt. Un lieu où les humains n'étaient pas censés s'aventurer. Où les préoccupations des gens n'avaient aucune importance. Erik en ressentait le poids écrasant, car sa responsabilité était immense. Sofia. Sa raison de vivre. La protéger était à présent la seule chose qui comptait à ses yeux. Et il était furieux que l'existence de sa fille ne signifie rien pour la glace sous leurs pieds, la roche couverte de lichen endormi sous la poudreuse et les bouleaux rabougris sur les flancs de la vallée. Ça le mettait en rage, même si sa rage était inutile.

Mais, très vite, Erik cessa de réfléchir. Il se contenta d'avancer, son cortex envoyant des impulsions électriques, à travers sa moelle épinière et ses nerfs, vers ses muscles qui, à leur tour, se contractaient. Encore et encore. Sans répit, comme la neige qui ne cessait de tomber.

Son cerveau était sans doute en train de geler. La faute au froid. Ses pensées, elles, fondaient telles de la neige liquide. Malgré ça, le physique fonctionnait.

Le vent hurlait dans la vallée mais, au moins, ils l'avaient dans le dos. Cela ne l'empêchait pas d'avoir froid. Trop froid. Après la chaleur de la tente, après s'être réhydraté, il avait transpiré, et ses sous-vêtements étaient trempés. Cette sueur se transformait maintenant en givre sur sa peau.

*Réveille-toi !* se dit-il, tout en sachant qu'il ne pouvait pas être en train de dormir. *Tu dois rester vigilant. Réveille-toi, enfoiré !* Son esprit s'éteignait. Sans doute parce qu'il se perdait dans l'action répétitive de

tracter la pulka, ou parce que son corps accaparait toute l'énergie disponible pour alimenter ses muscles. Et si l'hypothermie s'annonçait ?

*Réveille-toi !*

Il essaya de penser à quelque chose, n'importe quoi. Mais rien de concret ne lui venait à l'esprit. Juste des fragments, comme un miroir brisé. Il songea à la façon dont un poisson peut parfois continuer de s'agiter une heure après que vous l'avez sorti du fjord, même vidé et décapité. Les nerfs continuent de fonctionner après la mort. *Je serais comme ce poisson*, songea-t-il. *Si mon cœur s'arrêtait maintenant et que je mourais debout, je continuerais. Je continuerais à tirer.*

Čalmmo se remit à aboyer. Mais, cette fois, ils ne se s'arrêtèrent pas.

— Čalmmo ! appela Hánas, s'attendant à ce que le chien bondisse à ses côtés.

Comme il n'apparaissait pas, son maître répéta son appel. Erik crut apercevoir l'animal qui courait dans la direction qu'ils venaient d'emprunter, une forme noire se fondant dans l'obscurité. Mais, quelques instants plus tard, plus aucun signe de lui.

Hánas scruta l'horizon à la recherche de son chien. Erik s'arrêta à côté de lui. Un moment, ils se turent, et il lui sembla entendre des aboiements dont le son, au loin, se perdait dans le vent.

— Il faut qu'on accélère, dit Hánas.

Erik hocha la tête.

— Tu en seras capable, malgré tes mains ?

— Oui, je peux avancer plus vite, répondit Erik.

Hánas le sonda un instant du regard.

— Dans ce cas, allons-y.

Il se remit en mouvement. Erik fit de même, non sans peine à cause du poids du traîneau.

— Tu as assez chaud ? demanda-t-il à Sofia, qui acquiesça d'un signe de tête.

Ses mains n'étaient plus que des pinces douloureuses, même dans les moufles doublées de fourrure de Hánas. Mais il avait perfectionné sa technique consistant à lancer les bâtons par leurs dragonnes et à pousser sur les poignées avec ses paumes. Il accéléra, skiant dans les traces du Sami.

Peu après, l'aube se leva à l'est. Il lui avait semblé que la nuit s'étirait à l'infini, que le jour naissant ne viendrait jamais. Pourtant, il était là, s'infiltrant dans le ciel sombre, lentement, comme pour passer inaperçu.

Bonne ou mauvaise chose ? Erik l'ignorait. Tant mieux pour la hausse de température de deux ou trois degrés, et l'optimisme qui accompagne chaque jour nouveau. Mais les ténèbres étaient leur allié, désormais ils seraient plus faciles à suivre.

Alors qu'un soleil pâle se hissait au-dessus des sommets, Hánas les conduisit le long d'une autre vallée dont les flancs abrupts s'élevaient en terrasses incurvées et enneigées, scintillantes de tons rosés.

— Au printemps, cette vallée est balayée par les avalanches, expliqua Hánas.

Erik revécut ces longues minutes où il avait été enseveli vivant, lorsqu'il était tombé de la crête. Si Sofia ne l'avait pas sorti de cette obscurité glaciale, il y serait encore. Elle n'avait pas paniqué. En tout cas, elle n'en avait rien montré.

Ce monde ne la méritait pas.

Les nuages gonflés de neige, mais léthargiques depuis que le gros de la tempête était passé, s'amincissaient, étirés par le vent d'ouest.

— Il fera nuit dans six heures, dit-il.

Six heures, une éternité. Tous en avaient conscience. Lors d'une halte près d'un rocher, ils regardèrent le chemin parcouru pendant que Sofia leur distribuait des bonbons à la réglisse.

— Papa, on ne veut pas que la tempête s'arrête, pas vrai ?

— Exactement.

Hánas regardait vers le sud-est, ses yeux bleus perdus dans la vallée.

— Le chien, il s'enfuit souvent comme ça ? demanda Erik.

— Si Čalmmo était encore en vie, il serait là, répondit Hánas.

Le silence tomba. Inutile d'interroger le Sami quant au sort du chien. Erik jeta un regard à Sofia, en désignant le traîneau.

— Prête ?

Mais ce n'était pas son père qu'elle écoutait. Elle décolla son bonnet de son oreille avant d'incliner la tête.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a...

Puis Erik aussi l'entendit. Le bruit caractéristique d'un hélicoptère. Tchop, tchop, tchop.

Ils levèrent les yeux au ciel, chacun observant une zone différente, puisque le son inondait toute la vallée.

— Là ! s'exclama Sofia, indiquant le nord-est, relativement épargné par les nuages.

Et enfin, Erik le vit. Un flash rouge, les pales sombres et indistinctes. Puis l'hélico disparut sous la crête.

— Il se pose, c'est sûr, dit Erik, avant d'interroger Hánas : Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Les yeux de l'éleveur formaient deux fentes étroites. Il faisait tourner le bonbon dans sa bouche comme s'il le soupçonnait d'être empoisonné.

— Rien, répondit-il en scrutant les environs, semblant vérifier les indications de sa boussole interne. En tout cas, rien à ma connaissance. Il y a un centre de recherche climatique au nord, à deux heures de motoneige. Parfois, des hélicoptères s'y rendent. Mais il n'y a rien d'autre à des kilomètres à la ronde. Personne ne peut rien construire, par ici.

Il fixait la ligne de crête au-delà de laquelle l'hélico avait disparu.

— Tu l'entends toujours ? demanda Erik à Sofia.

— Non.

— Un hélico ne se poserait pas ici, au milieu de nulle part, affirma-t-il. Sauf pour une opération de sauvetage.

— Mauvais temps pour voler, renchérit le Sami.

— Ils sont peut-être en train de nous chercher ? dit Sofia.

— C'est possible, répondit l'éleveur. Mais alors, pourquoi atterrir là-bas ?

— Il doit y avoir quelque chose, insista Sofia. Et s'il y a des gens là-bas, ils peuvent nous aider.

Les lèvres gercées entrouvertes n'en dirent pas plus. Cela lui fit mal de voir que tous les espoirs de sa fille reposaient sur une piste aussi mince, et qu'elle s'autorisait à peine à l'évoquer de peur d'y placer trop d'attentes.

— On peut y aller ? lança-t-il à Hánas.

Examinant les sommets, il ne voyait pas comment lui et Sofia pourraient grimper si haut. Surtout dans leur état. Et le Sami n'était plus un jeune homme.

— Je crois qu'il y a un col entre les montagnes, répondit Hánas. Il faut grimper, bien sûr, mais ce n'est pas comme si on le traversait. Pas plus difficile que ce que nous avons déjà fait.

— On peut y arriver, papa. Tu n'auras pas besoin de me tirer. Je me suis reposée. J'ai repris des forces.

Cela ne sautait pas aux yeux.

— Reste encore un peu dans la pulka.

— Mais, papa...

— Jusqu’au col. Ensuite tu pourras skier.

Une fois sa fille réinstallée dans le traîneau, il regarda Hánas.

— On est prêts.

L’éleveur l’observa un instant, comme pour le sonder. Puis il se remit en mouvement, glissant sur la neige tel un fantôme.

1. Porridge norvégien à la crème sure.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 12

Ils atteignirent un autre glacier. Un vaste paysage sans relief ou presque, mis à part une lézarde ici et là et, à l'est, plusieurs colonnes de glace s'élevant à l'intersection de deux crevasses.

— Il n'y a rien ici, fit remarquer Erik, essoufflé par l'ascension.

— Il doit pourtant bien y avoir quelque chose, rétorqua Sofia.

Elle parcourait l'étendue blanche du regard. Elle n'était pas prête à accepter qu'ils avaient fait ce détour pour rien.

Devant eux, des rafales de neige balayaient la surface hérissée de blocs de glace : un décor qui ressemblait à une planète gelée en cours de formation. Si Hánas leur avait annoncé qu'aucun homme n'avait jamais mis les pieds ici, Erik l'aurait cru. Un paysage de désolation, sans une once d'humanité. Erik sentait le vent s'accrocher à lui, essayer de le fondre complètement dans cet environnement chaotique.

Alors qu'ils cheminaient encore sur le col, ils avaient à nouveau aperçu l'hélicoptère, s'élevant au-dessus des montagnes avant de virer à droite et de plonger vers l'ouest. Ils l'avaient regardé disparaître sans même gaspiller leur énergie à agiter les bras, car il était trop loin.

Erik ne savait pas trop à quoi s'attendre une fois le col passé, mais jamais il n'aurait imaginé un tel néant. Recevoir un coup à l'estomac ne l'aurait pas davantage sonné.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-il, autant à lui-même qu'à Hánas.

Il n'osait pas regarder Sofia, de peur de lire la déception sur son visage.

L'éleveur de rennes déchiffrait la terre comme les pages d'un livre dont il aurait saisi chaque mot. Il leva le menton vers l'est.

— Par là.

— Pourquoi ? interrogea Erik.

Il avait le côté gauche du visage engourdi et sentait les cristaux de glace projetés par le vent recouvrir d'une croûte blanche la moitié de son corps. Sofia se protégeait d'une main, les yeux à la recherche d'une cabane ou d'une tente, un bâtiment, n'importe quoi permettant de comprendre ce que l'hélicoptère était venu faire là.

— Là-bas, il y a quelque chose, déclara Hánas.

Erik ne voyait rien, Sofia non plus.

— Quoi ? demanda-t-il.

Le Sami sortit une paire de lunettes de son manteau de fourrure, qu'il posa sur son nez.

— Je ne sais pas encore.

Erik n'avait aucune envie de faire demi-tour. Il ne voulait pas non plus rester immobile et attendre d'être absorbé par le glacier. Il sortit sa montre-boussole mais l'écran était noir. Batterie à plat.

— Alors, en avant, dit-il.

C'est ainsi qu'ils commencèrent à distinguer ce que Hánas avait repéré. D'étranges blocs de glace. Cinq en tout, de formes irrégulières, sur une pente à l'est du glacier, chacun de la hauteur d'une maison. De dangereux séracs. Erik se souvenait d'avoir lu dans les journaux il y avait quelques années que la chute de séracs avait provoqué la mort d'un groupe d'alpinistes dans l'Everest. Malgré tout, ils s'avançaient vers ces formes imprécises. Il ne voyait pas les crevasses, mais savait qu'elles n'étaient plus très loin, alors il demanda à Sofia d'être prudente, de garder les yeux rivés sur la neige devant elle.

— Là, qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle.

Erik n'apercevait rien d'autre que les colonnes de glace qui se dressaient tels des monolithes érigés par une race d'extraterrestres disparue depuis des lustres.

Mais Hánas avait une meilleure vue. Il leva une main vers le ciel pour leur signifier de s'arrêter, et ils s'immobilisèrent derrière lui.

— Tu vois, papa ?

— Non.

Devenait-il aveugle à cause de tout ce blanc ? Il semblait peu probable que des rayons ultraviolets aient pu brûler sa cornée quand le soleil se résumait à un maigre halo de lumière froide dans le ciel cendré. Mais ce n'était pas impossible non plus.

— Un bâtiment ! s'exclama sa fille. Là-bas, dans la glace.

— Et regardez, là, fit Hánas. Voilà où l'hélicoptère a atterri.

Erik distingua les traces des patins de l'hélico dans la neige, et même la légère marque laissée par le train d'atterrissage, empreintes qui commençaient à s'effacer. Et le bâtiment dont parlait Sofia apparut cette fois nettement à ses yeux. Distant de cinquante ou soixante mètres, il paraissait avoir été construit dans la pente, la glace et la roche. Une porte et une trentaine de centimètres de métal rouillé étaient les seules parties visibles, donc impossible de déduire la taille et la structure de la construction. Mais elle existait bel et bien.

— Qu'est-ce que ça peut être ? demanda-t-il à Hánas.

Erik voulait se présenter à la porte et frapper. Se réfugier à l'abri du froid, mettre de l'acier entre eux et le Russe. Mais une part de lui-même, plus avisée, lui conseillait la prudence. Ce bâtiment avait manifestement été conçu pour ne pas être repéré.

— J'ai déjà vu un truc dans le genre, dit Hánas. Sur l'île d'Andøya.

— Et qu'est-ce que c'était ? s'enquit Erik.

Le vent reprenait de la vigueur, balayait la neige de leurs skis et fouettait leurs joues à coups de flocons.

— Une vieille station d'écoute, précisa l'éleveur en plantant ses bâtons, un vestige de la guerre froide.

Il ôta ses moufles en peau de renne avec ses dents, dégagea le vieux fusil de son épaule, tira la culasse et vérifia qu'il n'était pas chargé. Puis, rangeant les gants dans son épais manteau, il tint l'arme devant lui, comme lorsqu'ils l'avaient rencontré dans la tempête.

— Elle faisait partie du réseau d'alerte précoce<sup>1</sup> situé sur les Aléoutiennes, au Groenland. Une chaîne le long du 69° parallèle de latitude nord. Celle d'Andøya était pleine d'écrans radars.

— Pour repérer quoi ?

— Les hommes et les femmes qui y travaillaient guettaient les stries de lumière verte représentant des bombardiers soviétiques qui se dirigeaient vers le sud du pôle.

— Des bombardiers chargés d'armes nucléaires, précisa Erik à l'intention de Sofia.

— La plupart de ces stations sont devenues obsolètes lorsque les Soviétiques ont mis au point des missiles longue portée, expliqua Hánas.

Maintenant que la glace recule, on les repère de plus en plus ici, dans l'Arctique.

— Il y a des gens dedans ? interrogea Sofia.

Erik regarda Hánas, qui leva un sourcil.

— Probablement, non ? dit Hánas. Si l'hélicoptère est venu jusqu'ici.

Le vent gémissait sur la plaine.

— Attendez-moi ici.

Le Sami remit son fusil à l'épaule et skia vers la porte, s'arrêtant à cinq mètres environ. Il retira sac à dos et skis, détacha ses raquettes et les fixa ensemble, puis il fit les derniers pas en pointant de son fusil la caméra de sécurité dans le boîtier en acier blanc qu'Erik n'avait pas vu, à gauche de la porte.

Hánas cogna avec sa crosse, un son métallique incongru dans ce désert de glace. Rien. Il frappa de nouveau, trois fois. Toujours rien.

— Il doit y avoir quelqu'un là-dedans, papa. Sinon, pourquoi il y aurait une caméra ?

Hánas leva les yeux vers l'objectif et agita une main, puis cogna une fois de plus.

Maintenant qu'il ne bougeait plus, Erik sentait le froid lui gagner les jambes. Au niveau des cuisses et de l'aîne. Ses pieds étaient de plus en plus engourdis. Il tentait de recroqueviller ses orteils. Sofia grelottait. La neige sur son bonnet et ses épaules ne fondait pas. Ils rejoignaient Hánas à la porte du bâtiment lorsque ce dernier leur fit un signe de tête.

— Montrez-vous à la caméra, dit-il en reculant pour les laisser s'approcher. Peut-être qu'ils n'aiment pas les Samis.

Erik fit pivoter ses skis, s'approcha de la porte et regarda l'objectif noir. Pourvu qu'il y ait quelqu'un assis dans une pièce à l'autre bout de ce circuit fermé. Affaiblis et frigorifiés comme ils l'étaient, ils ne survivraient pas à une autre nuit dehors.

La porte ne s'ouvrait pas.

— P'tite mère, à ton tour.

Sofia fit un pas de côté pour s'exécuter.

— Regarde la caméra.

Erik vit son visage se refléter dans l'objectif. Petit et lointain. Il lut l'angoisse sur ses traits. L'espoir aussi. Toujours présent. Vacillant telle une flamme dans l'obscurité.

— Enlève ton bonnet rien qu'une seconde.

Ceux qui se cachaient dans cette relique d'un conflit d'un autre temps, fait d'espionnage et d'embargos, de propagande et de course au progrès, n'étaient peut-être pas des salauds qui laisseraient une gamine de treize ans mourir de froid dans le blizzard.

Mais la porte restait close.

Incapable de serrer le poing, il la frappa de l'avant-bras. Le bruit du choc était à peine audible.

— Ouvrez ! cria-t-il. Ouvrez cette putain de porte !

Sofia avait remis son bonnet et se tenait là, bras croisés sur la poitrine, essayant de retenir le peu de chaleur que son corps abritait encore.

— Peut-être qu'il n'y a personne, dit Hánas. Peut-être qu'ils sont partis avec l'hélico.

Il se retourna et commença à marcher vers ses skis. Sofia refusait d'abandonner.

— Il doit y avoir quelqu'un.

Elle se déchaussa, enfonça l'un de ses bâtons dans la neige et, de l'autre, martela la porte.

— On y va, dit Hánas. Il nous faut repasser le col avant la nuit.

— Ouvrez ! cria Sofia, cognant encore et encore. Qui que vous soyez, ouvrez. S'il vous plaît ! On est gelés ! Il y a un homme qui essaie de nous tuer ! S'il vous plaît ! Y a quelqu'un ?

Erik regarda derrière eux ce monde blanc et tourbillonnant, à la recherche d'une forme ou d'une couleur susceptible de se détacher sur ce fond blanc. Le mastodonte était toujours là. Il le savait. S'il avait vu l'hélicoptère, lui aussi, il devinerait qu'ils avaient suivi son sillage pour chercher de l'aide.

*Il va nous repérer sur le glacier. Il va nous voir et, même si on parvient à s'enfuir, il ne nous lâchera plus.*

— Sofia, ça suffit. Il faut qu'on y aille.

— S'il vous plaît ! implorait-elle en martelant la porte. Aidez-nous !

— Sofia, répéta-t-il en posant une main sur son épaule. On *doit* partir.

Elle se tourna vers lui et il lut de la terreur dans ses yeux. S'il savait une chose en ce bas monde, c'était que cette lueur en elle était la dernière, et cette idée l'effrayait.

Soudain, un bruit se fit entendre. Celui d'un verrou qu'on tire. Ils se regardèrent.

La porte s'ouvrit.

L'homme qui se tenait devant eux avait le visage et les cheveux gris, et portait une blouse blanche avec des stylos alignés dans sa poche de poitrine. L'image que le monde entier se fait d'un scientifique. Ses yeux étaient bleu pâle, derrière des lunettes à monture noire. Il les examina lentement avant de les faire entrer.

— Prenez vos skis et toutes vos affaires, dit-il avec un accent finlandais. On a un endroit pour les stocker.

Erik le remercia et poussa Sofia à l'intérieur tandis que Hánas l'aidait à tracter la pulka, avant d'aller chercher ses propres skis. Ils suivirent l'homme dans un espace peu éclairé et beaucoup plus vaste qu'on aurait pu l'imaginer de l'extérieur. Ils laissèrent leur matériel dans un réduit en béton qui rappelait la salle des coffres d'un hôtel une étoile dans une station de ski bon marché. Leur hôte se présenta – Dr Kotilla – et les conduisit dans un étroit couloir éclairé par une bande LED sur toute la longueur. Leurs chaussures claquaient sur le caillebotis en acier dentelé recouvrant le sol.

Sofia prit la main de son père dans la sienne.

— On a réussi, papa, chuchota-t-elle.

Quelque part, un générateur ronronnait faiblement.

— On a réussi, confirma-t-il.

Ils bifurquèrent pour arriver au cœur du lieu, dans une pièce éclairée par les écrans d'une demi-douzaine d'ordinateurs disposés le long des murs. Deux des bureaux étaient occupés ; les techniciens se contorsionnèrent sur leurs chaises pour observer ces étrangers amenés par le blizzard, dont les vêtements et les chaussures gouttaient sur le sol. Erik avisa un banc en pin et en acier dans un coin de la pièce, comme on en trouve dans un vestiaire d'école ou de gymnase. Au-dessus, quatre combinaisons jaunes suspendues à des patères. Tous trois furent conduits le long d'un autre couloir, vers une porte d'apparence ancienne, malgré le mécanisme de la poignée relativement récent.

— Que faites-vous ici ? demanda Hánas, lui ôtant la question de la bouche.

— Nous menons des activités de surveillance et de recherche pour le ministère du Climat et de l'Environnement, répondit le Dr Kotilla, sortant une carte qu'il glissa dans la serrure avant de pousser la porte et de les inviter à entrer. Venez vous réchauffer et vous reposer.

Sofia entra la première, suivie de Hánas, tandis qu'Erik jetait un ultime coup d'œil à la pièce principale : tubes à essai, pinces et supports, flacons, masques de sécurité, combinaisons de protection, écrans, cloisons de verre... Hánas avait sans doute raison d'y voir une relique rouillée de la guerre froide, mais ça ressemblait désormais à un laboratoire de recherche moderne.

— Après vous, fit le docteur.

Erik pénétra dans la pièce, un bureau. Le Dr Kotilla ferma la porte derrière lui.

— Nous aurions besoin d'utiliser votre téléphone, dit Erik pendant que Kotilla installait une chaise à côté de Sofia et de Hánas.

— Je crains bien que ce ne soit pas possible, répondit le scientifique en contournant le bureau pour s'asseoir. Les communications sont coupées à cause de la tempête. Un des risques du métier, comme vous pouvez l'imaginer.

— Bon sang ! s'exclama Erik tandis que Hánas maugréait en sami.

Kotilla décrocha le téléphone, dit quelques mots en finnois, puis couvrit d'une main le combiné avant de se tourner vers Erik.

— Les transmissions internes fonctionnent correctement, en revanche.

Erik comprit qu'il demandait à ce qu'on leur apporte deux cafés et un chocolat chaud.

— Alors, reprit Kotilla en reposant le récepteur. Racontez-moi ce qui s'est passé. Que diable faisiez-vous dehors par un temps pareil ?

— Un couple, au sud du glacier de Koppangsbreen, a été assassiné, commença Erik. Des types ont débarqué chez eux pour leur proposer de l'argent à condition qu'ils cessent de manifester contre la réouverture de l'ancienne mine de cuivre. Les choses ont dérapé. Ils ont tué Lars et Karine Helgeland.

La simple évocation de ce qui s'était produit le fit frissonner. La peur était ancrée en lui, tenace et glaçante.

— Dieu du ciel, murmura Kotilla.

Ses yeux pâles étaient écarquillés. Il remit ses lunettes, qu'il venait de nettoyer contre sa blouse.

Erik prit une inspiration. Ses mains le faisaient horriblement souffrir. La douleur l'empêchait de trouver ses mots. Il avait l'impression d'être debout sur la surface gelée d'un lac, à tirer désespérément sur une ligne qui s'enfonçait dans les eaux sombres et glaciales.

— Ma fille et moi étions chez eux à ce moment-là, un peu par hasard. On a pu se sauver. On a eu cette chance. Mais les types qui ont tué Lars et Karine sont quelque part dans la montagne, à nos trousses.

— Papa en a tué trois, précisa Sofia, assise toute recroquevillée comme si elle était encore dans un igloo, à lutter contre le vent. Mais il en reste un. Et il n'abandonnera jamais.

Elle frottait ses mains rougies l'une contre l'autre. Erik ignorait si c'était à cause des engelures ou de la chaleur. Ou une conséquence du traumatisme.

Kotilla l'observait tout en grattant sa barbe poivre et sel.

— Vous êtes militaire, monsieur... ?

— Amdahl, compléta Erik. Non, charpentier.

Le docteur cligna des yeux, incrédule.

— On a eu de la chance, répéta Erik. On a réussi à trouver Hánas, qui nous a beaucoup aidés.

Il désigna l'éleveur de rennes, leur sauveur. Sans lui, ils seraient encore en train d'errer dans le blizzard. À supposer qu'ils soient toujours vivants.

Kotilla se tourna vers le Sami, dans l'attente de sa version.

— Karine Helgeland était ma sœur, expliqua ce dernier.

On le sentait indifférent à ce royaume de conduits de climatisation, de sols métallisés, de murs bétonnés et d'écrans pixélisés. Il avait l'air plus vieux, ici. Comme si l'éclairage sans âme des LED lui avait fait perdre une part de son être, alors que la lueur du feu, dans sa tente, d'une certaine manière le nourrissait.

— Toutes mes condoléances, dit le docteur, se calant sur sa chaise comme s'il accusait le coup.

— Pourquoi avoir mis si longtemps à nous ouvrir ? demanda Erik. Vous avez dû nous voir à la caméra. Vous nous avez forcément entendus frapper.

— Personne ne surveille la caméra, expliqua Kotilla. Et, bien évidemment, nous n'entendons rien à travers les murs et la glace. Nous... n'avons pas beaucoup de visiteurs, ici. Et jamais de visites-surprises.

— Et il n'y a aucun moyen d'appeler la police ou de faire passer un message ? interrogea Erik.

— Pas avant la fin de la tempête. En attendant, je peux envoyer un signal de détresse. Nous avons une RLS. C'est-à-dire une radiobalise de localisation des sinistres.

— Comme sur les bateaux.

— Bien sûr, nous ne pouvons pas préciser la nature de l'urgence mais, dès qu'on active la balise, les secours viennent. Ils envoient un hélicoptère s'ils le peuvent. Sinon, des motoneiges, expliqua le scientifique en esquissant un sourire à l'intention de Sofia. Vous êtes en sécurité maintenant, c'est le principal. Cet homme ne vous trouvera pas ici. Et même si c'était le cas, il ne pourrait pas entrer.

Sofia regarda son père comme s'il pouvait confirmer les propos du docteur. Erik hocha la tête, confiant.

— Soit, dit Kotilla en se levant, je vais activer la balise et vous faire préparer une chambre. En attendant nous allons examiner vos mains. Tu as faim ? demanda-t-il à Sofia.

— Un peu.

— Moi aussi, lâcha Erik.

Hánas opina de la tête.

— Il n'y a rien qui vous creuse l'estomac davantage que le ski, affirma le scientifique, même s'il n'avait pas l'air d'un grand sportif. Je m'excuse d'avance : ici, la nourriture est loin d'être sensationnelle. Mais au moins ce sera chaud. Et j'ai du chocolat, ajouta-t-il avec un coup d'œil complice à Sofia.

Elle le gratifia d'un sourire et retira enfin son bonnet rose, comme pour leur signifier qu'elle avait décidé de rester.

— Je reviens, ne vous sauvez pas entre-temps, dit Kotilla.

Plaisanterie que le trio trouva plutôt de mauvais goût. Le scientifique quitta la pièce et referma la porte derrière lui.

Erik tendit une main à Sofia, qu'elle berça entre les siennes sur ses genoux, sans parler, ses lèvres crevassées par le vent serrées l'une contre l'autre.

— On a réussi, p'tite mère, dit-il doucement.

Un instant plus tard, une femme vêtue d'une blouse de laboratoire leur apporta des boissons chaudes. Alors qu'elle déposait le plateau sur le bureau du Dr Kotilla, Erik l'interrogea sur leurs activités au sein de la base. Léger froncement de sourcils. La femme s'excusa dans un anglais approximatif teinté d'accent et expliqua qu'elle venait de Lituanie et ne parlait pas norvégien. Elle sourit à Sofia en posant le chocolat fumant devant elle, puis s'empressa de sortir, les laissant tous trois seuls dans les

effluves mêlés de café noir et de cacao. Avec le réconfort de savoir que le monde aurait bientôt connaissance de ce qui était arrivé.

— Il est bon ce café, murmura Hánas, le nez dans sa tasse.

Il avait raison, Erik n'en avait jamais goûté de meilleur. Cela valait la peine de se brûler les paumes, même s'il ne sentait rien. Pendant que son chocolat brûlant refroidissait, Sofia s'assit sur le bord de sa chaise et prit quelque chose sur le bureau qui ressemblait à une pierre verte, utilisée comme presse-papier.

— Tu sais ce que c'est, Sofia ? lui demanda le Sami.

Elle secoua la tête, retournant le minéral dans tous les sens.

— Le métal vert, grimaça Hánas comme si les mots eux-mêmes avaient un mauvais goût. Du minerai de cuivre.

— De la mine de Koppangen ? s'enquit-elle en soupesant l'objet.

— Possible, fit Erik.

— Cette mine se trouve sur un terrain que des milliers de rennes traversent chaque année pour se rendre aux pâturages d'été, expliqua Hánas. Elle est en plein cœur de la zone où les faons naissent au printemps. S'ils rouvrent la mine, comment les femelles rennes vont-elles élever et protéger leurs petits ?

— Ce n'est pas juste, dit Sofia en continuant d'observer le morceau de roche dans sa main.

— Non, ce n'est pas juste, répéta le Sami. Mais on appelle ça le progrès.

Il parlait avec une sorte de lassitude, une résignation, comme si c'était un combat qu'il avait abandonné depuis longtemps. Erik ne voyait pas les choses de la même façon. Hánas élevait ses rennes, comme ses ancêtres avant lui. Il vivait dans les montagnes, libre comme le vent, tandis que d'autres se rendaient chaque matin au bureau, s'asseyaient devant un écran et exécutaient les ordres de leurs supérieurs jusqu'à ce que, l'âge et la fatigue venant, ils soient mis à la retraite.

— La mine ne rouvrira jamais, Hánas, dit-il. Pas une fois que tout le monde saura ce qui est arrivé à ta sœur et à Lars. Et ce que ces hommes ont essayé de nous faire.

— Regarde, papa.

Sofia avait reposé le morceau de minerai de cuivre sur le bureau et pris une feuille de papier, qu'elle retourna pour qu'il puisse la voir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Elle ouvrit la poche de poitrine de son anorak et sortit la lettre pliée en quatre que sa mère lui avait confiée le jour de leur départ. Cette fois, elle montra à son père le côté dactylographié, le document que Karine avait remis à Elise le soir où ils étaient allés dîner chez les Helgeland.

— Tu vois ? reprit-elle en disposant les feuilles l'une à côté de l'autre. Je savais que j'avais déjà vu ça quelque part.

Elle parlait de l'en-tête. Composé de deux N majuscules reliés entre eux tels des pics et des vallées de montagne, au-dessus des mots « Novotroitsk Nickel » imprimés dans le même bleu. En dessous, des caractères cyrilliques qu'aucun d'eux ne pouvait déchiffrer.

Erik se pencha au-dessus de la pile de documents qui se trouvaient sur le bureau. Du tranchant de la main, il les étala tous.

— Regardez ça, dit-il, constatant que cinq des feuillets avaient le même en-tête. Tous de la compagnie minière.

— Donc, *ils* connaissent cet endroit, en conclut Hánas.

Des bruits de pas résonnèrent sur le sol métallique dans le couloir, et Erik réempila les documents à la hâte.

— Range la lettre de maman, murmura-t-il à sa fille.

Sofia s'apprêtait à répondre quelque chose lorsque la porte s'ouvrit. Le Dr Kotilla entra, les bras chargés de couvertures.

— Tenez. Je peux prendre vos vêtements et les suspendre pour les faire sécher. Nous utilisons la pièce contenant les serveurs comme buanderie. Simplement, ne le dites pas à l'informaticien, leur dit-il par-dessus ses lunettes.

— Docteur, que faites-vous exactement ici ? demanda Erik.

Sofia avait enlevé sa doudoune et buvait son chocolat chaud tandis que Hánas, debout, ôtait son grand manteau en peau de renne.

— Nous travaillons pour l'Institut polaire norvégien, expliqua Kotilla en pianotant sur son bureau. Nous ne sommes qu'une petite équipe, mais nous étudions le climat – les polluants environnementaux. Et aussi la biodiversité.

— Si vous avez des questions sur le climat, n'hésitez pas, lança Hánas en défiant Kotilla du regard. Dans le temps, mes rennes trouvaient toujours de la nourriture dans la neige. Maintenant, les hivers sont plus chauds, et la couche supérieure fond avant de geler à nouveau. (Il se pencha, faisant cogner ses articulations sur la table.) À cause de cette épaisseur de glace, les rennes meurent de faim.

Kotilla hocha la tête solennellement.

— Les températures dans le Grand Nord ont augmenté de plus de deux degrés Celsius depuis la révolution industrielle. Je ne peux qu'imaginer combien il doit vous être difficile de perpétuer les traditions de votre peuple.

— Les mines, les lignes électriques, l'énergie éolienne, lâcha l'éleveur en fendant l'air de sa main noueuse. On dit que c'est au nom du progrès. De l'avenir. Mais expliquez-moi comment on va survivre en détruisant la nature ?

Le Dr Kotilla leva les paumes en un geste qui signifiait « Ne m'en demandez pas plus ». Erik trouva cette attitude étrange venant d'un expert étudiant le changement climatique. N'aurait-il pas dû plutôt plaider en faveur des éoliennes, des véhicules électriques et pour l'abandon des combustibles fossiles ? La technologie verte a besoin du cuivre extrait du sol, qui plus est. Bizarre qu'un scientifique prenne le parti des populations indigènes contre la volonté d'aider l'économie mondiale à s'affranchir du carbone.

— À quoi vous servent ces combinaisons ? demanda-t-il. C'est un sacré truc que vous avez là.

Il parlait des combinaisons intégrales jaunes résistantes aux produits chimiques, équipées d'appareils respiratoires autonomes. Presque identiques à celle qu'il avait vue portée par Elise sur une photo prise par un collègue en Sibérie, pour se protéger de la radioactivité issue de combustible nucléaire usé.

— Ah, ça, c'est juste une précaution, répondit Kotilla. Vous savez comment sont les compagnies d'assurance. En 2012, une équipe prélevant des carottes de glace en Sibérie est tombée sur la carcasse d'un mammouth laineux piégé depuis quarante-cinq mille ans. L'animal était en grande partie intact. Chair, peau, poils. Ils ont même retrouvé du sang. Mais ils craignaient la présence d'organismes vivants – de type virus ou parasites.

— Je crois que j'ai vu ça dans une émission de télé, dit Sofia. Les gens ont été infectés et ont commencé à s'entretenir.

Devant le haussement de sourcils de son père, elle ajouta :

— Je n'ai pas regardé tous les épisodes. Juste un chez Anette.

— Bien sûr, lâcha Erik, sceptique.

— C'est typique de la télé, commenta le scientifique en pinçant pouce et index. Ils s'emparent d'un embryon de science qu'ils noient dans le non-

sens.

Hánas confia que la télévision était la chose qui lui manquait le plus ici, mais Erik n'écoutait pas vraiment. Il pensait aux combinaisons de protection suspendues, prêtes à l'emploi.

— Docteur, reprit-il en interrompant Hánas, vous avez dû participer à la conférence sur le climat, à Oslo, l'année dernière ?

Ces mots lui serrèrent le cœur. C'est pendant qu'Élise y assistait qu'il avait emmené les filles à Londres, et au mur d'escalade de Greenwich. Si seulement ils avaient fait autre chose, n'importe quoi d'autre.

— Peut-être connaissez-vous certaines personnes qui ont travaillé avec ma femme : les Amis de la Terre Norvège.

— Je n'ai pas assisté à cette conférence, répondit Kotilla en tapotant les accoudoirs de sa chaise. Je préfère travailler ici plutôt que de parler là-bas, si vous voyez ce que je veux dire.

— Dommage que vous ayez manqué le discours du Pr Edwards, fit remarquer Erik. D'après ma femme, c'était incroyablement inspirant. Elle n'arrêtait pas d'en parler.

— C'est un homme brillant, reconnut Kotilla le plus sérieusement du monde, tout en se contorsionnant sur son siège.

Erik opina du chef. En vérité, après l'accident, Elise avait à peine évoqué la conférence, mais il avait vu sur son téléphone une photo prise par sa collègue : son épouse serrant la main du Pr Edwards dans le centre de convention d'Oslofjord. Sauf qu'Edwards était une femme.

*Pourquoi nous raconte-t-il des salades ? Et à quoi servent ces combinaisons de protection ?*

Il devait y avoir un lien entre ce laboratoire et la mine de cuivre de Koppangen, mais lequel ?

Le téléphone sonna. Avec une vivacité surprenante, Kotilla décrocha le combiné en une fraction de seconde et le colla contre son oreille, détournant la tête. En écoutant son interlocuteur, il déglutit. Puis se tourna vers eux. Et lâcha enfin : « *Toropit'sya.* » Sans ajouter un mot, il raccrocha. Il remonta ses lunettes sur son nez et esquissa un sourire de ses fines lèvres.

— Bon, dit-il en se levant, je vais vous emmener...

Le reste de la phrase fut perdu à jamais, car Erik, attrapant la pierre sur le bureau, en frappa brusquement le scientifique à la tempe. Il s'effondra, ses lunettes glissant sur le carrelage.

— Bon Dieu ! s'exclama Hánas en se levant d'un bond, choqué.

Sofia n'avait pas bougé, mais elle le fixait, les yeux exorbités, l'air épuisé.

— Il nous mentait, expliqua Erik. Il faut qu'on se tire de là.

— À quel sujet ? demanda Hánas en se penchant pour regarder Kotilla, inconscient, ses cheveux gris maculés de sang.

— À tous les sujets. La phrase qu'il a prononcée au téléphone, c'était du russe.

L'éleveur hocha la tête et traduisit.

— « Dépêchez-vous ».

— Et à qui pensez-vous qu'il parlait ? interrogea Erik.

— Merde ! lâcha Hánas.

Erik saisit la doudoune de sa fille et la lui tendit.

— Enfile-la, et vite.

— Qu'est-ce qui se passe, papa ? demanda-t-elle en s'exécutant.

Erik se pencha vers Kotilla et retira la carte-clé attachée à la boucle de sa ceinture. Puis il posa les mains sur les épaules de Sofia.

— Il faut qu'on parte tout de suite. On n'est pas en sécurité ici.

— Mais on ne peut pas retourner dehors, lâcha-t-elle, désespérée.

— Et encore moins rester ici. Je pense que le mastodonte va débarquer. À mon avis, c'est à lui que Kotilla disait de se dépêcher. Ce labo a un lien avec la mine de cuivre et les gens qui ont tué Lars et Karine.

Une larme coula sur la joue de sa fille, et elle se tourna vers Hánas, implorante.

— Ton père a raison, lui dit-il. On doit sortir d'ici.

Elle jeta un coup d'œil à Kotilla, il n'avait pas repris connaissance.

— On va rester groupés et garder notre calme, déclara Erik.

Il prit une grande inspiration et ouvrit la porte du bureau. Tous trois remontèrent le couloir sombre.

1. Installations relatives à la ligne DEW (Distance Early Warning), qui visait à alerter les Américains en cas d'attaque de missiles soviétiques.

## 13

Soudain, Erik pila et tendit un bras pour retenir Sofia. Des gens arrivaient en sens inverse. Il les entendait parler, le bruit de leurs chaussures sur la grille métallique se faisait de plus en plus fort à mesure qu'ils se rapprochaient.

D'un signe du menton, Hánas indiqua une bifurcation plongée dans la pénombre sur leur gauche. Erik opina de la tête et tous trois s'y engagèrent. Le Sami s'arrêta net comme la zone se trouvait brusquement éclairée.

— C'est un capteur de mouvement, dit Erik, faisant signe à Hánas de continuer.

Il jeta un coup d'œil pour s'assurer que personne ne les suivait mais, quand il se retourna, le Sami n'avait pas bougé.

— Papa, chuchota Sofia, debout près d'une porte dotée d'une vitre rectangulaire.

Elle avait une main sur les lèvres. Hánas s'écarta pour qu'il puisse voir.

On discernait une petite pièce derrière une sorte de sas gonflable. Presque vide et plongée dans le noir, à l'exception du rayon de lumière filtrant par la vitre. Un corps reposait sur une table en acier. Quasi à l'état de squelette, la peau sombre comme du cuir tanné, rigide au niveau des tendons et des os. Un bras replié sur la cage thoracique. Deux fentes noires à la place des yeux, les lèvres retroussées sur des gencives dépourvues de dents en une expression figée et étrangement joyeuse. Un corps momifié dans les vapeurs de ce qu'Erik devina être de l'azote liquide. Il sentait le froid sur la vitre.

— Bon Dieu, mais quel rapport avec le climat et la biodiversité ? murmura-t-il.

Un peu plus loin, une autre porte vitrée. Laissant voir une autre table en acier. Et un autre macchabée. Aussi noueux et cagneux que le premier, mais à la crinière brune et barbichette assortie. Les lèvres semblaient avoir disparu, mais les dents étaient là, figées en un terrible rictus, comme si l'âme de ce pauvre hère, encore accrochée à son corps, ne supportait pas le froid qu'on lui faisait endurer. Les yeux étaient grands ouverts, grisâtres et gonflés dans leurs orbites.

— Qu'est-ce qui se passe, papa ?

Sofia avait le regard braqué sur le deuxième cadavre.

Il secoua la tête, il n'avait pas de réponse. Hánas marmonna quelque chose. Il regardait à travers une autre porte vitrée, plus loin. Il se tourna vers eux, fronçant les sourcils au-dessus de ses yeux bridés.

Erik, de plus en plus inquiet, prit Sofia par la main pour rejoindre le Sami. À travers le hublot d'une antichambre en PVC, ils virent un corps allongé dans l'obscurité. Seul le visage était apparent, le torse et les jambes étant recouverts d'une couverture. Décharné, les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, ce visage ne présentait toutefois pas l'aspect caractéristique de la mort.

Hánas toqua contre le verre.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria Erik. Oh ! mon Dieu !

Erik sentit son sang se glacer. Le zombie venait d'ouvrir les yeux.

Le Sami tenta d'ouvrir la porte, en vain.

— Il faut qu'on y aille, souffla Erik.

L'homme bougea, essaya de se redresser. Erik vit alors qu'il était attaché à la table.

— Hánas, on y va.

Le malheureux se débattait avec ses liens, se tortillant dans tous les sens comme un poisson pris dans un filet. Sa tête, cependant, restait immobile, ses yeux, exorbités, fixés droit sur Hánas. Erik remarqua une perfusion dans le bras du captif et une poche de liquide qui se balançait sur son support. L'homme criait, mais le son était étouffé par l'épaisse porte en fer.

— Ivvár, dit Hánas. Je le connais.

— Tu connais ce type ?

— Aux dernières nouvelles, il était chauffeur pour la compagnie minière.

— Pour Novotroitsk Nickel ?

Hánas hocha la tête. Erik scruta le malheureux qui semblait totalement terrifié. À bout de forces, il parvenait à peine à lever la tête de la table en acier à laquelle il était attaché.

— Maintenant vous avez une petite idée de la manière dont ça s'est passé avec mon peuple, murmura Hánas.

— Il faut vraiment qu'on se tire, insista Erik.

Il imaginait le Dr Kotilla dans son bureau titubant vers la porte pour donner l'alerte.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ? demanda l'éleveur, la paume contre la vitre.

— Hánas, implora Sofia en le tirant par la manche.

Il se détourna enfin, et tous trois reprirent leur course dans le couloir. Ils se retrouvèrent alors à l'arrière du laboratoire, dans une zone faiblement éclairée. À quatre mètres de distance, un homme était assis à un bureau, de dos, concentré sur son écran d'ordinateur. Ils progressèrent aussi furtivement que possible sur le sol métallique, guettant le moindre mouvement de l'homme. Le cœur battant, ils marchaient sur la pointe des pieds, dépassant les petites lumières bleues et vertes.

L'homme toussa. Ils se figèrent, retenant leur souffle. Il pivota et ouvrit un tiroir, dont il sortit un mouchoir dans lequel il cracha, avant de le jeter dans une poubelle en fer.

Comme son attention se reportait sur l'écran, le trio acheva discrètement sa traversée du laboratoire. Puis ils s'engagèrent dans un nouveau couloir qui débouchait sur la pièce des casiers à skis.

Devant eux, une porte s'ouvrit sur une femme portant une tasse de café fumant. À leur vue, elle s'immobilisa, stupéfaite.

Erik lui adressa un large sourire.

— Le Dr Kotilla nous a permis de nous préparer une autre boisson chaude, lui dit-il avec un signe de tête vers le coin cuisine.

— À votre place, je m'en tiendrais au café filtre, répondit-elle en leur souriant à lui et à Sofia, tout en ignorant Hánas. La machine propose du cappuccino, mais ce n'est que de la mousse.

Erik la remercia pour le conseil. Elle passa devant eux pour remonter le couloir. Une fois la femme disparue, ils se faulèrent dans le vestiaire et rassemblèrent toutes leurs affaires.

Erik s'assura que Sofia fermait correctement sa doudoune et enfilait moufles et bonnet, avant de porter le traîneau jusqu'à la sortie avec Hánas.

Ils restèrent un instant à partager quelques secondes de silence et de questions indicibles. Et Erik voulut maudire un dieu auquel il ne croyait pas de le contraindre à ramener sa fille dehors, dans l'obscurité glaciale. En un flash inquiétant, le Borgne apparut sur sa rétine. Il le chassa d'un clignement d'yeux.

Puis, de sa main la moins abîmée, il tâta la poignée et ouvrit la porte. L'air froid lui gifla le visage.

— Prête ? demanda-t-il à Sofia, qui fit oui de la tête.

Ils sortirent dans le blizzard. Erik sentit aussitôt les poils de son nez geler, puis l'air lui brûler les poumons. Malgré la panique à l'idée de se retrouver de nouveau livrés aux éléments déchaînés, enfiler son harnais lui procura un étrange réconfort. Peut-être était-ce son purgatoire, et qu'il y était condamné à jamais. Mais c'était injuste vis-à-vis de Sofia. Sa fille l'attendait, parée, ses bâtons plantés dans la neige.

— Il est là, dit Hânas.

Erik eut un coup à l'estomac. Il leva les yeux vers les sommets où une pâle lumière s'attardait, hésitant à céder la place à la nuit.

— Où ça ?

Hânas tenait son vieux fusil, scrutant la crête.

— À deux heures. Il sait ce qu'il fait. Il s'est planqué.

Erik brandit son arme, balayant l'horizon de gauche à droite. Puis le vit. Une forme sombre sur la pente obscure.

— Fonce ! ordonna-t-il à Sofia.

Elle effectua un virage parfait.

— Vas-y, Sofia ! l'encouragea-t-il, s'élançant à sa suite tandis que retentissait le son étouffé d'un fusil.

Celui du mastodonte.

Hânas tira avec le Mosin-Nagant, et des flammes jaillirent du canon telle une langue de diable. La détonation emplit l'univers comme un coup de tonnerre.

— Plus vite ! gronda Erik en accélérant lui-même.

Il entendit Hânas derrière lui actionner la culasse de sa pétoire russe. Le coup de feu suivant claqua, il se baissa instinctivement, ce qui le déséquilibra, mais il réussit à se stabiliser. Impulsion, glisse, impulsion, glisse. *Ce bâtard a visé Sofia !* Erik, au comble de la rage, eut l'impression qu'on lui avait injecté un shoot d'adrénaline directement dans le cœur.

Un nouveau morceau de glace vola en éclats comme un autre projectile se fichait dans la neige à une trentaine de centimètres de sa fille. Erik se rapprocha d'elle autant que possible.

— Je suis là ! cria-t-il, redressé de toute sa hauteur pour la protéger. Je suis avec toi.

Sur sa gauche, Hánas skiait avec fluidité malgré son épais manteau en peau de renne.

— Je l'ai manqué, dit le Sami.

— Où allons-nous ? demanda Erik.

— Le ravin dont je t'ai parlé. On peut encore y arriver.

— Hánas. Si je n'y arrive pas... tu la protégeras.

— Papa ! protesta Sofia.

— Tu vas y arriver, lança le Sami.

— Mais si je...

— Tu vas y arriver.

Erik serra les dents, furieux d'avoir laissé transparaître sa peur devant sa fille. Sa faiblesse. Mais il fallait que ça sorte. Il avait déjà du mal à respirer. L'adrénaline diminuait, bientôt elle disparaîtrait. Ses jambes étaient HS. Ses bras aussi. Ses abdos, douloureux, mais c'était supportable. La douleur n'était pas un problème. Ça le gardait alerte. Ce qu'il craignait, c'était que son corps le lâche. Qu'il le trahisse comme ses mains l'avaient fait. S'il n'avait été question que de volonté, il aurait pu continuer éternellement car son amour pour sa fille était infini. Une chose était sûre : sa fille, il l'aimerait toujours, même lorsqu'il aurait disparu, qu'il ne serait plus rien. L'amour ne dépendait pas de son corps, ni de ses muscles ou de ses tendons, pas plus que de son cœur ou de ses poumons, qui se gonflaient comme un soufflet attisant des braises. Tôt ou tard, cependant, son corps ne pourrait plus le porter. Le feu s'éteindrait. Et que se passerait-il ensuite ?

— Continue, Sofia, on va y arriver, fit-il. On est forts. On n'abandonne pas.

Il grimaça en sentant le froid sur ses dents. Il réfléchissait à ce qu'il allait lui dire ensuite. Les mots restèrent coincés dans sa gorge pendant cinq ou six foulées.

— Emilie est avec nous. Je sais que, toi aussi, tu sens sa présence.

C'était sorti comme si quelqu'un lui avait arraché l'âme. Elle était là, entre eux deux. Il pouvait presque la voir. Des larmes emplirent ses yeux.

— Ta sœur est avec nous, p'tite mère. On est forts.

Sofia ne répondit pas. Peut-être était-ce le fruit de son imagination, mais il eut l'impression qu'elle redoublait de vigueur, qu'elle allongeait sa foulée.

Emilie les guidait dans le blizzard. À travers le vent en furie.

Il ignorait comment échapper au mastodonte, qui pouvait suivre leurs traces avant qu'elles n'aient disparues. Il était sans doute en train de skier dedans, s'épargnant l'effort d'ouvrir un chemin dans la poudreuse. Peut-être réussiraient-ils à le maintenir à distance jusqu'à la nuit. Le Russe savait qu'ils étaient armés. Deux fusils contre le sien. S'ils tenaient jusqu'au coucher du soleil, ils pourraient lui tendre un piège. Tracer une piste dans la nuit, puis faire demi-tour, s'allonger, l'attendre, et l'abattre comme un animal.

Cette pensée – de la haine à l'état pur – le réchauffa. Ils contournèrent une falaise abrupte qui s'élevait dans le ciel, puis Hánas bifurqua vers le sud. Après avoir traversé une série de ravines de glace, l'éleveur de rennes pointa l'emplacement d'une grotte à peine perceptible.

— Elle mène au glacier, leur dit-il une fois au sommet, tandis qu'ils regardaient le vide.

Sofia reprenait son souffle, sans doute plus vite que lui, songea Erik.

— C'est bien raide, fit-elle, méfiante.

— En effet. Tu penses pouvoir y arriver ?

Elle réfléchit. Ouvrit et referma ses mains sur ses bâtons.

— Oui.

— En dérapage, tu te souviens ?

— Je sais. Et la pulka ?

— Je vais y aller doucement.

— Laisse-la, suggéra Hánas. Inutile de risquer une fracture de la cheville.

— Je vais y aller doucement, répéta-t-il.

Hánas hocha la tête avant de s'engager dans la pente.

— À ton tour, lança Erik à Sofia. Et sois prudente.

Elle fit pivoter ses skis et commença à déraiper, envoyant de la poudreuse en cascade, s'arrêtant de temps à autre, genoux et chevilles fléchis vers l'amont.

— C'est bien, super. C'est parfait.

Les jambes raides, talons vers l'extérieur et orteils vers l'intérieur, sur les carres, les extrémités des skis à une trentaine de centimètres l'une de l'autre, Erik s'élança à son tour. Derrière, le traîneau était comme impatient de le pousser dans la pente, et il serra les genoux de toutes ses forces pour contrôler sa vitesse, les muscles des cuisses en feu.

Ils descendirent encore et encore. Seuls bruits alentour : leur respiration, la neige délogée par leurs skis et, parfois, le frottement des carres sur les plaques de glace. Ce fut long, mais la pente finit par s'adoucir et ils purent se redresser et skier normalement.

La fatigue aidant, le sifflement de ses skis et les cascades de poudreuse le mettaient dans une espèce de transe hypnotique, et, lorsqu'il s'arrêta, il eut l'impression d'avoir quitté son enveloppe corporelle. Il ne se souvenait pas d'avoir descendu la montagne.

— Ça va, papa ?

Erik leva les yeux. Sofia l'attendait. Hánas, un peu plus loin, faisait de même.

— Ça va, répondit-il.

Il observa la ravine. Les ténèbres s'infiltraient entre les parois abruptes de la vallée, comme de l'eau noire gelée dans un bassin. Pas de trace du mastodonte, mais cela ne signifiait pas qu'il n'était pas là.

Ce glacier avait si peu de relief que, même dans la lumière déclinante, Erik distinguait Hánas, ou du moins sa silhouette. Là, impossible de les rater.

— On ne doit pas traîner ici, dit-il.

— J'ai des crampes dans les jambes, avoua Sofia. Il faut que je m'allonge.

— Non, impossible.

— Je sais. Mais j'en peux plus.

Lui-même n'en pouvait plus non plus, mais il se garda bien de l'admettre.

— On trouvera un endroit où se cacher de l'autre côté. Nous ferons le guet avec les fusils et tu pourras te reposer. OK ?

— OK, chuchota-t-elle en se mordant la lèvre inférieure.

— Allons-y.

— Papa.

— Quoi ?

— Tu penses qu’il est arrivé quoi à Čalmmo ? demanda-t-elle en se frottant les yeux. Le chien de Hánas.

— Peut-être que le mastodonte l’a eu, lâcha Erik.

— C’est ce que je crois aussi.

— Mais nous, il ne nous aura pas.

Elle pivota vers la ravine derrière elle.

— Sofia, on doit y aller. Reste dans les traces de Hánas autant que possible. Je serai juste derrière toi.

Elle se tourna alors vers le Sami.

— C’est bon ? demanda Erik.

— C’est bon, répondit-elle.

Elle se remit en route, et il lui emboîta le pas.

Erik rêvait tout éveillé. Souvenirs et songes tourbillonnaient dans son esprit. Elise dans le bain, ses seins à moitié dissimulés par la mousse. Ses yeux face aux siens : il devait donc être dans la baignoire avec elle. L’eau chaude. Des effluves de bois de santal et d’huile d’amande douce. Eux quatre à la pizzeria : le choix systématique de Sofia et d’Emilie quand il leur proposait une sortie. Le jour où ils étaient arrivés au chalet. Lui allumant le feu dans le poêle, les paumes sur la vitre tel un fidèle face à une idole.

Les images allaient et venaient dans sa tête, un patchwork qu’il maîtrisait à peine. Esprit et corps fonctionnaient de manière distincte, chacun suivant sa propre dynamique. Une part de son être avait conscience qu’il continuait à skier. Il était comme une extension de sa fille, ses skis touchant presque ceux de Sofia. Mais son âme se détachait. Il en avait autant conscience que de la neige qui le fouettait au visage, du vent dans son oreille droite, de son grondement déformé à travers la laine du bonnet, du crissement de ses skis sous ses pieds et des pulsations sous son crâne. Face à tout cela, il était certes moins passif qu’un simple spectateur, mais pas assez fort pour canaliser ce flot d’images.

Vacances à Fuerteventura. Les pieds dans le sable chaud. Le doux murmure des vagues. Les rires de ses filles : la plus belle mélodie qui soit. Lui debout sur la plage. Emilie sur une planche à voile. Tombant à l’eau encore et encore, sans jamais abandonner, jusqu’à ce qu’enfin elle prenne le vent et fasse une centaine de mètres, avant de rebasculer aussitôt. Sofia folle de joie parce que sa grande sœur *avait réussi*.

Lui aussi réussirait. Du moment qu'il restait avec sa fille. Tant qu'il ne tombait pas.

Puis son corps s'immobilisa. Quelque chose – son instinct de survie ? – s'était emparé de son esprit et le secoua, comme un loup tenant une proie entre ses crocs, l'agitant en tous sens. Une petite voix dans la tempête l'avait ramené à lui, aux sons et aux images alentour qui formaient un tout cohérent.

— Papa, regarde Hánas.

À cinquante mètres devant, l'éleveur se tenait dans la neige tourbillonnante. Il leur faisait face, son arme épaulée.

— Sofia, baisse-toi ! cria Erik.

Elle s'exécuta. Le Sami ne bougeait pas d'un pouce. *Qu'est-ce que tu fais ?* songea Erik, puis l'éleveur retira sa main de la crosse et leur fit un signe. Erik vit que le canon du Mosin-Nagant visait quelque chose derrière eux.

— Fonce !

Erik put sentir le sifflement de la balle.

Il glissa vers Hánas tandis que celui-ci rechargeait, avant de tirer à nouveau.

— Continuez sans moi, leur hurla-t-il.

Lorsqu'ils furent à moins de quinze mètres, Erik sentit la chaleur du canon avant de savoir que l'éleveur avait à nouveau fait feu. Sofia le dépassa, c'était lui qui suivait ses traces à présent.

Pendant une fraction de seconde, Erik croisa le regard du Sami, assez pour percevoir la haine qui l'habitait. Il le vit scruter le paysage vers le nord, actionner la culasse, chambrant une autre antique cartouche soviétique, et tirer. Une détonation incroyablement forte, dont l'écho sembla envelopper le glacier. Erik réalisa que le mastodonte n'avait pas riposté. En tout cas, il n'avait pas entendu d'autres coups de feu.

Il se pencha en avant. Impossible de voir leur poursuivant mais, alors qu'il se redressait et enfonçait à nouveau ses bâtons, un autre coup de feu retentit au loin. Il vit alors Hánas remettre son fusil dans son dos et faire demi-tour.

Tous trois skiaient pour leur survie, dans le blizzard, telles des victimes sacrificielles prêtes à apaiser les dieux de la glace pour que le printemps puisse un jour revenir. Ils voulaient disparaître dans les flocons blancs. Et que la neige tombe derrière eux tel un mur.

*S'il vous plaît, laissez-moi offrir ma vie pour sauver celle de mon enfant*, pensa Erik, même s'il ne savait plus très bien à laquelle de ses filles il pensait.

Au bout d'un moment, il cria à Sofia de s'arrêter car il ne voulait pas la perdre de vue en attendant que Hánas les rejoigne.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

Avant même que le Sami n'apparaisse à son côté, il se doutait que quelque chose ne tournait pas rond.

— Continuez, lança ce dernier.

Son visage gris et ses lèvres bleues n'annonçaient rien de bon. Erik avisa alors les traces laissées par le Sami : une sombre traînée dans la neige et la lumière déclinante.

— Tu a été touché ! s'écria-t-il.

— Ce n'est rien, répondit l'élèveur, baissant les yeux sur le trou dans son manteau. Continuez, répéta-t-il.

Il retira un gant d'un coup de dents et tâtonna à la recherche des boutons de corne, pour ouvrir sa pelisse.

— Merde, lâcha-t-il. Mais je n'ai pas mal.

— Il faut arrêter l'hémorragie, dit Erik.

Le Sami avait une tache de sang sur le côté droit de son pull en laine, au niveau de l'estomac, et un trou au centre, tel un bouton de rose pas totalement éclos. Le sang avait coulé sur sa jambe droite, le long de son mollet et brillait jusque sur sa botte.

— Nous n'avons pas le temps, répondit Hánas.

— Laisse-moi regarder, insista Erik en soulevant son pull-over. Fais le guet, dit-il à sa fille en indiquant le nord.

Mais elle fixait la blessure. Un petit trou, cruel, noir et fumant. Sanguinolant sur la peau blanche de l'abdomen du Sami.

— Sofia, je t'ai demandé de monter la garde, répéta son père.

Elle se concentra alors sur l'horizon, une main en visière pour protéger ses yeux.

— Ça fait mal ? demanda Erik.

Hánas inspectait sa blessure en serrant les dents.

— Ça brûle un peu. Le temps presse, protesta-t-il comme Erik se défaisait du harnais et, déchaussant ses skis, allait chercher la trousse de secours dans la pulka.

L'espace d'un instant, il se remémora l'épisode sous la tente la première nuit, quand Sofia s'était coupée et qu'il lui avait bandé la main avant de partir chez les Helgeland. Cela lui sembla bien loin.

— Erik, écoute-moi, reprit le Sami. Nous devons partir. Maintenant.

Erik, incapable d'ouvrir le sachet contenant les lingettes antiseptiques, requit l'aide de Sofia. Puis il fit signe à Hánas de garder son pull levé.

— Ne bouge pas, dit-il en désinfectant la plaie.

La compresse rougit instantanément. Puis Erik appliqua cinq tampons de gaze et demanda à Hánas de les maintenir en place tandis qu'il confiait le ruban adhésif à sa fille afin qu'elle en trouve l'extrémité.

— Il faut arrêter l'hémorragie, sinon tu vas conduire cet enfoiré droit sur nous.

Le Sami acquiesça d'un signe de tête. Erik passa la bande autour de son ventre une fois, puis deux, et il serra. La bouche de l'éleveur se tordit de douleur. Aucune plaie dans son dos, donc la balle était toujours là. Dans les intestins ? Plus haut ? Les reins, le foie ? Peut-être avait-elle transpercé l'estomac. Ça n'augurait rien de bon en tout cas, se dit Erik. Même si ses compétences en anatomie étaient limitées et qu'il ne pouvait deviner les dommages que la balle avait causés, ni où elle pouvait se trouver, il avait vu assez de films pour savoir que, lorsqu'on prenait une balle dans le ventre, on finissait toujours par y passer.

Il regagna le traîneau et dégota la flasque en cuir remplie de bourbon qu'il s'était imaginé siroter dans un confortable refuge face à un bon feu tandis que Sofia soufflerait sur une tasse de chocolat bien chaud en faisant des plans pour le lendemain. Hánas saisit la flasque qu'il porta à ses lèvres. Il laissa le whisky sur sa langue cinq secondes. Puisse l'alcool apaiser sa douleur.

Erik regarda vers le nord, paupières mi-closes à cause du blizzard.

— Tu peux nous trouver un endroit où l'on sera en sécurité ? demanda-t-il.

Il s'inquiétait pour Hánas. Mais l'unique personne dont il était responsable, c'était sa fille.

Le Sami lui rendit la flasque avant de répondre :

— On n'est plus très loin. On va descendre de ce glacier et laisser la tempête derrière nous.

Erik rechaussa ses skis, et Sofia l'aida à s'harnacher.

— Il va s'en sortir ? demanda-t-elle en regardant l'éleveur, déjà reparti.

Penché en avant, légèrement vers la droite, comme si sa blessure, tel un trou noir, était en train de l'aspirer afin de le faire passer de cette dimension à une autre.

— Il est coriace et le bandage est bien fait, répliqua-t-il. Si on arrive à atteindre l'hôpital, il s'en sortira.

En prononçant ces mots, Erik réalisa combien c'était improbable. Si Sofia le comprit aussi, elle n'en laissa rien paraître. Ils se lancèrent dans les traces du Sami, jetant des coups d'œil furtifs derrière eux, telles des silhouettes effrayées par leur ombre.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 14

Hánas était encore tombé, son corps massif gisait dans la neige. Sofia l'avait rejoint au moment où Erik arriva à leur niveau.

— Je ne peux plus avancer, articula péniblement Hánas, luttant pour garder les yeux ouverts.

— Si, tu peux y arriver, dit Erik.

Il fit un signe à Sofia pour qu'elle l'aide à remettre le Sami sur ses skis.

— Papa, on pourrait l'installer dans le traîneau.

— Non, Sofia, rétorqua Hánas, dont le visage avait viré au gris.

— Et pourquoi pas ?

— Ton père doit économiser ses forces.

Erik n'en était pas fier mais ne le contredit pas. Hánas avait raison. Il était épuisé. Les seules forces qu'il pouvait encore invoquer n'étaient pas celles du corps, mais celles de l'esprit, du cœur et de l'âme. C'était tout ce qui lui restait, et il ne les mobilisait plus que pour sa fille.

— Laisse-moi regarder, dit-il néanmoins.

Avec l'aide de Sofia, il ouvrit le grand manteau de l'éleveur et constata que le sang n'avait pas traversé le pansement : un point positif. Le froid y était sans doute pour quelque chose. Mais il ne pouvait pas arrêter l'hémorragie interne. Le cœur de Hánas risquait donc d'être mal irrigué et, par conséquent, ses reins allaient se mettre à dysfonctionner. De l'acide gastrique s'écoulait sans doute au mauvais endroit. Et le poison de sa vessie était peut-être en train de se répandre partout.

— Je ne sais pas quoi faire, admit Erik, réalisant alors qu'il en savait beaucoup plus sur le bois et ses diverses propriétés que sur le corps humain.

— Je vais continuer aussi longtemps que je pourrai, dit Hánas, mais si je ne peux plus suivre, il faudra me laisser.

— Non ! s'écria Sofia, cherchant dans le regard de son père un signe de soutien.

En pure perte. Elle s'approcha du Sami, se plaçant contre son côté gauche.

— Tu peux t'appuyer sur moi, suggéra-t-elle en prenant son bras qu'elle passa autour de son épaule. Nous allons skier ensemble. Mon ski gauche et ton ski droit, puis ton gauche et mon droit, en même temps.

Erik était fier d'elle. Et avait honte de lui-même.

— Je m'en charge, dit-il, se mettant en position. Ce sera plus facile pour moi parce que nous faisons plus ou moins la même taille.

— Alors, je peux me charger de la pulka, proposa-t-elle.

— Non, toi, tu vas skier devant. Tu seras nos yeux.

Ils repartirent. Pendant un moment, le système fonctionna, leurs jambes étaient synchrones, skis bien parallèles traçant dans la poudreuse. Puis Hánas se mit à tousser. Trente secondes plus tard, il se raidit et bascula en avant pour vomir du sang. Le jet cramoisi éclaboussa la neige et ses skis.

— Bon Dieu ! s'exclama Erik face à la quantité d'hémoglobine fumante.

— Fais quelque chose, papa !

— Fais le guet, Sofia !

Il posa une main sur l'épaule du Sami, toujours courbé en deux.

— Je n'arrive plus à... respirer, articula-t-il péniblement. (Il cracha encore du sang, puis agita faiblement un bras dans leur direction.) Aaa... (Il toussa.) Allez-y.

— Ça va aller. Tu vas te sentir mieux maintenant que tu as craché tout ce sang. On doit se remettre en route.

Hánas secoua la tête, se redressa et s'essuya les lèvres sur sa manche.

— Allez-y, insista-t-il.

Erik fixait le sang dans la neige. Il y en avait tellement. Jusqu'où pourrait aller Hánas dans cet état ? La vérité, c'est qu'il voulait le laisser là et partir avec Sofia. Alors ils réussiraient peut-être à atteindre la périphérie de la ville et donner l'alerte pour que Hánas soit sauvé. Peut-être que, sur leur trajet, ils croiseraient une patrouille de police en motoneige ou les secours en montagne, ou qu'ils parviendraient à un refuge où d'autres randonneurs qui s'abritaient de la tempête auraient des téléphones qui fonctionnaient. Sa conscience pouvait s'accommoder de cette conduite pour lui-même, mais pas vis-à-vis de Sofia. Du moins, pas encore.

— En route, dit-il à Hánas, qui grimaça, inspira et tendit la main pour saisir son bras.

*Que ferais-tu pour elle ?*

*N'importe quoi.*

*N'importe quoi ?*

*Il n'y a rien que je ne ferais.*

*Tu tuerais ?*

*Oui.*

*Tu assassinerais ?*

*Oui.*

*Et tu laisserais un homme mourir dans la neige ?*

Erik y réfléchit, même s'il savait que c'était inutile. Mais le Borgne l'incitait à une sorte d'introspection. Un vrai sketch, en définitive, comme s'il avait sérieusement réfléchi aux réponses plutôt que de se contenter de les cracher comme des noyaux de cerises.

*Oui, je laisserais un homme mourir dans la neige.*

*Même s'il vous a aidés ?*

*Oui. Je te l'ai dit, je ferais n'importe quoi.*

*Et si elle se mettait à te détester ?*

*Une pause. Je le ferais quand même.*

*Alors fais-le.*

— Dans quelle direction ? demanda Sofia qui s'était arrêtée, les observant dans la tempête.

— Avance, cria-t-il, et elle redémarra.

Erik ignorait où ils étaient. Aucun souvenir du dernier kilomètre parcouru. Toujours sur ses skis, Hánas s'appuyait sur lui, raide, la tête projetée vers l'avant, son menton barbu reposant sur sa poitrine. Les yeux probablement fermés – impossible à dire avec cette grande capuche recouvrant sa tête. Ils avaient bien avancé depuis que le Sami avait vomi tout ce sang. Leurs skis fendaient la neige en parfaite harmonie, et ils devaient ressembler à un étrange automate, une machine se moquant des humains, programmée pour exécuter une suite de mouvements prédéfinis.

Erik se demanda si ce n'était pas Hánas qui l'aidait plutôt que l'inverse. Mais comment parvenait-il encore à skier, après avoir perdu tout ce sang ? Et avec une balle dans le corps ? Peut-être que pour un type comme lui, qui

avait skié sur des milliers de kilomètres au cours de son existence, c'était à peu près aussi simple que respirer. La seule chose capable de les stopper l'un ou l'autre était sans doute la mort elle-même. *Et elle ne devrait plus tarder*, songea Erik.

S'il s'arrêtait à un moment donné – dans un endroit indéfini – et qu'il déposait doucement l'élèveur dans la neige, ce dernier s'en apercevrait-il seulement ? N'était-ce pas là que le Borgne voulait en venir ? La raison de son apparition ? Le Borgne avait débarqué sans crier gare, sans même attendre qu'il soit en train de rêver. Étonnant qu'un dieu se permette ce genre de conduite.

*Je suis toujours là*, rappela le dieu.

— Qu'attends-tu de moi ? lui demanda Erik.

Seul le vent qui soufflait sur le glacier lui répondit, chant funèbre des égarés.

— Que se passe-t-il ? fit-il comme Sofia venait de crier.

— Il y a quelque chose là-bas.

Il regarda dans la direction qu'elle indiquait de son bâton. Il commençait à faire sombre et, avec tous ces flocons dans l'air, impossible de distinguer ce qu'elle avait vu. Mais en avançant, la chose prit forme, et une lueur d'espoir refit surface en lui.

— Où sommes-nous ? demanda Hánas, la tête toujours inclinée, de sorte que les mots – les premiers qu'il prononçait depuis longtemps – semblèrent s'échapper de sa capuche en peau de renne.

— Il y a des bâtiments, dit Erik. À mi-pente. De vieux bâtiments. Délabrés. Construits sur pilotis.

— L'ancienne mine, lâcha Hánas, avant même de trouver la force de relever la tête.

— La mine de cuivre ? Celle qu'ils veulent rouvrir ? s'enquit Sofia.

— Oui.

— Alors on ne trouvera aucune aide ici, dit Erik, son maigre espoir aussitôt anéanti.

La neige réfléchissait assez de lumière pour qu'il distingue trois structures principales devant la paroi rocheuse : de longs bâtiments en bois aux toits de tôle ondulée alignés l'un derrière l'autre. Côté pente, les constructions étaient effectivement sur pilotis. De vieux et fragiles édifices qui lui évoquaient les montagnes russes en bois des années 1920.

— Et maintenant, on fait quoi ? interrogea Sofia en soufflant sur ses moufles.

Elle avait l'air si petite, le visage si pâle à l'exception de ses yeux cernés. À dire vrai, elle semblait malade. Comme elle l'avait été les semaines après la mort de sa sœur. Répétant que c'était sa faute, parce que c'était elle qui avait eu l'idée d'aller faire de l'escalade.

— On a déjà réussi à arriver jusqu'ici, dit-il.

Peut-être que les jambes du Sami étaient en train de flancher, ou que lui-même était à bout de forces, mais, à présent, le poids de son compagnon lui pesait. S'il le lâchait, Hánas s'effondrerait et ils ne réussiraient jamais à le remettre sur ses skis. Il regarda vers l'est.

— La ville ne doit plus être très loin, poursuivit-il. Cinq kilomètres jusqu'à la périphérie. Peut-être six.

Le simple fait de le dire l'accabla. Il savait que c'était déjà trop.

— Je n'en peux plus, fit l'éleveur dans un soupir.

— Nous pouvons y arriver, l'encouragea Erik.

— Laissez-moi ici, implora le Sami.

Sofia fit non de la tête.

— On pourrait te laisser là-bas, reprit Erik en indiquant du menton les bâtiments de l'ancienne mine en haut de la pente. Tu y seras à l'abri. Et une fois en ville, on enverra la police et les secours te chercher.

— Papa, je ne peux pas.

— Hánas va s'en sortir.

Elle secoua la tête, les yeux emplis de larmes, et il comprit qu'elle ne parlait plus du Sami.

— Je ne peux pas, répéta-t-elle. Je ne peux plus skier, papa. J'en peux plus.

— Je sais, p'tite mère. Ça va aller.

Il aurait voulu la serrer dans ses bras, mais Hánas était accroché à lui comme un poids mort.

— Ça va aller. Viens là.

Elle fit deux pas dans sa direction. Il sentit son souffle sur son visage dans l'air glacial et, avec lui, un léger parfum de transpiration.

— On peut se reposer ici, dit-il en désignant les ruines.

Une série de pylônes de téléphérique étaient alignés vers l'est, squelettes de robots géants ou d'une technologie depuis longtemps disparue.

— Manger quelque chose et reprendre des forces avant la dernière ligne droite.

Ces mots, c'était déjà presque une nourriture.

— Et le mastodonte ?

— On va trouver un endroit où faire le guet. On est armés. S'il se pointe, on le tuera.

Elle tremblait de froid mais aussi de peur, assurément.

— OK, papa.

— Allez, viens. Aide-moi à tracter Hánas.

*Une bonne chose qu'elle bouge à nouveau*, pensa-t-il tandis qu'elle se plaçait de l'autre côté de Hánas. Elle lui prit le bras et le passa autour de son épaule.

— Prête ?

— Prête !

Et ensemble, ils acheminèrent le Sami jusqu'aux bâtiments de la mine abandonnée. Un abri comme un autre.

Ils cachèrent leurs skis et la pulka dans le premier bâtiment, puis gagnèrent celui qui était le plus en hauteur, puisant dans leurs dernières ressources pour grimper et tirer Hánas. Erik souhaitait avoir la vue la plus dégagée possible sur les abords de la mine. Il expliqua à Sofia que si le Russe arrivait à leur insu, au moins l'entendraient-ils fouiller les deux baraquements plus bas.

De leur point d'observation, Erik aperçut d'autres constructions, au-delà de la crête. Sans doute d'anciens bureaux, ou des dortoirs pour les mineurs. On aurait dit un bled du Far West dans un vieux film : un lieu surgi du néant qui avait servi de camp pour de courageux prospecteurs, avant qu'un riche entrepreneur n'achète le terrain et – grâce à une ligne de chemin de fer – ne le transforme en une ville-frontière, avec ses propres lois, ignorant celles de la société et de Dieu. Une cité fantôme. Mais c'était leur unique sanctuaire face à la tempête et face au prédateur qui les traquait.

Ils choisirent la pièce la plus éloignée des rafales glaciales, avec une fenêtre donnant sur la parcelle où ils se trouvaient vingt minutes auparavant. Une salle vide, à l'exception de quelques débris de machines rouillées. Des gamins étaient passés par là, leur vaine rébellion immortalisée par des tags sur les poutres et les murs. Des inscriptions absurdes en caractères bleus et jaunes, illisibles et ornés de flèches, courbes

et pointes. Les signatures d'ados qui, depuis, avaient sans doute fait leur entrée dans la vie active, fondé une famille et goûté aux joies du conformisme social.

Erik et Sofia enveloppèrent Hánas dans une couverture de survie et l'adossèrent contre le mur, côté montagne, derrière la mine, là où il faisait le plus chaud. Erik demanda à sa fille de s'assurer que leur compagnon ne s'endorme pas.

— Mais il faut qu'il se repose, dit-elle en voyant Hánas se laisser glisser pour s'asseoir, les lèvres tordues par une douleur qu'il tentait d'exorciser en marmonnant prières et malédictions dans sa langue natale.

— S'il s'endort, il ne se réveillera pas.

Elle hocha gravement la tête. Elle avait compris une situation que son jeune âge, treize ans, n'aurait pourtant pas dû la rendre à même d'appréhender. Cette pensée lui brisa le cœur.

Ils partagèrent un peu de viande de renne séchée apportée par le Sami, qui n'y toucha pas.

— Il n'arrive pas à manger, expliqua Erik d'une voix calme face à la perplexité de Sofia.

Eux ne se firent pas prier, déchirant à pleines dents les morceaux durs comme du cuir. Silencieux et perdus dans leurs pensées, tandis que le vent gémissait et faisait trembler les vieilles poutres.

— C'est bon ?

Elle opina du chef, la bouche pleine de cette viande filandreuse et salée.

Erik s'assit sur un tabouret près d'une fenêtre, dont il nettoya la vitre avec de la neige avant de l'essuyer avec un vieux chiffon. Il frissonnait. La preuve que son corps luttait encore ? Qu'une énergie ou une volonté dissimulées tentaient encore de le réchauffer ? Car il était épuisé. Il n'aurait pas pu continuer, et il se demandait s'il fallait l'avouer à Sofia. Qu'elle ne s' imagine pas que c'était sa fatigue à elle qui les avait poussés à se terrer ici telles des bêtes traquées attendant l'inéluctable. Il choisit de se taire, ne voulant pas qu'elle sache qu'il était à bout. Comme ses jambes. Ses poumons. Ses os et sa chair rongés par le froid. Ni qu'elle apprenne que son esprit et son corps avaient depuis bien longtemps pris des chemins différents.

*Tu as dit que tu ferais n'importe quoi.*

Il sursauta et regarda autour de lui. Le Borgne se tenait dans l'ombre, entre un moteur industriel rouillé et un empilement de câbles métalliques.

Sous une cape noir corbeau et un chapeau mou à large bord assorti.

*Je le ferai*, rétorqua mentalement Erik, contrarié par cette intrusion. Il devait faire le guet, pas répondre aux questions d'un spectre issu de rêves humains, un dieu depuis longtemps déchu et remplacé par de nouvelles idoles.

*Alors vas-y*, commanda la divinité. *Qu'est-ce qui t'en empêche ?*

— *Ça*, répondit Erik en levant les mains.

Elles n'étaient plus douloureuses – beaucoup moins en tout cas qu'elles ne l'avaient été –, mais toujours hors service. Les trois premiers doigts de la droite noircissaient. *Et ça*. De ces mains traîtresses, il désigna le reste de son corps. *Je suis vidé. J'ai tout donné.*

La divinité leva son menton barbu, et Erik vit le bandeau sous son large couvre-chef. La prunelle de son œil valide, braise luisante dans l'obscurité, le fixait.

*Et ta fille ? N'as-tu pas affirmé pouvoir marcher jusqu'au bout du monde pour elle ? La porter à jamais ?*

Il serra les dents. *Qu'est-ce que tu en sais ?*

Le dieu haussa les épaules. *Je sais ce que tu penses. Ta peur de vieillir. Et celle de mourir.*

Erik accusa le coup, laissant ces révélations le recouvrir comme de la neige. Comme le froid, dont sa grand-mère disait qu'il était « assis dans les murs ».

— Papa... Papa !

Sofia secouait son épaule, et il lui accorda toute son attention. Elle était emmitouflée dans une couverture, coiffée de son bonnet orné d'igloos, de flocons et d'ours polaires que constellaient de minuscules glaçons.

— Oui ?

Elle resta silencieuse. Son regard trahissait son inquiétude. Avait-il parlé à voix haute ?

— Je pense qu'on devrait redonner du whisky à Hánas. Pour la douleur. Je lui ai parlé, mais il ne m'a pas répondu. Comme s'il était...

Elle respira un bon coup avant d'ajouter :

— ... en train de renoncer.

Erik fouilla dans sa poche et réussit à en sortir la flasque.

— Ne le laisse pas tout boire. Juste une gorgée. Tu en veux, toi ? reprit-il.

Elle grimaça.

— Ça te réchauffera. Ou du moins, tu en auras l'impression.

S'imaginait-elle qu'il avait perdu la boule ? Il sourit malgré tout en pensant au paradoxe de la situation : quelque part, un type voulait leur peau, et sa petite fille, qui avait été témoin d'un meurtre et vu son propre père abattre des êtres humains, qui avait enduré des épreuves inimaginables, était choquée parce qu'il lui avait suggéré de s'envoyer une rasade de bourbon ?!

— Qu'est-ce que va dire maman ? murmura-t-elle.

Mais elle avait le regard dans le vague, comme si elle était persuadée qu'en réalité personne n'en saurait jamais rien.

Elle prit la flasque, dévissa le bouchon et la porta à son nez. À sa grimace, on aurait dit qu'elle reniflait une bouche d'égout, voire pire.

— De toute façon, c'est trop bon pour les filles, dit-il tandis qu'elle fermait les yeux en approchant la bouteille de ses lèvres.

Elle but une gorgée et afficha une moue de dégoût qui lui retroussa le nez.

— Beurk ! lâcha-t-elle en frissonnant tandis qu'il riait, un son qui semblait réchappé d'une planète éteinte.

— Je t'avais prévenue.

— Comment peux-tu boire ça ?

— Gardes-en pour lui.

Hánas était assis, la tête inclinée sur le côté, les yeux fermés.

Sofia revissa le bouchon de la flasque.

— Il est en train de mourir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix calme.

Elle toisait son père d'un œil aussi perçant que celui de la divinité. S'il lui mentait maintenant, elle n'aurait jamais plus confiance en lui.

— Oui, je crois.

Elle hocha la tête.

— Essaie de dormir un peu.

Elle observa la fenêtre.

— Je peux monter la garde un moment, fit-elle.

La neige tombait à gros flocons, comme du duvet de canard s'échappant d'un traversin. Difficile de voir au-delà de la vieille vitre. En réalité, si le mastodonte était dans le coin, à les épier, ils ne le verraient sans doute pas. Mais, après tout, lui non plus.

— Pas besoin, je vais bien. Repose-toi un peu, dit-il.

— Tu ne m'avais pas demandé de veiller à ce que Hánas ne s'endorme pas ?

— Je suis réveillé, précisa le Sami, les surprenant tous les deux.

Hánas releva la tête, non sans peine. Malgré l'obscurité, Erik distingua du sang sur ses dents.

— Ton père et moi, on va discuter un peu, déclara-t-il à Sofia. Histoire qu'il ne s'endorme pas pendant son quart.

Elle se tourna vers son père, en quête de son approbation.

— Allonge-toi, lui dit-il.

— Papa...

— Oui ?

— Le type là-bas. Il ne va pas lâcher l'affaire, pas vrai ?

Une rafale fit trembler la vitre.

— Non, répondit-il. Mais nous non plus.

Elle parut songeuse, puis l'embrassa sur la joue.

— Maintenant repose-toi.

Elle s'éloigna pour s'allonger, frissonnant sous la couverture. La faible lueur de la lune semblait la caresser, comme si l'astre l'avait choisie entre mille.

Erik tourna la tête vers la nuit, son souffle embrumant la vitre.

Il se réveilla comme après un long coma. Comme un homme enterré vivant, creusant la terre humide ou la neige profonde. La conscience lui revenait par paliers. Avec la sensation d'émerger d'une terre inconnue, bien au-delà de l'expérience physique, et, en même temps, de n'avoir aucun souvenir de ce lieu mystérieux. L'impression de peser une tonne, d'avoir les membres en plomb, et que tout n'était que souffrance. Mais même la douleur s'inclina face à la panique qui montait crescendo.

*Comment ai-je pu m'endormir ? Comment ai-je pu la mettre ainsi en danger ?*

Il regarda sa fille, couchée, immobile et silencieuse. Et il se rappela ces nuits quand Sofia et Emilie étaient petites : il se faufilait dans leur chambre et restait debout en attendant que ses yeux s'adaptent à l'obscurité, à l'écoute, pour être sûr qu'elles respiraient, car bien souvent elles ne faisaient aucun bruit.

Il agit alors exactement de la même façon, vérifiant que la couverture de Sofia se soulevait, quatre, cinq fois. Puis il reporta son attention sur Hánas,

qui était éveillé. L'éleveur hocha la tête presque imperceptiblement. Et quelque chose dans ce mouvement le laissa penser qu'il ne s'était peut-être pas endormi longtemps, comme il le craignait. Comme si le Sami avait voulu lui dire : « *Tu es parti une minute, mon pote, mais c'est bon de te revoir.* » Ils avaient bavardé de tout et de rien, pour que Hánas reste conscient. De football. Erik avait été surpris de constater que le Sami en savait plus que lui sur l'équipe de Tromsø et était un fan du Liverpool FC. Puis il lui avait demandé combien de rennes il possédait, tout en se souvenant de l'avertissement de Lars Helgeland – ce n'était pas une question à poser à un éleveur à moins de vouloir l'insulter. Hánas avait craché du sang en toussant, avant de riposter :

— Combien d'argent as-tu sur ton compte en banque ?

Sa réplique donnait raison à Lars. Peu importe, se disait Erik, sa stratégie semblait fonctionner : si l'homme parlait, c'est qu'il était vivant. Bien entendu ils avaient évoqué les derniers événements. Le laboratoire de recherche et ses liens manifestes avec Novotroitsk Nickel. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé d'explications aux mensonges du Dr Kotilla sur ce que lui et ses collègues faisaient dans ce labo, ni pourquoi ils y conservaient des cadavres momifiés. Encore moins sur ce qui était arrivé à Ivvár, employé comme chauffeur par la compagnie minière. Dans cette ruine qui était désormais devenue leur sanctuaire.

Même gravement blessé, victime d'une hémorragie interne et sans doute en train de mourir, Hánas semblait en meilleure santé que cet homme attaché sur une table, dont le visage trempé de sueur et les yeux exorbités évoquaient un crâne.

— Ivvár était un type perturbé, articula Hánas, chaque mot exigeant un effort qu'il était néanmoins prêt à fournir. Son frère et lui avaient un troupeau, mais ils se sont brouillés. Pour une question de fric. Je ne connais pas les détails, mais Ivvár picolait trop. Ce n'est pas un secret. Il s'est mis à gagner de l'argent en promenant des touristes. À ski ou en motoneige. Et avec la pêche au saumon à la fin de l'été. Ensuite, j'ai entendu dire qu'il avait été embauché par la compagnie minière. Il allait chercher les directeurs, membres du conseil d'administration et autres pontes à l'aéroport. Et les conduisait jusqu'ici. Peut-être pour les aider à trouver de nouveaux filons. Tu imagines comment l'a pris notre communauté...

— Je peux imaginer ce que ta sœur en a pensé, en tout cas, dit Erik.

Il se souvenait du ton sans appel de Karine Helgeland lorsqu'elle avait défié le mastodonte et refusé le pot-de-vin de la compagnie. Son courage leur avait été fatal, à elle et à son mari. Et sans doute aussi à son frère. Et dans un certain sens également à lui et à sa fille, songea Erik.

Hánas changea de position en grimaçant de douleur.

— Elle disait qu'Ivvár nous avait tous trahis. Mais je pense qu'elle le plaignait plus qu'autre chose.

Puis l'éleveur se tut. Erik scrutait la nuit, ses sens en alerte, une main devant la bouche afin de ne pas embuer la vitre.

— Tu as peut-être touché le Russe, déclara-t-il après un bref silence.

— Je ne crois pas. Il était trop loin.

Le Sami sortit la flasque de dessous la couverture et la porta à ses lèvres d'une main tremblante et ensanglantée.

— Même si ça ne l'a pas empêché de m'atteindre, ajouta-t-il avec un étrange respect.

— On devrait refaire ton pansement.

— Tu as d'autres compresses ? demanda le Sami.

— Non.

Il les avait toutes appliquées sur sa plaie, et elles devaient désormais être totalement imbibées de sang.

— Je peux utiliser autre chose, dit Erik. Je pense qu'il nous reste des vêtements propres dans le traîneau.

— Tu n'es pas censé faire le guet ? On s'occupera de ça quand ta fille se réveillera.

Erik hocha la tête et ils contemplèrent Sofia. Le visage en grande partie dissimulé sous sa capuche, à l'exception des joues et des lèvres – qu'aucun garçon n'avait encore embrassées.

*Dors, songea-t-il. Rêve de ta maison. De ta mère. De ta sœur. Du temps béni où nous étions tous ensemble, heureux et insoucians.*

# 15

Erik se tenait derrière le bâtiment, se soulageant contre la paroi de la montagne, lorsqu'il les entendit. Il fallut un moment pour que l'information parvienne à son cerveau, puis ça le percuta comme une avalanche. Des motoneiges. Plusieurs, grondant dans la tempête, le son des moteurs variant au gré des accélérations. Il sprinta le long du bâtiment jusqu'à la terrasse, scrutant l'horizon, la tête tournée de manière à privilégier son oreille gauche.

Peut-être une équipe de secours partie à leur recherche ? Elise, se doutant que quelque chose n'allait pas, avait pu donner l'alerte. Ou quelqu'un avait découvert les Helgeland et, sachant qu'un meurtrier se promenait dans la nature, les flics faisaient le tour des chalets et autres refuges dans les montagnes afin de s'assurer que personne n'était en danger. Peut-être étaient-ils tombés sur les cadavres des types qu'Erik avait descendus et ils menaient désormais une vaste chasse à l'homme. Possible, non ?

Il distingua les phares avant de localiser le bruit des moteurs. Sept machines venant du sud-est. Encore loin, les faisceaux scintillaient dans la tempête tandis qu'ils manœuvraient entre les ravines. Sa respiration embrumait le verre de la visée, si bien que la lunette de son arme ne lui permit pas de faire le point sur l'un des engins pour savoir s'il s'agissait de la police ou des secours.

Il se réfugia à l'intérieur et prévint Hånas, puis réveilla Sofia en douceur afin de ne pas l'effrayer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en émergeant, les traits crispés.

— Nous avons de la visite, répondit-il.

— Qui ?

— Je l’ignore.

Il aida sa fille à se redresser. Ensemble, ils marchèrent jusqu’à la porte.

— Il ne faut pas qu’ils vous voient, dit le Sami sans relever la tête.

— Mais ça ne peut pas être lui, chuchota Sofia, sondant son père.

— Hánas a raison, fit-il Erik. Tant qu’on ne sait pas de qui il s’agit, on reste planqués.

Cinquante centimètres de neige recouvraient la partie exposée de la terrasse. Père et fille la traversèrent tant bien que mal avant d’emprunter l’escalier en fer menant aux trois édifices nichés contre la montagne, marchant dans leurs propres traces autant que possible. Ils pénétrèrent dans le premier bâtiment et se frayèrent un chemin dans l’obscurité, dépassant des machines obsolètes – témoins d’une époque révolue – jusqu’aux fenêtres baignées par la lumière du faisceau des motoneiges. Erik attendit le retour des ténèbres pour regarder à travers un cadre sans verre. À côté de lui, Sofia épiait derrière une vitre ternie.

— Qui est-ce ? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas, avoua-t-il, l’air glacial lui fouettant le visage.

Les motoneiges avaient longé les bâtiments de la mine et s’étaient arrêtées sur le côté, non loin des autres baraquements et des trois édifices de bureaux aux toits en tôle ondulée. Erik remarqua alors une grande tente. Identique à celles des camps de base utilisées par les chercheurs lors d’expéditions polaires. Les motoneiges, moteurs coupés mais phares toujours allumés, étaient garées en arc de cercle.

— Ce n’est pas la police, dit Sofia.

— Non, en effet, articula-t-il.

— Ni une équipe de sauveteurs.

— Non plus, confirma-t-il, le canon du fusil braqué à travers la fenêtre sans vitre. Ils ont un rapport avec la mine, ou le labo, ou les deux.

— Donc, on ne peut pas leur faire savoir qu’on est là.

Il ne répondit pas, trop concentré sur les nouveaux venus. Ils étaient douze, hommes et femmes. Pressés. Affairés dans la grande tente et les baraquements. Se mouvant rapidement. Avec une efficacité et une urgence dépassant le simple désir d’accomplir une tâche professionnelle.

Il déplaça le fusil, visant un type vêtu d’une grosse parka noire qui aboyait des ordres emportés par les rugissements du vent. Une arme en bandoulière à l’épaule droite.

— Il y en a d’autres qui arrivent, s’écria Sofia.

Un nouveau bruit de moteur retentit, mais Erik resta concentré sur les baraques et la tente, ne tournant la tête qu'un instant pour apercevoir trois autres motoneiges débarquer, tirant des remorques.

— Qu'est-ce qui se passe, papa ?

— On dirait qu'ils remballent.

— Remballent quoi ?

Il braqua la lunette vers une femme qui sortait d'un local en portant quelque chose.

— Des écrans d'ordinateur. Des dossiers. Des combinaisons de protection.

— Comme celles du labo ?

— Oui.

Un type traînait péniblement un marteau-piqueur dans la poudreuse, un autre avait les bras chargés de pioches. Deux gars portaient un générateur, et deux autres sortaient des bidons de carburant de la cabane de gauche. Ils chargeaient le tout sur les remorques attelées aux motoneiges.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer ?

— Ils font leurs bagages à cause de nous ? interrogea Sofia.

— Pourquoi à cause de nous ?

Il avait la réponse, mais il voulait l'entendre de sa bouche, curieux de savoir comment elle l'avait devinée toute seule.

Sofia comprit qu'il la testait.

— Parce que cette ancienne mine a un rapport avec le labo clandestin, les corps et cet homme, Ivvár, déclara-t-elle. Et parce qu'on s'est échappés du laboratoire. Donc, maintenant, ils ont peur qu'on raconte tout à la police et que leurs activités soient révélées au grand jour.

Erik replaça son œil derrière la lunette.

— Je pense que tu as raison, dit-il en calant le réticule sur le type à l'entrée de la grande tente.

Le chef ?

Un homme et une femme se tenaient de part et d'autre d'une cavité carrée creusée dans le sol, dans laquelle ils déposèrent une bâche avec un soin tout particulier, indiquant qu'ils souhaitaient retrouver intact ce qu'ils venaient de dissimuler.

— Papa.

— Oui ?

Intrigué par le silence de sa fille, il se détourna du viseur pour la regarder.

Malgré son bonnet et la quasi-obscurité, il vit le pli entre ses sourcils, ce trait hérité de sa mère.

— Ils ne sont peut-être pas méchants. Ils peuvent sans doute nous aider. Sauver Hánas.

Les bras croisés sur la poitrine et les mains agrippées aux épaules, elle semblait si vulnérable. Elle frissonnait comme si ce réflexe physiologique était devenu une seconde nature chez elle.

— S'ils apprennent qu'il est mourant, peut-être qu'ils pourraient lui porter secours en le redescendant sur une motoneige.

— Mais si ce n'est pas le cas ? demanda-t-il. Quel que soit ce qu'ils tentent de cacher, ça doit être sacrément important pour qu'ils soient venus jusqu'ici malgré la tempête.

— Mais n'est-ce pas à Hánas de décider s'il veut courir ce risque ?

Sa sagesse et sa bonté ne cessaient de l'étonner. Elle avait raison. Le Sami allait mourir et c'était à lui que revenait la décision. Même s'il n'y avait qu'une chance sur dix que ces gens l'aident, c'était toujours mieux que la probabilité actuelle qu'il survive à cette nuit.

— OK. Il est maître de son destin. S'il veut tenter le coup, toi et moi, on restera planqués. On observera ce qui se passe. Mais sans se montrer. C'est d'accord ?

— D'accord.

— Viens.

Ils s'éloignèrent de la fenêtre et se dirigèrent vers l'arrière du bâtiment et l'escalier. Erik avait l'impression que la gravité l'attirait trois fois plus violemment qu'en temps normal. Ses jambes lui paraissaient vides et pourtant si lourdes. Chaque pas exigeait de lui un effort physique et mental surhumain.

Ils rejoignirent Hánas, visage blafard dans la pénombre. Il essayait de se lever.

— Je commençais à croire que vous m'aviez abandonné ici, leur dit-il, lançant un clin d'œil à Sofia alors qu'Erik l'aidait à se redresser.

— Monte la garde, ordonna Erik à Sofia.

Il raconta à Hánas ce qu'ils avaient vu et lui exposa les différentes options.

— On ne peut pas leur faire confiance, déclara l'éleveur.

— En effet. Mais en même temps, il faudrait que tu sois hospitalisé.

— Ils savent que nous sommes trois, dit le Sami en secouant la tête, avant de repousser sa main pour se relever seul. Une fois qu'ils m'auront vu, ils viendront vous chercher.

Erik était d'accord avec son raisonnement. Profitant de ce que Sofia était près de la fenêtre, il chuchota :

— Je ne peux pas prendre le risque de la mettre en danger.

Un avis partagé par Hánas, sans l'ombre d'un doute.

— Et si je volais une motoneige ? reprit Erik. Ils ont laissé les phares allumés, donc les clés sont sur le contact. Je devrais pouvoir m'approcher sans être vu. Et tant pis s'il me faut braquer mon arme sur quelqu'un.

Hánas grogna. Les mains sur sa blessure, il l'observait, les sourcils levés, interrogateurs.

— Et ça, ce n'est pas risqué peut-être ? demanda-t-il. Les autres bondiront sur leurs machines et te rattraperont quand tu t'arrêteras pour nous récupérer. Et de toute façon, pourrais-tu seulement conduire avec des mains dans cet état ? Je ne suis même pas sûr que tu arriverais à tourner la clé de contact.

— Merde ! lâcha Erik.

Sofia siffla depuis l'autre bout de la pièce. Elle se mit à agiter son bras pour qu'il rapplique.

— Là, chuchota-t-elle, une moufle appuyée contre la vitre crasseuse.

— Je le vois, dit-il, observant un type qui s'était éloigné du groupe.

— Je pense qu'il a fait pipi.

— Pas touche à la neige jaune, murmura-t-il.

— Et maintenant, il fait quoi ? demanda-t-elle.

Erik blêmit. Le type avait vu leurs traces, ou ce qui en restait. C'était certain. Tête levée, il observait le flanc de la montagne et les baraquements.

— Il faut récupérer nos skis avant qu'ils les trouvent, s'écria-t-il.

Sac sur le dos, il passa le bras du Sami autour de son épaule.

— Prêt ?

L'éleveur avait l'air tout sauf prêt, mais il hocha la tête et ils sortirent dans la tempête, foulant la neige accumulée sur l'escalier en fer. L'haleine de l'éleveur était parfumée à son bourbon favori, nota Erik.

Onze marches plus bas, ils s'arrêtèrent sur un palier pour sonder l'obscurité, à la recherche d'un signe qui les aurait trahis. Rien, à part le

vent. Puis une voix lointaine, portée par les rafales, venant des baraques où l'opération de nettoyage suivait son cours.

— Continue, dit-il à Sofia.

Ils s'engagèrent à sa suite dans l'escalier, puis se faufilèrent dans la remise. Erik referma la porte pourrie derrière eux, soulagé qu'elle ne grince pas comme prévu. Sofia se précipita à la fenêtre, avant de se baisser, terrorisée.

— Il arrive !

Le cœur battant à tout rompre, Erik se figea, désespéré, Hånas toujours agrippé à lui. Il jeta un coup œil vers l'endroit où ils avaient caché les skis et le traîneau sous une tôle rouillée. Pas de temps à perdre. Il cala le Sami contre le mur et saisit son arme.

— Reste à terre, siffla-t-il à Sofia, avant d'ouvrir la porte et de sortir, plaqué contre les parois en bois de la baraque.

Une profonde inspiration, et il risqua un nouveau coup d'œil à l'angle du bâtiment.

L'homme était à moins de trois mètres. Emmitouflé dans une épaisse veste North Face noire, un bonnet assorti et un cache-cou en polaire remonté jusqu'aux yeux – *pas idéal pour la vision périphérique*, songea Erik.

Le type observait les traces de pas sur les marches. Il regardait vers le haut de l'escalier et le bâtiment adossé à la montagne, en se demandant sans doute qui avait laissé des empreintes là-haut. De plus près, il verrait que des traces fraîches redescendaient et menaient au niveau inférieur.

Comme il était seulement sorti pour se soulager, on pouvait espérer qu'il manque de motivation pour jouer les éclaireurs. Non. Il irait plutôt avertir son acolyte armé, et ils reviendraient à plusieurs. Et ils les trouveraient. Un scénario qu'Erik refusait de toutes ses forces.

Son cœur battait à un rythme qui s'amplifiait à mesure qu'il se préparait à agir.

*Je vais vraiment le faire ?*

Il attrapa la carabine, la main droite tenant le canon au-delà du pontet et la gauche sur la crosse, et s'avança, respirant à peine. Le type avait dû entendre un truc, ou alors c'était l'instinct de la proie qui se sait observée, car il esquissa un début de demi-tour.

Erik fit trois pas de géant dans la neige et amena l'arme en surplomb de la tête de l'homme, qui glapit. Puis, sa proie accrochée par le cou, il tira le

fusil vers lui de toutes ses forces.

— Je vais te tuer, grogna-t-il contre la laine glacée du bonnet du type. Putain, pas un geste ou t'es mort.

Il l'entraîna en arrière, tel un prédateur ramenant son gibier dans sa tanière.

— Je vais t'exploser la tronche, enfoiré !

Erik haletait et s'efforçait de maintenir la pression de toute la force de ses bras, pour faire sentir au type qu'il était à sa merci.

Lorsque son dos heurta la porte, Erik émit une sorte de grognement pour que Sofia lui ouvre. Il attira son prisonnier dans la baraque, le jeta à terre tandis que Sofia refermait derrière eux.

— Un mot, un seul, enfoiré, et je te bute.

À plat ventre, l'homme leva une main en signe de soumission. À bout de souffle, Erik épaula son arme. Il constata avec étonnement que Hánas se tenait tout seul debout, le Mosin-Nagant pointé sur leur captif, le visage cireux et en sueur, les yeux emplis de douleur.

— Hoche la tête si tu comprends ce que je raconte, dit Erik.

Le prisonnier s'exécuta.

— Bien, poursuivit Erik. Qu'est-ce que vous manigancez par ici ?

Erik enfonça le canon de son arme dans l'épaule du type comme celui-ci demeurerait silencieux. Le temps pressait. Quelqu'un finirait par se rendre compte qu'il avait disparu et ils se lanceraient alors à sa recherche.

— Tourne-toi. Mains derrière la tête.

Le prisonnier fit ce qu'on lui demandait. Du canon de la Remington, Erik abaissa le cache-cou du type sur son menton. Puis il recula et brandit l'arme – l'homme se recroquevilla comme un chien battu. Erik répéta sa question :

— Qu'est-ce que vous manigancez, hein ?

Le type était jeune, entre vingt et trente ans, et manifestement terrifié. Mais Erik ne ressentait aucune pitié. Bye-bye, l'empathie. Il n'y avait que sa fille qui comptait.

— On n'a plus le temps de faire mumuse. Alors soit tu me racontes ce que je veux savoir et tu auras la vie sauve, soit tu me sers des fadaises et tu crèves.

Une partie de lui était abasourdie par la facilité avec laquelle ces mots lui venaient.

Le jeune homme se redressa maladroitement.

— Nous sommes des scientifiques, répondit-il. Enfin, je suis en passe de le devenir. Je viens tout juste de décrocher une bourse de recherche pour l'année prochaine.

C'est à ce moment-là qu'Erik perçut l'odeur. Le gars s'était fait dessus. Comment lui en vouloir ? Comment réagir autrement quand un étranger hirsute, armé d'un fusil, vous sautait dessus dans le noir ?

— Quel genre de scientifiques ?

— Immunologistes. Pathologistes. Biologistes moléculaires. Spécialistes en virologie environnementale. Deux archéologues. Un professeur de génomique et bio-informatique.

Du chinois pour lui, mais ça n'avait aucune importance.

— Vous faites quoi ici ? Vous ne seriez pas de mèche avec ce labo clandestin sur le glacier ?

— Vous y étiez, dit le captif.

Ce n'était pas une question mais une affirmation.

— On n'y est pas restés longtemps, commenta Erik.

— Qu'est-il arrivé à Ivvár ? demanda Hánas au jeune homme.

Erik lança à l'éleveur un regard signifiant que ce n'était pas leur priorité. Mais le Sami l'ignora, tirant la culasse de sa pétoire russe. Sa question appelait une réponse.

— Alors ? lança-t-il au prisonnier.

— Il est contaminé.

— Contaminé par quoi ? demanda Hánas.

Le jeune homme semblait en proie à un terrible dilemme : la fermer ou tout balancer.

— Écoutez, si vous me laissez partir, je vous jure que je ne dirai rien. Vous pourrez rester là. Mais si vous ne me faites pas confiance, autant partir tout de suite. Dans tous les cas, je vous promets de la boucler.

Erik, pointant le menton en direction de Hánas, répliqua :

— Tu vois mon camarade, là ? T'as vraiment l'impression qu'il est capable d'affronter ce blizzard à skis ?

L'éleveur cracha un jet de sang.

— C'est qui, le mec à nos trousses ? reprit Erik. Un grand type. Un salopard avec une sale tronche. Avec une cicatrice, là, précisa-t-il en désignant ses lèvres.

— Quelqu'un que vous ne voulez pas avoir comme ennemi, dit le jeune homme en déglutissant. Je vous en supplie. J'ai un petit garçon. Vous n'êtes

pas obligés de faire ça.

— Si tu refuses de nous dire ce qu'on veut savoir, maugréa Erik en tirant la culasse, je vais t'enfoncer ça bien profondément dans ta jolie parka et appuyer sur la détente. Avec ce vent, tes potes ne l'entendront même pas.

Erik sentit les yeux de Sofia posés sur lui, mais ne la regarda pas.

Leur captif semblait sur le point de vomir.

— OK, OK, fit-il. En 2016, dans une région reculée de Sibérie, un garçon de douze ans est mort. Et de nombreuses autres personnes ont été hospitalisées car infectées par l'anthrax. Le bacille venait d'un renne mort depuis plus de soixante-dix ans.

— Un renne sorti du permafrost, précisa Hánas. Nous en avons tous entendu parler.

— C'est ça, continua le jeune homme. La glace, du fait de ses très basses températures, conserve naturellement des bactéries et des virus qui peuvent avoir... des centaines de milliers d'années. Là, en ce moment, nous sommes sur du permafrost.

— Un sol gelé ? demanda Erik.

— En gros, oui. Près d'un quart de l'hémisphère Nord est recouvert de permafrost mais, à cause du réchauffement climatique, il fond de plus en plus. Ce n'est qu'une question de temps avant que des milliers de sépultures ne soient découvertes. Des victimes de la variole, de la diphtérie ou de la peste bubonique. Et les agents pathogènes responsables de leur décès vont refaire surface. Des pathologies que l'on croyait disparues...

— Quel rapport avec Ivvár ? l'interrogea Hánas en agitant le Mosin-Nagant. Qu'est-ce qui lui est-il arrivé ?

— Il y a des sépultures ici même, dit le captif en tournant la tête vers la fenêtre. Vous avez entendu parler de la grippe de 1918 ?

— La grippe espagnole, oui, fit Erik.

— Un virus H1N1 transmis à l'origine aux humains par les oiseaux. Qui a tué plus de cinquante millions de personnes dans le monde, peut-être cent millions. Près d'un tiers de la population mondiale a été infectée.

— Accouche, commanda Erik.

— En 1918, des Samis de la région ont été infectés et n'y ont pas survécu. En temps normal, ils laissaient leurs morts dans des tombes d'éboulis près des sites sacrés.

Il regarda Hánas, peut-être pour s'attirer ses bonnes grâces en parlant de son peuple, mais l'éleveur se contenta de le fixer, paupières mi-closes,

comme si ça lui permettait de contenir sa douleur.

— Mais les familles des victimes craignaient cette maladie.

— C'est compréhensible, commenta Hánas.

— Les gens enterraient profondément les corps, poursuivit leur prisonnier. Mais ce n'est pas facile quand le sol est gelé. Alors ils les ont amenés ici, à la mine, et ont payé des hommes pour le faire. Ou du moins pour creuser les tombes. Ivvár était au courant. Même son arrière-arrière-grand-père a payé pour un enterrement. Un mineur a laissé un journal dans lequel il a consigné les détails : les cadeaux apportés par les Samis, la somme d'argent liquide et comment elle était dépensée.

— Va droit au but, lui intima Erik.

— Ils avaient besoin d'Ivvár pour localiser les tombes. Pour identifier les corps comme étant ceux de Samis.

— Qui ça, *ils* ? demanda Hánas.

— Novotroitsk Nickel, répondit Erik avant que le jeune homme puisse le faire.

— Je ne connais pas les détails, avoua ce dernier, mais la mine est une couverture. Le cuivre n'a rien à voir là-dedans. Je ne pense même pas qu'ils vont la rouvrir.

— Alors c'est qui, ton employeur ? demanda Erik.

— Une entreprise de biotechnologie.

Le jeune scientifique avait haussé les épaules, comme si c'était une évidence.

— Russe ?

— Je ne sais pas. Je pense que oui.

Erik et Hánas échangèrent un regard. L'expression du Sami semblait vouloir dire : « Mais bordel, qu'est-ce qui se passe ici ? »

— Et l'enfoiré qui est à nos trousses ? s'enquit Erik.

— Il s'appelle Maksim. Un membre des Spetsnaz. Ou un ex-membre.

— Les forces spéciales ? demanda Erik.

— Plutôt des agents envoyés en mission au sein des troupes aéroportées russes. Les Vozdouchno-Dessantnye Voïska ou VDV. Leur emblème est une espèce de loup-garou enragé hyper flippant.

Erik repensa à leur premier jour en ville et au tatouage sur le dos de la main du mastodonte.

— Je ne le connais pas, mais j'ai entendu dire qu'il avait été renvoyé de l'armée, poursuivit le jeune homme. Il y a eu une prise d'otages à Beslan.

Certaines personnes n'auraient pas dû mourir, et Maksim a porté le chapeau. C'est un professionnel, paraît-il. Mais on dit que son frère est un psychopathe.

*Qui ne peut plus nuire*, songea Erik.

— C'est tout ce que je sais.

— Papa, il se passe quelque chose, intervint Sofia en soufflant sur le carreau puis en le frottant avec sa moufle. Je pense que les autres le cherchent.

— Continue à faire le guet, dit-il en agitant sa Remington histoire de remettre de l'huile sur le feu. Pourquoi ton employeur s'intéresse-t-il à des cadavres enterrés il y a plus d'un siècle ?

Erik revit alors les corps étendus sur des tables dans le labo, leurs traits préservés par le permafrost durant toutes ces décennies, à tel point qu'on avait l'impression qu'il aurait été possible de les côtoyer de leur vivant.

— Nous ne sommes pas les premiers à vouloir récupérer un échantillon de virus dans les tissus pulmonaires des victimes de la grippe espagnole. À Longyearbyen, ils ont essayé mais le virus n'était pas viable. En Alaska, ils ont découvert le corps d'une Inuit et suffisamment d'ARN viral pour séquencer dans son intégralité la souche de 1918.

— Mais si ça a déjà été fait, qu'est-ce que tu fous ici ?

Le captif sembla mal à l'aise, se tortillant dans sa doudoune de bibendum.

— Si... si nous parvenons à étudier le virus, nous pourrons nous préparer, et peut-être même prévenir de futures pandémies.

— Mais tu viens de nous expliquer que cela a déjà été fait. Le séquençage.

— C'est plus compliqué que ça, lâcha le jeune homme en secouant la tête.

— C'est-à-dire ?

— Ils n'ont pas réussi. Ils pouvaient étudier le virus, mais pas le ressusciter complètement.

— Pourquoi prendre le risque de ressusciter un virus qui a tué des millions de personnes ? demanda Erik.

Le jeune homme, qui jusqu'ici avait gardé les mains derrière la tête, les agita devant lui, doigts écartés.

— Je ne suis personne, précisa-t-il. Je vous l'ai expliqué, je file juste un coup de main. Ils ne me disent rien. Je ne peux même pas poser de

questions. Ils m'ont fait signer toutes sortes de papiers. Des accords de confidentialité.

— Tu ne sais pas pourquoi tu déterres des morts ? interrogea Hánas. Pourquoi tu essaies de ramener à la vie l'un des virus les plus mortels que le monde ait connus ?

— Non, je vous jure que je l'ignore.

Erik comprit tout d'un coup.

— Donc, Ivvár a été contaminé, hein ?

L'homme acquiesça d'un signe de tête.

— Par accident ? demanda Hánas.

— Je... je ne sais pas, répondit le captif, les larmes aux yeux.

— Papa ! lança Sofia avec dans la voix une tonalité différente.

Erik tourna la tête vers elle et perçut une terreur absolue sur son visage. Ses lèvres bougeaient, mais aucun son n'en sortait. Droite comme un I, les poings sur les hanches, elle finit par articuler :

— C'est lui. Il est là.

# 16

— Partez, dit Hánas.

Ils se regardèrent droit dans les yeux, Erik demeura silencieux. Le Sami hocha la tête.

— Erik, allez-y. Il faut que les gens sachent ce qui se passe ici.

Erik ouvrit la bouche, puis la referma, mâchoires crispées. Il se dirigea vers la pulka et souleva la tôle aussi silencieusement que possible. Il attrapa le harnais et tracta le traîneau jusqu'à la porte.

— On ne peut pas le laisser là, papa.

— Va chercher tes skis, lui ordonna-t-il.

— Mais, papa...

— Va chercher tes skis, répéta-t-il.

Elle regarda Hánas.

— Tout va bien, Sofia, dit le Sami, son vieux fusil russe toujours braqué sur le jeune scientifique mort de trouille.

— Tout de suite ! tonna Erik.

Elle récupéra skis et bâtons et les apporta près de Hánas.

— Viens avec nous. S'il te plaît.

— Je ne peux pas, lâcha Hánas en secouant la tête.

— Tu pourrais au moins essayer, insista-t-elle.

— Non, impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis prêt, articula-t-il en esquissant un sourire. Toi, tu as encore un bon bout de chemin à faire.

Elle fit non de la tête.

— Sofia, écoute-moi, dit l'éleveur, les lèvres ensanglantées. Ton père a besoin de toi. Tu dois l'aider. Tu dois partir.

— Papa, l’implora-t-elle, des larmes plein les yeux.

— Il a raison, p’tite mère. Il faut qu’on y aille.

Hánas se traîna jusqu’à la fenêtre.

— Il arrive, et il n’est pas seul, dit-il en leur faisant un signe de tête en guise de ticket de sortie.

Erik le salua, sachant pertinemment qu’il ne reverrait plus jamais le Sami. Puis il ouvrit la porte et sortit. Sofia s’immobilisa sur le seuil.

— Je ne t’oublierai jamais, dit-elle en se retournant.

Si Hánas répondit quelque chose, Erik ne l’entendit pas.

Ils se retrouvaient une fois encore dans la nuit polaire. Le vent glacial lui mordait les joues, lui rappelant qu’ils affrontaient un autre ennemi, tout aussi implacable et cruel. Il s’attela à la pulka aussi vite que possible et ils chaussèrent leurs skis, avant de s’engager dans la pente et le blizzard. Sofia, légère, semblait glisser à la surface de la neige transformée en croûte glacée. Tout le poids de son corps était tendu vers l’avant, genoux fléchis, bâtons calés sous les bras.

— Fonce ! lui cria-t-il. Je suis juste derrière toi.

Il fit halte un instant pour observer derrière lui la vieille mine en haut de la pente. Un coup de feu retentit alors, son écho emplissant la montagne d’un bruit incroyablement fort. Puis un autre tir, avant même que le son du premier ne s’évanouisse.

— Butte-le, cet enfoiré.

Il savait que le coup de feu venait du Mosin-Nagant. Que Hánas se battait pour eux. Pour sa sœur. Et pour Ivvár.

Erik se remit en mouvement.

— Il faut couper par là, dit-il à Sofia lorsqu’il l’eut rattrapée, le bras levé vers deux pics enveloppés par les ténèbres.

Sans un mot, elle vira vers leur nouveau cap. Un autre coup de fusil retentit entre les montagnes. Hánas leur faisait gagner du temps, ils se devaient d’honorer son courage en mettant le plus de distance possible entre eux et le mastodonte.

*Ce n’est pas dans tes cordes, malheureusement, dit la divinité. Ça l’a sans doute été avant. Il y a encore quelques années. Mais plus maintenant.*

Ils arrivèrent sur un terrain plat, skiant vers le sud-est tandis que les flocons s’écrasaient sur leurs fronts et le côté droit de leur visage.

*C’est ainsi. Les forces s’estompent. Rien ne dure éternellement.*

— Mais elle a besoin de moi, murmura-t-il dans la tempête.

*On ne peut pas lutter contre le temps.*

— Je dois le faire.

Ça avait été une erreur de se réfugier dans la mine. Il eût été plus judicieux d'économiser leurs ultimes forces pour pouvoir descendre la montagne, avec Hánas dans le traîneau. Ce bref répit, il le payait cher. Un mirage cruel. Comme l'oasis bordée de palmiers qui apparaît au vagabond assoiffé dans le désert. Il était vital que son corps fonctionne à nouveau mais il ne semblait plus coopérer. C'était comme si ses bras et ses jambes avaient fait sécession. Ils étaient mus par la mémoire musculaire plutôt que par sa volonté. Ses bâtons effleuraient la neige sans conviction, la coordination de ses membres n'était plus qu'une parodie de sa maîtrise d'antan. Erik eut l'impression de se voir de l'extérieur : une créature grotesque marchant dans l'obscurité, un misérable ersatz d'être humain.

*Tu refuses de voir la vérité en face ?* demanda la divinité. *Arrive un moment où il faut l'affronter. Toi, tu n'as plus le choix, mais ta fille tracera sa route. Regarde-la. Tu voudrais la retenir ?*

Il la regarda. Il avait pris du retard. Il y a peu encore, il suivait le rythme imposé par Sofia, s'accrochait à elle comme à son ombre. Elle avait maintenant vingt mètres d'avance et filait comme une flèche. Grâce au repos et à la nourriture. Elle tirait le meilleur parti de son jeune corps et de sa force vitale.

— Bien, murmura-t-il au vent perfide devant le spectacle de ses bras et de jambes appliquant les techniques qu'il lui avait enseignées.

*Ma fille. Je suis si fier de toi.*

Il fut un temps où, dressé face au vent, Erik aurait savouré la vigueur des bourrasques sur sa figure. Il aurait accepté ce défi tacite, il se serait mesuré à lui avec toute l'arrogance de sa virilité. Mais, aujourd'hui, il ployait sous la charge de son sac à dos telle une chose brisée, courbée, détournant son visage comme si la tempête était un prédateur plus fort que lui.

La couverture nuageuse était épaisse, voilée par le faible halo de la lune. Il distinguait une infinité de formes et de pics qui se profilaient autour d'eux. Quel idiot d'avoir cru à l'illusion que sa vie, que leurs vies comptaient. La vérité était choquante et brutale, et il aurait souhaité s'excuser au nom de toute la race humaine pour sa vanité. Ses prétentions.

Mais à qui devait-il présenter des excuses ? Si les montagnes étaient indifférentes, et la religion, un fantasme né des peurs et des chimères humaines, qui diable allait l'entendre ?

*Et moi, alors ? Je suis toujours là, dit la divinité. On m'appelle le Père des hommes. Le Frénétique. Le Seigneur des morts. Le Céleste Vagabond.*

Erik ignorait si la voix était le fruit du vent ou de son imagination. Mais s'il l'avait dans un premier temps envisagé comme un intrus gênant, désormais il l'acceptait.

*Je suis désolé, fit-il intérieurement. Je ne suis rien. Nous ne sommes rien. Il regarda Sofia devant lui, sa foulée en rythme avec l'afflux sanguin à ses propres tempes. Mais si nous ne sommes rien, alors laisse-nous vivre. Bordel, laisse-la vivre !*

La divinité ne répondit pas. Erik n'était pas encore totalement fini. Sa rage raviva ses muscles, sa chair et ses os. Sa fille allait continuer. Il en serait ainsi et pas autrement. Et si la divinité pensait qu'il était prêt à l'abandonner, elle pouvait aller se faire foutre.

*Allez, bouge-toi ! Avance, salopard, se dit-il.*

Il tentait de reprendre le contrôle sur ses membres et son esprit rebelle. Il bataillait pour retrouver la cadence. Mètre par mètre, il regagna du terrain sur Sofia, jusqu'à skier dans son sillage, assez proche pour percevoir la chaleur de son souffle. Derrière lui, la pulka glissait, effaçant leurs traces, et rafales et flocons achevaient le boulot, tournant une nouvelle page – blanche.

— Sofia, je suis là, cria-t-il. Juste là derrière toi ! Toi et moi, on est forts. On peut le faire. Je te jure qu'on peut y arriver, ajouta-t-il pour lui-même autant que pour elle.

— OK, papa, répondit-elle d'une voix fluette.

Ils n'échangèrent plus un mot pendant un bout de temps.

*Ce salaud d'assassin aussi doit en baver, songea-t-il* comme ils montaient en escalier au-dessus d'une étroite vallée en s'arrêtant souvent, épuisés. Le mastodonte ne s'était pas reposé dans la tente de Hánas, pas plus que dans le laboratoire. Ni dans l'ancienne mine. Ils avaient réussi à garder une longueur d'avance, et Erik espérait que, où qu'il soit, il souffrait autant qu'eux. Peut-être qu'il était mort. Cette pensée le réconforta. Sur les trois coups de feu tirés par Hánas depuis le baraquement, l'un avait peut-être fait mouche. Possible, non ? Mais, même s'il était mort, ils devaient se mettre à l'abri, sinon la tempête les tuerait. Le froid viendrait à bout de leur

cœur en dépit de leur robustesse. Et la neige serait leur sépulture. Ils reposeraient telles des ruines ensevelies par les sables du Sahara. Vestiges de l'échec d'un père.

Après une autre descente, ils gagnèrent un terrain dégagé balayé par le vent, charriant son lot de flocons, qui les stoppa presque. Sofia n'utilisait plus ses bâtons. De ses mains levées, elle se protégeait le visage de la morsure de la neige. Erik passa devant elle, les rafales martelant sa poitrine.

— Il faut qu'on trouve un abri, cria-t-il.

Elle ne répondit pas. Il s'arrêta et la prit dans ses bras. Elle tremblait de tout son être.

— On va se dégoter une tanière. Tout va bien, p'tite mère. Tout va bien.

Sa fille toujours collée à lui, Erik parcourut des yeux les alentours, essayant de trouver un sens à cet univers flou, étourdissant et ténébreux.

C'est là qu'il les vit. Une masse sombre à l'horizon au sud-ouest. Des sapins.

— On va se réfugier sous ces arbres et se bricoler un refuge. Une dernière pause avant l'ultime effort. OK ?

Elle demeura silencieuse, ce qui l'inquiéta. Il prit sa tête entre ses mains et colla son visage au sien.

— On va se réchauffer. Il suffit juste d'atteindre ces arbres là-bas. Tu peux le faire. Je sais que tu peux.

Elle lui faisait entièrement confiance, il le vit dans ses yeux, et ça le bouleversa.

— OK.

— Bien, l'encouragea-t-il avant de se remettre en route vers les arbres lointains. On y sera bientôt.

Ils arrivèrent frigorifiés sous les sapins. Erik attrapa la pelle et se mit à creuser.

*Dépêche-toi, dit la divinité. Elle est gelée.*

Il s'attela à la tâche sans lâcher sa fille du regard. Elle l'inquiétait. Cernée de bouleaux et d'épicéas, elle se tenait bras ballants, minuscule et muette. Petite chose frissonnante dans l'obscurité.

— Sofia, donne-moi un coup de main, dit-il afin de la faire bouger.

Elle resta immobile.

— Sofia, j'ai besoin de ton aide. Tu as toujours le couteau ? Celui que Lars t'a donné ?

Elle leva la tête, comme si elle l'entendait pour la première fois, avant de faire signe que oui.

— J'aimerais que tu coupes quelques branches de pin. Tu t'en sens capable ?

Elle fit à nouveau signe que oui.

— Au niveau du tronc, d'accord ?

Elle se dirigea vers l'épicéa le plus proche.

— Pas plus d'une ou deux branches par arbre, et fais en sorte que ça ne se voit pas.

Elle se mit à l'œuvre à l'aide du couteau sami. Deux, trois coups, et une branche aux aiguilles vertes tomba.

— Super.

Ils seraient bientôt à l'intérieur de leur abri improvisé pour se réchauffer.

— Fais attention aux puits d'arbre.

— Je sais, répondit-elle.

Lors d'une journée à la montagne – dans une autre vie –, ils avaient skié sur des pistes faciles, par un soleil printanier, avec hot dogs et frites qui les attendaient pour le déjeuner. Erik avait raconté aux filles l'histoire d'un garçon qu'il avait connu dans sa jeunesse, qui était mort dans un puits d'arbre, là où les branches avaient empêché la neige de s'accumuler à la base du tronc. Sans doute fatigué, ou victime d'une crampe à force de marcher dans la poudreuse, l'ado s'était assis contre l'arbre et était tombé la tête la première dans le puits. La masse de neige s'était effondrée, et il était mort étouffé. Emilie avait été horrifiée en l'imaginant se débattre, la tête en bas, suffoquant. Sofia, elle, était demeurée impavide, à réfléchir. Puis elle avait déclaré que, si une telle chose lui arrivait, elle dégagerait un espace devant son visage afin de pouvoir respirer, puis creuserait vers le haut avec précaution, pour éviter que la neige ne s'effondre davantage.

Aujourd'hui, tout s'effondrait sur eux.

Erik creusait. Mais pas plus de trois ou quatre pelletées à la fois, pour ménager ses forces et son souffle. Il creusait une tranchée, semblable à une tombe.

Une fois que la cavité atteignit la profondeur d'une quarantaine de centimètres et fut assez large pour qu'ils puissent tous deux s'y allonger, ils la tapissèrent de branches en guise d'isolant. Puis ils disposèrent leurs skis et leurs bâtons en travers pour former un cadre. Pour le renforcer, il alla

recupérer sa hache et coupa d'autres branches. Il recouvrit le tout de neige et fit de même pour la pulka à moitié enterrée, de sorte qu'à la fin le tout était parfaitement camouflé. Sofia rampa à l'intérieur de leur abri de fortune.

Erik resta debout un moment, scrutant l'obscurité des bois alentour, et il constata que, malgré la perte d'une partie de ses capacités physiques, sa vision nocturne était meilleure que jamais. *Je suis une bête maintenant*, songea-t-il, *plus un être humain*. Puis il se mit à plat ventre pour rejoindre Sofia. En se contorsionnant au-delà de ce que son âge lui permettait, il parvint à tirer leurs sacs pour bloquer l'entrée de l'igloo.

— C'est plutôt cosy, dit-il une fois à l'intérieur, rompant un silence qui aurait été presque absolu sans le sifflement du vent.

On aurait dit un appel, comme si Éole les cherchait.

— Ça va ? ajouta-t-il.

— Oui, répondit-elle en grelottant.

— Je t'assure que tu vas bientôt te réchauffer.

— Je sais.

— On va rester le temps qu'il faudra et peut-être que je vais dormir un peu.

— Tu penses qu'on est en sécurité ici ?

— Oui.

— Parce qu'il ne pourra pas voir notre abri ?

— J'étais juste au-dessus et je ne le voyais pas.

Il fallait maintenir le dialogue, au moins le temps qu'elle se réchauffe.

— Rien de tel que l'odeur d'un sapin de Noël, lança-t-il, l'air étant parfumé à l'épicéa.

— On doit sentir tellement mauvais.

— En effet. Je te propose donc de garder nos parkas zippées. Ça marche ?

— Ça marche.

— J'aurais aussi dû tapisser les parois de branchages.

— Ça sera pour la prochaine fois, plaisanta-t-elle.

— Tu veux qu'on parle de quoi ?

— Je ne sais pas.

— Si tu pouvais commander ce que tu veux à manger, demanda-t-il après un moment de réflexion, tu choisirais quoi ?

— Tu veux dire, pour mon dernier repas ? Comme celui d'un prisonnier du couloir de la mort ? J'ai vu une émission là-dessus. Ils ont le droit de choisir ce qu'ils veulent.

— Je pensais plutôt à quand on rentrera à la maison.

— Une grandiosa. La grande pour moi toute seule. Avec du pepperoni, des boulettes de viande et des poivrons.

— Une pizza ? Tu peux choisir n'importe quoi et tu optes pour une pizza ?

Il ne voyait rien mais devina quand même son froncement de sourcils.

— Oui, répondit-elle. Et toi, n'as-tu pas rêvé de pizza la veille de notre départ ?

— C'est vrai. Alors, vendu. Trois grandiosa.

Un ange passa. Il avait dit trois pizzas, pas quatre. Au lieu de se faufiler vers les bois, ses paroles avaient envahi l'espace confiné.

*Espèce de crétin.*

— Maman croit sans doute qu'on est en train de se la couler douce dans un refuge, murmura Sofia. À attendre que la tempête se calme.

— Et que tu triches aux cartes.

— Pendant que, toi, tu bouquines au coin du feu, les yeux fermés.

Trente secondes plus tard, sa fille ajouta :

— Maman me manque.

— À moi aussi, dit-il en lui prenant la main.

— Mais... pourquoi cette entreprise de biotechnologie veut-elle ressusciter ce virus s'il a tué des millions de personnes ?

Il pesa le pour et le contre. Il avait toujours essayé de la protéger des horreurs de ce bas monde. Lorsque, aux infos, on évoquait un meurtre ou un attentat, il zappait systématiquement. À son humble avis, il n'y avait pas d'urgence à ce que la jeunesse constate combien la situation était sinistre, ou ce que des individus étaient prêts à infliger à leurs semblables au nom d'un dieu, par cupidité, colère, ou juste pour le plaisir. Mais désormais Sofia avait été confrontée à l'horrible réalité, et plus jamais le génie ne regagnerait la lampe.

— Le virus pourrait être utilisé comme une arme. Le récupérer permet de l'étudier. Et peut-être même de le faire muter pour accroître son pouvoir destructeur. Tout en développant un vaccin. Une façon pour n'importe quel pays de rançonner le reste de la planète.

— Comment ?

— En vaccinant sa population à lui, tout en lâchant le virus dans la nature, ou en menaçant de le faire. Pour mieux vendre son vaccin ensuite.

— C'est carrément diabolique. Qui oserait faire une chose pareille ?

*Plein de gens*, songea-t-il, mais il ne dit rien.

— Et cet homme ? Ivvár ? reprit-elle.

— Il a peut-être été infecté quand ils ont déterré les corps. Ou il a peut-être servi de cobaye. Je ne sais pas. C'est pour cette raison que nous devons aller raconter tout ça à la police, pour que le monde entier soit au courant.

Un silence emplit leur tanière. Au-delà, la tempête faisait rage entre les montagnes, telle une bête en cage. Erik gigota à cause d'une branche de sapin coincée contre son omoplate, et un filet de neige atterrit sur son visage.

— On leur racontera après qu'on aura mangé notre pizza, fit-elle.

Malgré son corps endolori et son mental vaseux, il esquissa un sourire.

— Oui, c'est ça, après notre pizza.

Il dormit longtemps et sans rêver, sa fille allongée à son côté.

Juste avant de se réveiller, il fut submergé par une vague de panique. Comme lorsqu'il s'était retrouvé enseveli dans la neige. Impossible de respirer. Il se mit alors à creuser, grattant les parois de sa tombe glaciale, sans parvenir à trouver de prise, ses doigts refusant de coopérer.

Il ouvrit les yeux, mais ne vit rien, et il se rappela alors où il était.

— Chut, papa, souffla Sofia dans le noir. Il est là !

Il perçut la terreur dans la voix de sa fille. Lui non plus n'en menait pas large. La peur s'était abattue dans leur tranchée glacée. Il entendit un bruit étouffé par la neige au-dessus d'eux. Quelqu'un était là. Il ressentit la faible vibration de son pas.

*Qu'est-ce que j'ai fait ? Je nous ai tués. Je l'ai tuée !*

Le mastodonte les avait retrouvés.

— Ne... bouge pas, chuchota-t-il.

*Je t'en prie, Dieu. Par pitié.*

Il y avait une chance que l'homme ne voie pas leur cachette. Elle avait sans doute été recouverte par davantage de neige.

*Je nous ai tués et enterrés*, pensa-t-il, rongé par la culpabilité. Lentement, très lentement, il déplaça sa main gauche vers la carabine à côté de lui, même s'il ne pensait pas être en mesure de l'utiliser.

Un raclement. Proche. Au-dessus de leurs visages.

*Enfoiré. Pourquoi tu ne nous tires pas dessus à travers les branchages ? Pourquoi la faire souffrir ?*

— Papa, j'ai peur, chuchota-t-elle en respirant par à-coups, sa main gantée lui agrippant la cuisse droite.

— Tout va bien, p'tite mère. Je suis là.

Il retira sa moufle droite et saisit l'arme à deux mains, la crosse posée sur son aine, l'acier froid du canon contre sa joue.

De la neige leur tomba dessus à travers les branches d'épicéa. Il s'essuya les yeux.

— Là ! C'est ici ! cria une voix.

Des mains retirèrent les branchages, et le visage d'un homme apparut. Un policier.

— Putain de merde ! Lene, par ici ! Là ! lança l'agent, tout en se débattant avec la neige et le feuillage. Ne craignez rien, on est là !

— Attendez. On sort, dit Erik en se redressant comme il put. Viens, Sofia, tout va bien. Ils nous ont retrouvés.

Elle ne bougeait pas, les yeux écarquillés, retenant sa respiration.

— C'est bon, insista-t-il. C'est la police. Viens, on rentre à la maison.

Prenant sa fille par le bras, il rampa vers la sortie, comme au ralenti. Il enfila ses moufles et donna un coup de pied dans leurs sacs à dos pour dégager l'entrée de leur terrier.

Il put enfin se redresser suffisamment pour passer son fusil à l'épaule. À genoux, il aida Sofia à s'extraire de la cavité. Puis, ensemble, ils se relevèrent, faisant face aux deux policiers en raquettes : un homme et une femme, tout sourires dans le blizzard.

L'homme abaissa son masque de ski.

— Erik Amdahl ?

— Oui, dit-il, la voix brisée par l'émotion. Et voici ma fille, Sofia.

Il se laissa envahir par un soulagement qu'il n'avait ressenti que deux fois dans sa vie, à la naissance d'Emilie et à celle de Sofia.

La policière tendit une couverture de survie à Sofia.

— Tiens, petite, fit-elle en passant la feuille d'aluminium autour de ses épaules. Ma pauvre chérie, tu es gelée.

— Merci, couina Sofia, laissant la policière la frictionner.

— Je suis l'agent Johansen. Et voici Haugen, leur dit le policier. Monsieur Amdahl, cela fait deux jours qu'on vous cherche.

— C'est ma femme qui vous a appelés ? Elle va bien ?

— Elle va bien. Inquiète, évidemment, mais elle va bien. Prenons vos affaires et allons vous mettre au chaud.

— Ses mains sont en piteux état, expliqua Sofia tandis qu'Erik enlevait ses moufles.

— Des engelures ? demanda Johansen.

— Ça y ressemble, lâcha Erik.

— Un médecin va s'en occuper. D'ici une heure, vous serez en lieu sûr, devant un bon repas.

Les policiers rassemblèrent leurs affaires tandis que Sofia et Erik ramassaient leurs skis et, avec leurs bâtons, ôtaient la neige de leurs fixations.

— Je peux prendre la pulka, proposa Johansen.

— Je m'en occupe, dit Erik, enfilant le harnais pour ce qu'il espérait être la dernière fois. Il faut que je vous raconte ce qui se passe. Les Helgeland...

— On est au courant pour M. et Mme Helgeland, le coupa Johansen. Leur fille les a retrouvés. Pauvre femme.

— Tu as dû avoir très peur, dit l'officier Haugen à Sofia.

Sofia lança un regard à son père avec une expression qui signifiait « Elle n'a pas idée », tout en plantant ses bâtons, prête à lever le camp. Le scénario de cette nuit sanglante s'imposa de nouveau à lui. Karine qui courait dans la neige, sa chemise de nuit virevoltant derrière elle, exposant sa peau blanche. Puis son corps sans vie, face contre terre dans les congères.

— C'était des gens bien, dit-il aux policiers tandis qu'ils s'éloignaient, Sofia et lui, marchant plus qu'ils ne skiaient, à la suite les agents en raquettes.

Il était si raide qu'il se demanda si son sang n'était pas en train de geler dans ses veines.

— Les enquêteurs ont retrouvé vos téléphones dans leur chambre d'amis, expliqua Johansen. Ils ont imaginé que vous vous étiez enfuis par la fenêtre. Nos motoneiges sont par là, en haut de la colline. Ne vous inquiétez pas, fini le ski. Votre retour à la maison sera bien plus confort.

— Ça me semble plutôt bien, hein, p'tite mère ?

L'expression qu'elle lui retourna, il l'aurait mise en bouteille si une telle chose avait été possible.

— Comment diable avez-vous réussi à nous retrouver dans cet endroit ? demanda Erik.

— Vous pouvez remercier l'agent Haugen, dit le policier en faisant un geste vers sa collègue.

La femme sourit, le masque de ski ne suffisant pas à dissimuler la fierté sur son joli visage.

— Nous avons utilisé un drone, dit-elle. Je te montrerai, Sofia. Tu vas voir, c'est très cool. Il a une caméra thermique.

— Une caméra qui détecte la chaleur ?

— C'est ça, répondit Haugen. Nous vous avons vus, ton père et toi, grâce à l'émission d'un spectre. Une sorte de carte thermique.

— Ce n'était pas l'image la plus nette de l'histoire, précisa Johansen. Trois centimètres de neige de plus au-dessus de vos têtes, et le drone n'aurait rien détecté.

— C'est incroyable qu'il puisse voler dans ces conditions, fit remarquer Erik.

— Nous ne sommes pas censés le faire voler par ce temps, admit Johansen en jetant un regard complice à son binôme. Si on avait cassé un drone de cent quatre-vingt mille couronnes, notre cheffe n'aurait pas apprécié.

— Je pense qu'elle ne nous en voudra pas d'avoir pris ce risque aujourd'hui, dit Haugen tandis qu'ils quittaient les bois pour s'attaquer à un petit dénivelé.

À la faible lueur de l'aube, Erik distingua devant lui les capots jaunes des deux motoneiges de la police. Il ignorait combien d'agents étaient à leur recherche dans les montagnes en ce moment, mais il savait que leurs chances d'être retrouvés dans l'obscurité et ce blizzard étaient minces, voire nulles. Ça relevait du miracle. Tout ça grâce à une technologie de pointe.

— Nos collègues ont appelé votre femme avec votre téléphone, lui déclara Johansen. Ils ont jugé que la situation justifiait de le déverrouiller sans votre consentement. Vous comprendrez, j'espère ?

Erik fit signe que oui. Ce genre de considérations éthiques était le cadet de ses soucis.

— On y est presque, p'tite mère, dit-il pour encourager Sofia, qui s'était arrêtée pour reprendre son souffle.

— Votre femme nous a expliqué que vous étiez partis en randonnée, continua Johansen, mais elle a été surprise d'apprendre que vous étiez chez

les Helgeland. Nos équipes ont retrouvé un pansement taché de sang. Et il ne leur a pas fallu longtemps pour découvrir que ce sang n'appartenait ni à Lars ni à Karine. Avant d'effectuer d'autres tests, l'hypothèse la plus probable était que l'un de vous deux s'était blessé et que vous étiez venus chercher de l'aide chez ce couple.

— Vous n'avez pas chômé, dit Erik.

— Ah, ce n'était pas nous. Nous, on est restés là à se les geler en vous cherchant.

— Alors on l'a retrouvé ? demanda Erik. Le Russe ?

— Le Russe ? répéta Johansen en fronçant les sourcils.

Erik sentit son estomac se nouer.

— Le type qui a assassiné Lars et Karine. Celui qui a essayé de nous tuer. Il nous traque depuis que nous avons sauté par la fenêtre des Helgeland.

Les deux agents se regardèrent, interdits. La main gantée de Haugen se posant instinctivement sur l'étui de son Heckler & Koch P30.

— Il est toujours dans les parages ?

— Il faut qu'on décampe, dit Erik.

— Nous allons nous occuper de lui, affirma Haugen, qui ne souriait plus. Allez, Sofia, on y est presque. Tu veux monter avec moi ?

— OK, répondit-elle après que son père eut approuvé d'un hochement de tête.

— Je te montrerai le drone plus tard, d'accord ? déclara Haugen une fois qu'ils furent arrivés au sommet, la main posée sur la valise noire attachée à l'arrière de sa motoneige.

Johansen sortit sa radio et l'alluma.

— À toutes les unités, ici Vikter Six. Vous me recevez ? Terminé. (Il relâcha le bouton mais pas de réponse entre les bruits parasites. Il réessaya.) Ici Vikter Six. Nous avons retrouvé Erik et Sofia Amdahl. Vous me recevez ? Terminé. (Toujours rien.) Ekkoh Sept, ici Vikter Six. Berg ? Gundersen ? Vous m'entendez ? Terminé.

— C'est la tempête. Et les montagnes, expliqua Haugen.

Comme pour appuyer son propos, le vent changea de direction, et une méchante rafale les enveloppa d'un tourbillon de neige.

Erik s'approcha de Johansen.

— Vous êtes au courant pour le laboratoire ?

Johansen leva une main qui signifiait « Attendez une minute ».

— À toutes les patrouilles. Ceci est un appel d'urgence. Je répète. Appel d'urgence. Terminé.

Puis, après avoir relâché le bouton de son talkie :

— Quel laboratoire ?

Avant qu'Erik ait eu le temps de lui répondre, la radio émit un bip et une voix lointaine articula :

— Vikter Six, ici Ekkoh Sept. À vous, terminé.

Johansen observa la radio, comme surpris que quelqu'un réponde, puis la porta à son oreille.

Soudain, sa tête explosa en un geyser de sang, d'os et de cervelle rosâtre. Le sifflement de la balle se fit ensuite entendre et, l'espace de quelques secondes, le policier resta debout, son visage réduit à un amas de chair informe, la radio toujours en main.

— Couchez-vous ! hurla Haugen, tirant Sofia près d'elle.

Erik se tourna dans la direction du coup de feu, mais il ne distingua que les flocons obliques et les montagnes au loin.

— Papa !

— Quand je démarre la motoneige, vous sautez dessus ! cria Haugen.

Elle avançait, courbée, les deux mains sur la crosse de son arme, puis s'accroupit derrière la machine, à l'affût.

— Papa, baisse-toi ! gémit Sofia.

La policière avait enfourché la motoneige et tirait sur la corde pour lancer le moteur. Elle appuya à trois reprises sur l'accélérateur, et la machine se mit enfin à ronronner.

— Allez ! cria-t-elle par-dessus son épaule. Ve...

Elle s'effondra brusquement sur le guidon, la tête contre le pare-brise, tandis que le sifflement de la balle qui l'avait tuée résonnait à leurs oreilles. Elle avait quitté ce monde, comme ça. En une demi-seconde.

Une aube sans soleil se levait. À un mètre devant lui, le corps de Johansen gisait dans la neige maculée de sang. Cinq mètres plus loin, son ex-coéquipière, Haugen, assise sur la motoneige, la tête contre le pare-brise, morte elle aussi.

Le temps filait, comme les grains d'un sablier. Le sable, Erik en prit soudain conscience, c'était son existence, sa respiration, les battements de son cœur. Bientôt les derniers grains auraient disparu, et lui aussi.

Il pensa à Elise. L'imagina vieille et esseulée. Ses yeux délavés, dans le vague, hantés par des fantômes. Il songea à Emilie et se demanda s'il l'avait vraiment vue toutes ces nuits. S'ils avaient vraiment discuté, ou si c'était un mauvais tour que lui avait joué son esprit ou sa conscience pour tenter de panser ses plaies.

Est-ce qu'il entendait quelqu'un crier ?

Il regarda le sang sur la neige. Il en avait aussi le goût dans la bouche. Cette odeur métallique si caractéristique. Combien de temps s'était écoulé depuis le premier coup de feu dans la tête de Johansen ? Deux minutes ? Deux secondes ?

*Il va la tuer, l'avertit la divinité. Si tu ne te ressaisis pas tout de suite, il va tuer ta petite fille.*

— Papa !

Il revint à lui et se mit en action.

— Monte ! dit-il en protégeant Sofia de son corps tandis qu'il la plaçait sur le siège libre de la motoneige, sa tête contre le guidon. Ne te redresse surtout pas.

Puis il plongea dans la neige vers la machine de Haugen, dont il coupa le moteur. Une balle fracassa le capot, et il se laissa tomber, dos à l'engin,

tendant le bras pour retirer les clés de contact, qu'il lança dans l'obscurité.

— Démarre-la ! cria-t-il en courant vers Sofia, qui tournait la clé, sans succès.

— Qu'est-ce que je dois faire ? hurla-t-elle.

Il grimpa sur la machine derrière sa fille, lui donna le casque de Johansen resté sur la selle, puis écrasa son poing sur l'interrupteur rouge.

— Le starter, là. (Il indiqua le levier qu'elle tira.) Tourne la clé.

Tandis qu'elle mettait le casque et attachait la longe de sécurité à sa parka, il tenta d'attraper la corde du lanceur, sans y parvenir.

— Je m'en occupe, cria Sofia, retirant la moufle de sa main gauche pour saisir la poignée.

— Attends ! Un, deux, trois, maintenant !

Ils tirèrent sur la corde, et la machine vrombit. Par-dessus son épaule, Erik crut apercevoir une silhouette qui s'avavançait vers eux. Les lèvres collées au casque de Sofia, il expliqua :

— Voilà le frein, et ça, c'est l'accélérateur. Il faut que tu m'aides, OK ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, puis saisit le guidon, penchée vers l'avant pour qu'il puisse mettre les mains sur les siennes.

Il alluma les phares.

— C'est parti !

Ensemble, ils enfoncèrent la gâchette de l'accélérateur, le moteur gronda, et la machine propulsa de la neige devant les patins, telle une vague d'étrave. La moto se mit en marche, les mille centimètres cubes du moteur entraînant la chenille à travers les congères.

Une balle siffla alors sur leur droite.

— Ne te redresse pas, cria Erik à sa fille, qui se recroquevilla un peu plus tandis qu'il zigzagait, projetant de grandes gerbes de neige, dans l'espoir de les rendre moins faciles à atteindre. Puis il accéléra franchement, et l'engin fila, tressautant au gré des bosses. Erik distinguait à peine où ils allaient à cause du blizzard. Soudain, un trou apparut dans le pare-brise, mais il continua à tracer, avant de feinter un virage à gauche, pour mieux repartir à droite.

À la vue de l'impact sur le plexiglas, son cœur s'emballa : il était taché d'un filet de sang.

— Tout va bien ? hurla-t-il.

Devant lui, Sofia opina du casque.

La machine rugissait. Le spectre jaunâtre du phare était faible dans le jour naissant, mais c'était suffisant. Erik fit une embardée à gauche vers une petite forêt de bouleaux apparue à l'horizon.

— Sûre ?

Cette fois, il l'entendit crier un « oui ».

*Mon Dieu, merci.* Puis il se dit : *Il faut se mettre hors de portée de ce bâtard.* Il voyait maintenant très nettement le bosquet et opta pour la droite, une parcelle de broussailles entre les arbres et la montagne. A priori la route la plus directe vers la vallée.

Il scruta l'impact sur le pare-brise, à présent presque entièrement nettoyé par le vent. Puis il inspecta son torse et ses jambes sans rien constater d'anormal, mais, à la faible lueur de l'aube et dans ce blizzard, difficile de voir quoi que ce soit.

— On va ralentir, annonça-t-il. Garde le cap.

Il relâcha l'accélérateur et le moteur baissa d'une octave, même s'ils filaient toujours à plus de soixante kilomètres/heure.

— Tu l'as ?

— Oui.

— Vise la droite des arbres.

Il retira sa main droite, laissant Sofia manier l'accélérateur. Il tenta de maintenir le guidon de sa main gauche et inspecta sa poitrine de l'autre. Rien. Il tâta son torse au même niveau que le trou dans le pare-brise.

RAS.

— Bravo, Sofia, bafouilla-t-il, la mâchoire engourdie.

Il remit sa main droite sur celle de sa fille, et de la gauche tâta son biceps droit. Sa moufle en peau de renne était tachée : un peu de sang déjà en train de cristalliser. Un glaçon d'hémoglobine. Il se pencha sur sa fille pour replacer sa main gauche sur la sienne, tandis qu'une partie de son esprit hurlait de panique et de peur. Il avait été touché, une sensation aussi concrète que surréaliste. *Je suis touché.*

*Au moins, ce n'est pas Sofia,* lui chuchota la divinité. Ce dont il convint. Et la blessure n'était pas douloureuse.

*Alors, on continue.*

Une fois au niveau des broussailles affleurant le manteau neigeux, il ne ralentit pas, car la végétation n'était pas assez dense pour gêner leur progression. Il se retournait de temps à autre pour s'assurer que la pulka ne s'était pas fait la malle. La distance parcourue, il la comptait en terrains de

football. Et plus ils en mettaient entre eux et le salopard qui lui avait tiré dessus, plus ils avaient de chances de survivre.

— Je me souviens de cet endroit, dit Sofia.

Pas lui. Ou peut-être, mais sans oser y croire.

Elle avait raison. Au-delà du maquis qui s'étendait entre la forêt et la paroi rocheuse, une étroite bande plongeait à gauche vers un ruisseau encaissé où les pêcheurs taquinaient le saumon en été. Ils étaient passés par ici le premier jour de leur périple. Une certitude, même dans cet univers crépusculaire, flouté par la neige de l'aube arctique.

Ils longeaient la montagne vers le sud quand, de sa main gauche, Sofia désigna un bois d'épicéas.

— C'est là que tu as sculpté le banc, dit-elle. Et qu'on a vu l'aigle attraper le lièvre.

Il fut incapable de répondre, la mâchoire paralysée par la douleur. Une douleur qui l'avait étreint sans préavis, aiguë et cuisante. Comme un morceau de métal chauffé à blanc, un fer à repasser qu'on lui aurait collé sur le bras. Ce qui n'était pas loin de la réalité, même s'il ne s'agissait que d'un minuscule alliage de plomb et de cuivre.

— Papa ! cria soudain Sofia en déportant son corps vers la gauche.

Il enleva sa main droite de la sienne, et le sang accumulé dans sa moufle jaillit, immédiatement emporté par une rafale de vent. Il y en avait partout sur sa jambe droite ainsi que sur le repose-pied. La réaction de Sofia l'avait alerté, mais, distrait par tout ce sang s'écoulant de sa blessure, il ne vit pas la souche dépassant de la neige, juste devant la lueur du phare.

Le patin gauche heurta l'obstacle. La machine décolla et partit en tonneau avant d'éjecter ses deux passagers.

Une fraction de seconde plus tard, Erik mordait violemment la poudreuse et, malgré ce chaos laiteux, il entendit le craquement.

Il était étendu dans la neige. Dans le cratère que son corps avait moulé. Il redressa la tête et se retourna, hors d'haleine. Il crut un bref moment qu'il était devenu aveugle, mais ce n'était que de la neige, partout dans ses orbites, sa bouche et ses narines. Des mots inintelligibles sortirent de sa bouche quand il voulut appeler Sofia. Son âme lui commanda de se relever afin de s'assurer qu'elle était en vie, mais il s'effondra en chemin, hurlant de douleur. Monstrueuse, cette douleur, il n'en avait jamais connu de pire. Sa vision périphérique était obscurcie, rétrécissant le monde autour de lui.

*Non !* lui cria son esprit. À bout de forces, il savait la bataille perdue d'avance, mais il se releva pour retrouver sa fille. Assise dans la neige cinq ou six mètres plus loin, elle regardait autour d'elle comme si elle venait de se réveiller et tâchait de comprendre le pourquoi du comment.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle fit oui de la tête en clignant des yeux devant la motoneige, couchée sur le flanc un peu plus loin, moteur coupé.

— Je vais avoir besoin d'aide, p'tite mère.

Il avait remonté la jambe gauche de son pantalon, ce qu'il regretta instantanément.

Sofia se releva, encore hébétée et chancelante, et se dirigea vers lui en retirant son casque. Il en profita pour examiner sa jambe, avant qu'elle ne la voie.

— Ouais, bah c'est moche, mon bébé. Tu ferais mieux de ne pas regarder.

Trop tard, elle était déjà en train de constater les dégâts. La vérité, c'est qu'il n'avait pas envie de se confronter au désastre. Alors il s'allongea sur le dos dans la neige, le visage face au ciel, comme si, en ignorant l'étendue de la catastrophe, il aurait plus de chances de s'en tirer. Pliée en deux, Sofia ne put s'empêcher de vomir.

— Je t'avais dit que ce n'était pas beau à voir.

— Désolée, papa.

Elle ramassa une poignée de neige pour se rincer la bouche.

— Pas de problème. Moi aussi, ça me retourne l'estomac.

Il faisait très froid. Et pourtant de la sueur perlait entre ses omoplates et sur son front. La blessure par balle était une chose, mais l'état de sa jambe était de loin la plus grave des deux.

— Tu saignes beaucoup.

— Je sais.

La neige était tachée de rouge au niveau de son bras droit. D'autres gouttes se répandaient sous sa jambe : le sang du péroné fracturé. La blessure n'était pas bien grande, mais un bout d'os sanguinolant de trois centimètres avait transpercé sa chair maintenant brûlante.

— Ça doit faire très mal, dit Sofia, dont le regard le fit souffrir presque autant que sa fracture ouverte.

— Ce n'est que de la douleur. Faut en profiter tant que ça dure, pas vrai ? lâcha-t-il en serrant les dents.

Une blague qu'il servait à ses filles au moindre bobo, de l'orteil cogné au genou égratigné. Il inspira bruyamment et appliqua une bonne poignée de neige sur l'os et la plaie, dans l'espoir de les engourdir.

S'était-il cogné la jambe contre la motoneige ou l'os s'était-il cassé quand il avait heurté le sol ? Dans tous les cas, ce n'était pas beau à voir.

— Et ton bras ? demanda Sofia en s'agenouillant à côté de lui.

Gardant sa jambe immobile, il pivota pour inspecter son bras droit. Deux trous dans la manche, juste sous l'épaule.

— La balle est entrée et ressortie, constata-t-il. Je pense que c'est une bonne chose. Mais il faut arrêter l'hémorragie.

Il indiqua le traîneau, renversé derrière la moto, les bras de tractions pliés.

— Regarde si tu trouves quelque chose pour faire un garrot. Et pour ma jambe aussi.

— Les bretelles du sac à dos ?

— Excellente idée !

Elle tourna les talons et il se rallongea, tâchant d'oublier la douleur. Les vagues nauséuses qui le submergeaient le faisaient pleurer. Il aurait aimé le cacher à sa fille mais elle avait vu ses larmes.

*Tu sais ce que tu as à faire*, dit la divinité.

— On peut encore arranger ça, murmura-t-il en grimaçant.

*C'est impossible. Et il arrive. Tu le sais pertinemment. Ne perdez pas de temps. Pense à ta fille.*

— On va arranger ça, grogna-t-il.

La silhouette au large chapeau le fixa un moment de son unique œil, puis disparut, s'évaporant tel un souffle dans l'air.

Sofia revint avec une poignée de sangles de différentes tailles coupées à l'aide du *stuuraniibi*.

— La plus large, dit-il. Bande-la bien serré, juste au-dessus de la plaie.

Elle la passa autour de son bras, la fixa et secoua la tête.

— Ce n'est pas assez serré, maugréa-t-elle.

— Parce qu'il nous faut autre chose, de cette taille à peu près, répliqua-t-il en écartant son pouce et son index. Idéalement, un bâton.

— Mon canif ? suggéra-t-elle en sortant son couteau suisse.

— Impec. Glisse-le dans le nœud.

Ses mains tremblaient, mais elle fit avec.

— Maintenant tourne, dit-il, et continue jusqu'à mon signal.

Au troisième tour, elle s'arrêta pour le regarder.

— Encore.

Le canif accomplit trois rotations supplémentaires. Erik haleta et jura.

— Parfait. Je vais le tenir. Maintenant, avec un mousqueton, ça ne bougera plus.

Sofia en récupéra un sur le harnais qu'elle passa dans l'anneau à l'extrémité du couteau. Puis elle enfila une sangle plus étroite dans le mousqueton et l'enroula autour du bras de son père afin que le canif ne bouge plus.

— Super. Maintenant la jambe.

Il aurait dû commencer par ça, à cause du sang. Mais il avait donné priorité à son bras, dont la douleur était tellement lancinante qu'il avait manqué de s'évanouir.

— On va faire la même chose, ajouta-t-il.

Sofia regarda sa jambe blessée avant de relever les yeux sur lui.

— C'est dans tes cordes, dit-il. Tâche de penser à autre chose.

Elle serra les poings, prête à répéter l'opération.

— Ne réfléchis pas. Lance-toi.

— Comme pour ton bras ? fit-elle, sceptique.

— La même chose, dit-il en remettant de la neige sur sa jambe, la première couche ayant déjà fondu.

Il en déposa aussi sur les trous de sa manche, aussi profondément que possible.

— On va d'abord improviser une attelle avec un de mes bâtons de ski. Tu crois que tu peux le couper ?

— Oui, répondit-elle.

Elle en attrapa un, qu'elle plaça sur le haut de son sac à dos, puis ressortit le couteau sami de son étui en cuir.

— Fais attention, dit-il.

L'absurdité de la remarque lui fit hausser un sourcil. Elle leva la lame dans le blizzard avant de l'abattre sur le bâton, créant une brèche dans l'aluminium. Deuxième tentative. À la troisième, elle poussa un grognement qui l'aida à venir à bout de sa mission.

Erik souffrait le martyre, malgré l'effet anesthésiant de la neige.

— Tu es flippante avec ce truc.

Sa fille sourit.

— Passe la sangle sur l'os. La plaie est petite, donc l'hémorragie ne m'inquiète pas trop. En revanche, pour que je puisse marcher, il faut remettre l'os en place.

Sofia alla chercher une fourchette pour servir de vis de serrage, mais comme elle s'apprêtait à déclipser un autre mousqueton sur l'attelage de la pulka, il l'arrêta.

— Dans cette poche, dit-il en tapotant sa parka.

Elle sortit son alliance et, à son expression, il devina que sa fille pensait à sa mère.

— Bonne idée, non ?

— On forme une super équipe, déclara-t-elle.

Elle enroula la sangle, mais sans la serrer.

Il la regarda d'un air interrogateur.

— J'ai peur de te faire mal.

— Il faut le faire. Comme tout à l'heure.

Elle resta perplexe.

— Ça va être douloureux, mais je peux le supporter, ajouta-t-il. Tu sais bien que ton papa est un vrai dur à cuire, non ?

— Oui, je le sais.

— Après, il est possible que je m'évanouisse, précisa-t-il en se forçant à sourire. Même si je suis un dur à cuire. Si c'est le cas, réveille-moi. En me giflant. Ou en me jetant de la neige sur le visage. N'importe quoi pour que je reprenne connaissance.

— Papa, dit-elle en secouant la tête, je ne peux pas.

— Mais si, tu peux. Je sais que tu en es parfaitement capable. Pense à tout que tu as fait jusqu'à présent. Regarde, on est encore là. Ce sera trois fois rien comparé à tout ce qu'on a traversé.

Elle ne semblait pas convaincue, mais prit tout de même la fourchette à deux mains et ferma les yeux un instant avant de les rouvrir.

— Dis-moi quand tu es prêt.

Il inspira un bon coup et expira lentement.

— Maintenant.

Elle tourna une fois, puis deux, et il sentit l'os s'enfoncer dans sa chair, puis elle fixa l'alliance avec l'extrémité de la fourchette tandis qu'il hurlait.

## 18

Il s'en fallut de peu qu'il perde connaissance. Il resta allongé un moment, tâchant de recouvrer sa vision et de rassembler ses idées. Il ne pouvait plus skier. Ni même se tenir debout. Et ça se verrait bien assez tôt.

— Tiens, dit Sofia, en lui tendant trois carrés de chocolat de la demi-plaquette retrouvée dans son sac. Le sucre et les calories devraient t'aider.

Il ouvrit la bouche et elle y glissa le chocolat. Il ferma les yeux en le laissant fondre sur sa langue. Puis elle cassa deux autres carrés pour elle.

— Tu penses qu'on est où, à peu près ?

— Je ne sais pas, quatre kilomètres devant lui, peut-être cinq ? Pas assez en tout cas. Je suis resté allongé là trop longtemps. Prends mes raquettes et aide-moi à les mettre.

— Tu ne peux pas marcher.

— Je ne peux plus skier, corrigea-t-il.

— Je vais te tirer, suggéra-t-elle en indiquant le traîneau.

— Non. Je suis trop lourd et toi, trop fatiguée. Il faut que tu économises tes forces.

— Tu sais, moi aussi, je suis une dure à cuire.

— Je sais, mon bébé, dit-il en esquissant un sourire malgré la douleur. Tu es plus forte que moi. Mais les bras de traction de la pulka sont tordus. Va chercher mes raquettes.

Elle alla prendre les raquettes et les lui attacha.

— On va devoir l'abandonner, d'accord ? reprit-il.

— Je peux essayer de la tracter.

— Non. C'est trop dur. Même si on réussissait à redresser les bras. Elle a fait son temps et on n'en a plus besoin.

Elle fronça les sourcils, il comprit pourquoi. À cause de l'ours en peluche d'Emilie que Sofia avait embarqué dans le traîneau et qui les avait accompagnés tout au long de leur périple. Un vieil ours en peluche avec un pull rouge.

— Mais il va tomber dessus quand il arrivera, dit-elle. Et je ne veux pas qu'il fouille dans nos affaires.

— Moi non plus. Aide-moi à me relever.

À l'aide de son bâton et de sa fille, il se remit debout en maudissant la douleur, essayant de maintenir tout le poids de son corps sur sa jambe droite.

— Tu peux aller chercher le traîneau ?

Elle chaussa ses skis et fit ce qu'il lui demandait. Il indiqua alors la direction à prendre et passa son bras gauche autour de l'épaule de Sofia.

— Prêt ? demanda-t-elle.

— Prêt, dit-il.

Mais, à chaque fois que sa raquette gauche touchait le sol, il serrait les dents.

— Ils sont morts à cause de nous, n'est-ce pas ? murmura-t-elle à propos des policiers. S'ils n'étaient pas partis à notre recherche, ils seraient encore en vie.

— Sans ce maudit Russe, on n'en serait pas là. C'est à cause de lui, tout ça.

— On l'emmerde, lâcha-t-elle après un moment de réflexion.

— Ouais, on l'emmerde, approuva-t-il en gémissant – en de pareilles circonstances, jurer était autorisé. Et ce n'est pas seulement sa faute, c'est aussi celle des scientifiques qui ont manipulé ce virus. Et celle de la compagnie minière.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle et des forces.

— Mais la seule personne qui n'y est absolument pour rien, c'est toi. Tu m'entends ? Absolument pour rien.

Sofia baissa les yeux. Il ne parlait pas seulement des policiers, mais également des Helgeland, de Hánas, et de toute cette pagaille. Et aussi d'Emilie. De cette funeste journée au mur d'escalade.

— Allez, dit-il alors qu'ils arrivaient au bord d'une crête.

En bas, une étroite vallée, d'un blanc immaculé seulement troublé par quelques sapins sur les pentes les plus abruptes.

— C'est là qu'on se débarrasse de la pulka ? demanda-t-elle.

— Oui. C'est d'accord ?

Elle réfléchit. Tous deux savaient à quoi elle pensait. Au vieil ours en peluche. Ils n'évoquèrent pas le sujet.

— Je ne veux pas qu'il le trouve.

— Ne t'inquiète pas.

— Je m'en charge, dit Sofia, hochant résolument la tête.

Abandonnant son père en équilibre sur son bâton, elle tracta le traîneau jusqu'au début de la pente.

— Tu es sûre ?

— On ne peut pas le prendre, dit-elle. Ni utiliser nos sacs à dos sans sangles.

— Je sais, mais tu es sûre de ton coup ?

— Oui.

— Dans ce cas, advienne que pourra.

Sofia poussa la pulka qui, l'espace d'un instant, resta en surplomb. Elle donna une nouvelle impulsion, et le traîneau bascula, glissant de plus en plus vite.

Son dernier voyage.

Ils se remirent en route. Lui en raquettes, Sofia à skis. Il n'emportait que le fusil, en bandoulière, et le piolet, à sa ceinture ; Sofia, elle, avait le grand couteau sami, qu'elle gardait dans son étui sous sa doudoune. Plus deux ou trois bricoles fourrées dans leurs poches : le reste de chocolat, quelques tranches de viande de renne séchée, des allumettes et trois bougies chauffe-plat, sans oublier la trousse de secours – pas nécessairement d'une grande aide face à une blessure par balle et un péroné en miettes.

Malgré cela, ils progressaient peu. Incapable ou presque de transférer son poids sur sa jambe gauche, il s'appuyait sur Sofia à chaque foulée. Sa fille ne mouftait pas.

*Il va vous tomber dessus. Et tu le sais.*

La divinité marchait à droite, plantant son bâton dans la neige, son grand chapeau soulevé pour contempler un ciel couleur fourrure de loup.

*D'ici peu, ajouta-t-elle.*

Erik l'ignora. Si seulement ils avaient réussi à remettre la motoneige debout. Sofia avait tenté de le faire mais elle n'était pas assez forte, et lui n'était d'aucune aide.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Sofia demanda :

— Et s'il réussit à la démarrer sans la clé ? Comme les voitures dans les films.

— Si c'était le cas, répondit-il en réalisant qu'il n'avait pas envisagé cette possibilité, il serait déjà sur celle de l'agent Haugen.

— Exact.

Mais, par précaution, ils avaient ensemble, avec le piolet, coupé le patin avant droit de l'engin, le rendant inutilisable.

— On va avoir des problèmes ? avait-elle demandé tandis qu'il jetait le ski par sécurité.

— Non, on n'aura pas de problèmes.

Il estima la distance qu'ils venaient de parcourir. Malgré le blizzard, il distinguait encore la machine. La neige était tachée du sang dégoulinant de sa jambe ou de sa manche.

*Tu ferais aussi bien de lui dérouler une pelote afin qu'il la suive*, dit la divinité.

Alors il s'immobilisa. En appui sur sa jambe droite, il observait les sapins devant lui.

— Il faut qu'on continue à avancer, dit Sofia. Un pas après l'autre.

— Chaque chose en son temps, s'entendit-il répondre.

Il était épuisé. Et souffrait le martyr. La douleur l'aidait parfois à se concentrer : elle mettait tous ses sens en éveil. Il était plus conscient que jamais du danger. Tout ce qui s'était passé depuis la nuit dans la tente, lorsque Sofia s'était coupée, lui revenait à l'esprit. Mais la douleur était parfois si intense qu'elle le plongeait alors dans une sorte d'anesthésie mentale, et son bras et sa jambe blessés ainsi que les événements des derniers jours fusionnaient en un tout, comme leurs traces dans la neige.

C'est ce qu'il ressentait maintenant. Il était hors de son corps. Comme si son esprit s'était échappé de son enveloppe corporelle.

Une œillade vers la droite : point de divinité.

*Ça y est, je perds la tête*, songea-t-il.

*Ce n'est pas parce que tu ne me vois pas que je ne suis pas là*. La voix l'avait transpercé tel le vent. *Qu'est-ce que tu fais, Erik ?*

— D'après toi ? risposta-t-il à voix haute.

— Papa ?

Bon sang, Sofia croyait qu'il s'adressait à elle ! Elle devait penser qu'il délirait.

Sans un mot, ils continuèrent à avancer, péniblement.

*Tu as dit que tu ferais n'importe quoi pour ta fille. Qu'elle était la seule personne qui comptait. Mais regarde-toi. Tu boites comme un infirme. Tu laisses ces empreintes de raquettes et des gouttes de sang comme si tu voulais que ce salopard débarque encore plus facilement pour la tuer. Elle est frigorifiée. Tu ne vois pas qu'elle est à bout ? Espèce d'enfoiré. Elle est pratiquement en train de te porter. Le peu de force qui lui reste sert juste à te trimballer. Tu n'es qu'un salaud. Doublé d'un égoïste et...*

— Stop ! dit-il, s'adressant cette fois à Sofia.

— Il ne faut pas qu'on traîne.

Il se tourna face à elle. Posa les mains sur ses épaules.

— Sofia, écoute-moi. Ça ne va pas, nous sommes beaucoup trop lents et il va nous rattraper. Et là, tu sais ce qu'il fera.

— C'est pour ça qu'on doit avancer, le supplia-t-elle.

— Tu ne m'écoutes pas. Ce n'est plus possible. Je ne peux plus marcher et te laisser me porter comme ça.

— Papa, je peux le faire.

— Non, et pour la simple et bonne raison que je m'y oppose.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, papa ?

Des larmes commencèrent à couler le long des joues de Sofia. Il inspira un bon coup. Pas sûr de vouloir prononcer les mots qu'il avait au bout de la langue, parce que, après, il serait impossible les retirer.

— Papa.

— Il faut que tu y ailles. Tu dois continuer sans moi.

Les lèvres de Sofia se mirent alors à trembler, tout comme son visage. Une morsure de plus dans son petit cœur déjà bien malmené. Si elle avait déjà été confrontée à la mort à plusieurs reprises, l'idée de ne plus être aux côtés de son père lui semblait insupportable.

— Je ne peux pas.

— Si, tu peux. Et tu dois le faire. Regarde, dit-il, un doigt pointé. Tu vois cette montagne ? Juste là. Lorsqu'on s'est arrêtés pour que tu fasses pipi. Tu avais peur que quelqu'un te voie, tu te souviens ? Même s'il n'y avait personne à trois kilomètres à la ronde.

Elle regarda dans la direction indiquée, respirant précipitamment.

— On y est presque. *Tu y es presque.* Dans deux heures, tu seras à la maison.

— Alors on peut le faire ensemble.

— Si on reste ensemble, il va nous rattraper. Pense à maman. Elle doit être morte d'inquiétude. Il faut que tu rentres pour la rassurer.

Sofia pleurait. Il craignait que, sous l'effet de la panique, elle ne fasse une crise d'hyperventilation. Il prit sa tête entre ses mains et posa son front contre le sien.

— Ce qui compte, p'tite mère, c'est toi. Tu dois vivre. Tout le reste est secondaire.

— Papa, je ne t'abandonnerai pas. C'est impossible.

— Il faut que les gens sachent ce qui se trame dans ce laboratoire. Maintenant, personne d'autre que toi ne peut remplir cette mission.

— On perd du temps, essaya-t-elle, sans conviction.

— Je t'aime, Sofia. Je suis si fier de toi, lâcha-t-il en l'embrassant comme jamais, la gorge nouée. Je suis le papa le plus chanceux de tout l'univers.

— S'il te plaît, gémit-elle.

— Vas-y, fonce. Je serai avec toi. Je serai toujours avec toi. À la vie à la mort. Même quand tu seras une vieille dame, je serai encore là.

Il l'enlaça un long moment. Puis ôta le fusil de son épaule afin de le passer en bandoulière sur celle de sa fille.

— Il faut que tu y ailles. Suis la vallée. Et quand tu arriveras à la maison, toi et maman, vous irez tout raconter à la police. Et n'oublie pas de dire à maman à quel point je l'aime. Et que je suis désolé.

— D'accord.

— Promis ?

— Promis, papa.

— OK, dit-il en la serrant dans ses bras, avant de l'embrasser à nouveau. Maintenant, vas-y.

Elle saisit ses bâtons et fit pivoter ses skis. Puis elle s'immobilisa et se retourna pour le regarder. Il tenta de sourire.

— Je t'aime, papa.

— Je t'aime, p'tite mère. Je t'aimerai toujours.

Elle poussa sur ses bâtons. Impulsion, glisse, impulsion, glisse.

Il la regarda jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Il parcourut cent mètres de plus, puis s'effondra dans la neige en frissonnant. La forêt de sapins était encore loin mais, au plus profond de lui, il gardait espoir. S'il réussissait à atteindre les arbres, alors peut-être pourrait-il se cacher. L'espoir de la dernière chance – absurde. Et s'y

raccrocher n'était qu'une preuve supplémentaire de sa faiblesse. Quand bien même il parviendrait à gagner la forêt, il savait pertinemment que cela ne suffirait pas, car le blizzard faiblissait et n'effaçait plus ses traces. Et le mastodonte ne tarderait plus.

*Mais pourquoi faciliter la tâche à cet enfoiré ? Gagne la forêt ! Fais au moins ça. Qu'il en ait pour son argent !*

Erik se releva. Pensa à Sofia, l'imagina sur ses skis, avec ce ridicule bonnet rose et ses ours en train de pêcher. Songer à sa fille ne le réconforta qu'un instant car elle lui manquait terriblement.

La divinité avait disparu. Sans doute avait-elle rempli sa mission. Dit ce qu'elle avait à dire. Pourtant Erik avait encore besoin d'elle.

Il était épuisé, vidé, seul.

L'échappée de Sofia avait cependant quelque chose de cathartique.

— Elle vivra, murmura-t-il.

*Il lui reste un bout de chemin à faire.*

Quelques dizaines de mètres plus loin, il s'affala de nouveau. Mais, cette fois, il sentit le doux parfum des épicéas. Le bois était proche.

*Encore un petit effort.*

Il rampait, allongé sur le flanc gauche.

Les visages de sa femme et de ses filles en ligne de mire, il se démenait pour les rejoindre.

Puis il ferma les yeux.

*Il est là, dit la divinité.*

Erik ne réagit pas, ignorant s'il dormait ou pas, s'il était vivant ou mort. Il n'avait même plus froid. C'était réconfortant.

*Il est là. Tu as fait tout ton possible. Mais là, c'est la fin.*

— OK, murmura-t-il.

Il ouvrit les yeux.

Le mastodonte se tenait à l'orée du bois, silhouette noire dans cet univers crépusculaire.

*A-t-il cessé de neiger ?*

Le Russe s'approcha, tel un spectre. L'air affamé et frigorifié, les pupilles en feu. Il haletait, mais sa respiration était sous contrôle, comme un athlète après la course.

— Une sacrée traque, déclara le mastodonte. Et longue, avec ça.

Erik renversa sa tête contre le tronc du sapin, pensa à Sofia et sourit. Elle devait maintenant presque toucher au but.

— Tu as perdu.

— Vraiment, tu crois ?

— Elle est partie. Tu ne la rattraperas jamais.

Le mastodonte scruta l'horizon dans la direction empruntée par Sofia, et, l'espace d'une seconde, Erik fut pris de panique à l'idée que le Russe se lance à sa poursuite. Il esquissa un geste vers le piolet à sa ceinture. Mais pour faire quoi ? Il n'était même pas sûr que ses mains gelées arriveraient à le saisir.

L'homme ne se lança pas à la poursuite de Sofia. Il restait là.

— Alors c'est entre toi et moi que ça va se passer.

Il déchaussa ses skis et s'approcha, marchant avec peine dans la poudreuse, son fusil en diagonale, la crosse au niveau de son épaule droite.

— Quel dommage. Ta fille... C'est bien ta fille ?

Erik resta silencieux.

Le mastodonte sourit, presque compréhensif.

— C'est une bonne gamine. Forte. Courageuse. Je la tuerai, je te l'ai dit, mais je le ferai vite et bien. Parce que j'ai du respect pour elle.

La haine que lui inspirait ce type le ressuscita. Il aurait tout donné pour le faire souffrir. Mais c'était trop tard. Il inspira, et l'air glacé lui brûla les poumons, comme si, tel un nouveau-né, il respirait pour la première fois. Puis expira une volute argentée qui troubla l'obscurité.

— Je t'ai eu, répliqua-t-il. *On t'a eu !*

Le mastodonte leva les yeux vers un filet de neige tombant d'une branche. Il retira son gant droit et le rangea dans sa poche. Puis il le fixa, comme s'il tentait de sonder son âme.

— Et tu peux me dire en quoi tu m'as eu ? s'enquit-il, perplexe. Dans moins d'une minute, tu seras mort.

Après un très long silence, le type tira la culasse et chambra une balle, un bruit anormalement fort qui troubla la quiétude de la forêt.

*Parce qu'elle vit,* répondit la divinité. *Voilà pourquoi tu as gagné.*

Aussi sourit-il lorsque le mastodonte brandit son arme. L'homme épaula. Inutile de coller son œil à la lunette. Pas à cette distance. Il hocha la tête, sûr de sa victoire.

— Une sacrée traque, répéta-t-il, l'index sur la gâchette.

Erik inspira de nouveau, cette fois par la bouche, se délectant de cette saveur glaciale.

*Certains m'appellent le Tueur*, dit la divinité.

Le mastodonte aperçut quelque chose. Il éloigna sa tête du fusil et, par-dessus son épaule droite, vit de la neige tomber d'un sapin. Sofia était là, à sept, peut-être huit mètres, entre les branches. Le Russe se retourna pour la viser, mais elle le tenait déjà en joue, la crosse de l'arme calée contre son épaule, comme elle avait vu faire son père. Elle tira. Le recul la projeta en arrière, en même temps que la carabine, tandis que le fracas du coup de feu emplissait la montagne.

Le mastodonte baissa les yeux sur le trou béant dans sa poitrine. Lâchant son arme, il tituba dans la direction de Sofia avant de tomber à genoux. Il crachait du sang, étouffait. Une main sur la poitrine, l'autre tendue vers elle.

— Papa ! cria Sofia, terrifiée, en reculant contre un arbre mort.

Elle n'avait nulle part où se cacher tandis que le Russe rampait vers elle, dans son propre sang.

— Cours ! brailla Erik.

Il se releva mais ne fit pas deux pas. Il essaya de se redresser, sans y parvenir. En rampant, lui aussi, il réussit néanmoins à rejoindre le Russe, qui agrippait déjà la botte de Sofia.

— Non ! cria Erik.

Sofia hurlait en donnant des coups de pied au Russe, qui ne lâchait pas prise. Elle fouilla alors dans sa doudoune et en sortit le couteau sami. Puis, se penchant en avant en criant de plus belle, abattit le couteau. Trois doigts tombèrent dans la neige, inertes.

— Ne regarde pas ! hurla Erik à sa fille, tout en se hissant sur le dos du type. Sale bâtard !

Il beugla comme une bête enragée en plantant le piolet dans le crâne du Russe. Un crac sonore résonna au milieu des arbres.

Erik resta un moment allongé sur sa victime, respirant péniblement. Il voulait s'assurer que le type était bien mort mais, épuisé par le dernier effort qu'il venait de fournir, était incapable de bouger. Quand il parvint enfin à s'agenouiller, tel un fidèle devant son Dieu, sa fille se précipita sur lui.

— Tu n'étais pas censée t'en aller ? articula-t-il avec peine. Tu aurais dû m'écouter.

— Mais, papa, on forme une équipe, toi et moi, sanglota-t-elle, son petit corps lové contre lui.

Et il l'étreignit comme s'il n'allait plus jamais la lâcher.

— Oui, c'est vrai.

Ils engloutirent le reste de viande séchée et de chocolat. Puis, avec le couteau sami, Sofia trancha une branche de bouleau pour qu'Erik s'en serve comme d'un bâton de marche. Ils avaient froid, mais se refusaient à dépouiller le mastodonte. Ils le laissèrent face contre terre dans la neige pourpre.

Le blizzard n'était plus qu'un mauvais souvenir lorsque, entre chien et loup, ils arrivèrent à mi-chemin de la vallée qui serpentait vers le sud, et leur chalet. Les nuages s'étaient dissipés, les étoiles avaient repris leur empire, et le monde, soudain, leur parut plus vaste que jamais.

Ils ne parlèrent pas de ce qu'ils venaient de vivre. Trop épuisés sans doute pour le faire. Ou peut-être parce qu'il n'y avait pas de mots pour en parler.

Ils s'arrêtèrent plusieurs fois pour se reposer. Grelottant l'un contre l'autre, jusqu'à ce que l'un redonne le signal du départ. Alors ils se remettaient en route dans la nuit claire, seuls rescapés de l'apocalypse.

Son bras et sa jambe n'étaient que souffrance, mais, quelque part, Erik s'en réjouissait : plus rien ne pouvait l'atteindre. Il s'en sortirait, ou pas. Mais sa fille avait la vie devant elle.

Finalement, ils arrivèrent sur un promontoire et contemplèrent la pente qui brillait sous les rayons de la lune.

— On y est presque, papa.

— Je sais.

— Regarde ! s'exclama Sofia en indiquant le nord.

Des aurores boréales paraient le ciel d'éclats verts, jaunes et bleus, chaudes et paisibles comme le souffle des dieux.

— C'est magnifique ! fit-il.

— D'après Hánas, ce sont les âmes des morts, dit sa fille. Celles de nos ancêtres.

— Sans doute avait-il raison.

Cette danse cosmique les tint émerveillés un long moment. Puis ils attaquèrent la dernière montée, chacun puisant sa force dans celle de l'autre. Enfin, arrivés au sommet, ils restèrent debout, sous la voûte étoilée.

Un homme et sa fille.

Non loin, une maison isolée trônait au milieu de ce paysage cotonneux. Une fumée argentée s'échappait de la cheminée en pierre. Une lumière dorée scintillait derrière les fenêtres. Et de la neige recouvrait le toit.

*Home, sweet home.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## NOTE DE L'AUTEUR

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## *Traces d'un écrivain dans la neige*

De mère norvégienne et donc à moitié norvégien, j'ai passé de nombreuses vacances au bord d'un fjord dans notre chalet près de Bergen, sur la côte ouest de la Norvège, ou à skier dans les montagnes.

Leurs paysages idylliques et époustouflants sont ancrés au plus profond de mes souvenirs d'enfance, et pourtant, même à l'époque, j'ai toujours été conscient qu'un passé plus sombre se cachait derrière tant de beauté. Ce passé plus sombre correspond à ce que la plupart des Norvégiens désignent sobrement par les « années de guerre », c'est-à dire l'occupation de la Norvège par l'Allemagne nazie (avril 1940-mai 1945). Et c'est lors d'un de ces séjours que, enfant, j'ai eu connaissance de la célèbre opération *Telemark*, qui s'est déroulée pendant la Seconde Guerre mondiale.

Je reviendrai sur mon histoire personnelle et son évolution, mais il convient d'abord de consacrer quelques paragraphes à cet événement extraordinaire qui a mis à l'épreuve les limites de l'héroïsme humain et la résilience face à un danger extrême – qu'il soit d'origine humaine ou environnementale.

Cette opération a été portée à l'écran dans le film *Les Héros de Telemark*, réalisé par Anthony Mann, avec Kirk Douglas et Richard Harris. L'objectif de cette mission bien réelle fut d'empêcher le régime nazi de fabriquer une bombe atomique par la destruction de l'unité d'eau lourde de la centrale électrique de Vemork, située près de Rjukan. En février 1943, un commando norvégien formé par le SOE (Special Operations Executive) est parachuté sur un glacier norvégien et rejoint, sur le plateau du Hardangervidda, un détachement avancé qui avait passé des mois à essayer de survivre dans un monde aride de roche, de neige et de vent. Avec un équipement des plus basiques, neuf hommes ont escaladé une falaise au milieu de la nuit et réalisé l'un des actes de sabotage les plus héroïques de la Seconde Guerre mondiale.

Cette histoire d'audace, d'habileté et de détermination est restée gravée dans ma mémoire et, en grandissant, j'ai entendu parler d'une autre mission, celle-là impliquant une équipe de commandos norvégiens expatriés qui partirent en bateau des îles Shetland pour retourner dans la Norvège occupée par les nazis en mars 1943. Leur objectif : détruire la tour de

contrôle d'un aérodrome allemand à Bardufoss et recruter des hommes pour rejoindre la Résistance norvégienne. Cependant, contrairement à l'opération *Telemark*, l'opération *Martin* se solda par un désastre. Les hommes furent trahis et tombèrent dans une embuscade, et leur bateau fut coulé par les Allemands. Trois hommes furent tués. L'un d'entre eux réussit à s'échapper. Son nom est Jan Baalsrud. Trempé jusqu'aux os, ayant perdu ses bottes, il s'enfuit à travers un ravin enneigé, où il abattit un officier allemand de la Gestapo, avant de prendre la fuite dans les Alpes de Lyngen. Là où se déroule mon récit.

Comme le raconte David Howarth dans son livre *We Die Alone* (non traduit), l'épopée de Jan Baalsrud doit probablement être l'une des plus remarquables histoires de survie de tous les temps. Pendant neuf semaines, cet homme endura des épreuves presque inimaginables. Les pieds gelés, il fut enseveli jusqu'au cou dans une avalanche. Aveuglé par la neige et souffrant d'engelures, il erra dans la tempête pendant trois jours, resta coincé dans la neige quatre jours et fut laissé pour mort pendant deux semaines. Pour éviter que la gangrène ne gagne le reste de son corps, il coupa plusieurs de ses orteils gelés. Agonisant, il fut transporté en civière à travers les montagnes par des équipes de villageois norvégiens.

Contre toute attente, Jan Baalsrud a tenu bon. Il a survécu à ce qui aurait sûrement emporté n'importe qui d'autre. Cet homme a tout simplement refusé de mourir.

## *Histoire d'une randonnée à skis pas si longue, et de la genèse de ce livre*

Ces gars, ceux de la génération de Jan, c'étaient des durs. D'une tout autre trempe que la nôtre. Ce qui leur manquait souvent en équipements ou en informations, ils le compensaient par le courage, la détermination et la volonté de remplir leur mission, quel qu'en soit le prix. Je les admire énormément, et j'ai toujours été intrigué par cette part de nous-même – que nous espérons tous avoir –, celle qui refuse d'abandonner quand tout semble perdu. Je pense qu'il est juste de supposer que nous avons un instinct de survie animal. Mais l'instinct n'est pas, il me semble, la même chose que la détermination, ce désir presque surhumain qui pousse certains à continuer alors qu'ils auraient dû abandonner depuis longtemps.

Ces histoires de héros de guerre norvégiens, j'y pensais, lorsque en 2003 j'ai entrepris une randonnée à skis de fond avec mon frère, James, et quelques amis norvégiens. L'idée était de skier sur quinze kilomètres, de nous arrêter pour construire un igloo de cinq personnes afin d'y dormir, et de répéter ce schéma pendant plusieurs jours. J'avais travaillé dur sur ma condition physique avant ce périple et je me sentais prêt. Enthousiastes et excités, nous sommes descendus du train à la gare de Finse, un petit village de montagne de la municipalité d'Ulvik, dans le comté de Vestland (à 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, le point le plus élevé du réseau ferroviaire norvégien). Après avoir fixé mon lourd sac à dos et chaussé mes skis, je me suis mis en route, à la suite des autres. Je devais avoir parcouru vingt mètres sur la première descente lorsque j'ai perdu l'équilibre et me suis étalé de tout mon long. La pelle à neige en fer attachée sur mon dos est venue me frapper à la tête tandis que j'atterrissais dans un enchevêtrement de jambes, de bras et de skis. Si je ne l'avais déjà su, je compris alors que je n'aurais jamais réussi à entrer dans l'équipe de sabotage (opération *Telemark*) de Joachim Rønneberg en 1943 ! En toute honnêteté, je n'étais même pas assez compétent pour faire partie de ce groupe de Norvégiens qui m'attendaient en bas de la pente, mais ils étaient trop charitables pour le dire. Je suis sûr que James était soulagé de ne pas être à ma place, le visage

couvert de neige. Mais, au moins, la poudreuse dissimula le rouge de la honte, qui m'était monté aux joues.

Quoi qu'il en soit, le truc à propos des longs voyages à skis, c'est que vous avez du temps pour penser. Et beaucoup d'espace pour donner libre cours à votre imaginaire. Peut-être le paysage enneigé est-il une métaphore de la page blanche, mais je me suis mis à réfléchir (quand je n'étais pas trop occupé à essayer de faire entrer mes pieds dans mes chaussures de ski gelées, que j'avais malencontreusement laissées à l'extérieur de mon sac de couchage la première nuit) à ce qui se passerait si quelqu'un lancé à nos trousses voulait nous tuer. Des conditions suffisantes si, comme moi, vous souffrez d'une imagination débordante. Les premières pistes d'une histoire commençaient à naître dans mon esprit.

Mais quelques jours après le début du voyage, James et moi avons décidé d'arrêter là l'aventure. Notre forme physique était correcte, mais nous manquions d'entraînement et de technique en ski de fond. À dire vrai, nous avions l'impression de retarder les autres. Deux policiers qui passaient en motoneige nous avaient informés qu'il y avait une gare à sept kilomètres. Alors nous avons continué à avancer, mais dans le sens opposé. Le lendemain, nous étions de retour dans notre confortable chalet au bord du fjord, à pêcher et à boire de la bière.

À l'époque, je travaillais sur un roman intitulé *Blood and the Saints* qui se déroule pendant la première croisade, en 1096. Ce manuscrit n'a jamais été publié. Mais un week-end d'enterrement de vie de garçon à Oslo m'a donné envie de me lancer dans l'écriture d'un autre livre, cette fois sur un jeune homme souffrant de pertes de mémoire à la suite d'un traumatisme crânien, qui se retrouve embarqué dans un raid viking et fait tout pour devenir membre de l'équipage. Je ne pouvais écrire que par demi-journée, donc cela a pris un certain temps. Puis, en 2006, Sally et moi avons déménagé à Manhattan. J'avais désormais sérieusement envie d'être publié (de qui je me moque ? j'étais même désespéré !). J'ai trouvé un agent littéraire qui a vu le potentiel de *Raven : Blood Eye*. Comme nous l'avons appris par la suite, il n'a pas été facile de convaincre un éditeur américain du potentiel de la fiction historique, et encore moins de celui d'une histoire de Vikings se déroulant au IX<sup>e</sup> siècle.

Pourtant, alors que j'accumulais des histoires de razzias avec des Vikings tout en vivant à New York, à la recherche d'un autre sujet d'écriture, j'en tenais déjà manifestement une, avec laquelle je n'avais pas

fini d'en découdre : mon aventure de ski de fond ratée, et donc pendant que *Blood Eye* était en lecture chez l'éditeur, j'ai commencé à écrire un thriller de survie se déroulant dans les Alpes de Lyngen, mettant en scène un homme et son fils qui, alors qu'ils se baladent à skis, se retrouvent pris au beau milieu d'une opération des forces spéciales américaines pour sécuriser une ressource pétrolière souterraine dans le cercle arctique. J'ai situé l'histoire dans le futur, en 2020 (ce qui, par une incroyable coïncidence, est l'année où j'ai commencé à écrire ce livre-ci). À cette époque, les États-Unis d'Amérique sont une superpuissance en voie d'extinction. Après avoir été contraints d'abandonner leurs actifs pétroliers au Moyen-Orient, ils se retrouvent dans une situation désespérée au point de revendiquer la plus grande réserve de pétrole souterraine jamais découverte en Europe, située sous les terres arctiques désolées de l'Extrême-Nord de la Norvège. J'en avais écrit les cent vingt premiers feuillets lorsque, à ma grande joie, mon agent britannique m'a annoncé que Random House allait publier *Raven : Blood Eye*. Mon futur éditeur était impatient de connaître les grandes lignes des tomes deux et trois (j'avais présenté *Blood Eye* comme le premier volet d'une trilogie). Comme je n'en avais pas les premières lignes, j'ai élaboré un planning. C'est ainsi que le thriller futuriste a été lancé.

Onze romans publiés plus tard, en 2020, j'avais terminé *Camelot*, le deuxième de ma série de contes arthuriens. Ce livre et *Lancelot* faisaient plus de mille six cents feuillets et se déroulaient dans le monde arthurien post-Empire romain que j'avais créé. Ce sont de gros volumes, qui m'ont demandé beaucoup, tant émotionnellement que physiquement (le corps et l'esprit ne font qu'un). Et sur le plan créatif, aussi. J'ai senti que j'avais besoin de faire le ménage dans mon imaginaire. Je voulais écrire un autre type d'ouvrage. En fait, j'en avais besoin.

Ceux qui ne me connaissent que comme auteur de romans historiques ont probablement été plus surpris que ceux qui me connaissent personnellement. J'ai eu une vie éclectique. De mes débuts dans le monde de la musique à la rédaction de textes publicitaires, en passant par la conception narrative de jeux vidéo, l'expérimentation créative a toujours été mon moteur. Il me semble donc tout à fait naturel de me frotter à d'autres genres, qu'il s'agisse de romans d'horreur ou de récits historiques ou, comme ici, de thrillers contemporains. Je ne me suis jamais cantonné à un seul domaine, et peut-être que cela fait de moi un homme à tout faire plus

qu'un génie à l'expertise pointue. Mais je préfère cela plutôt que de m'enfermer dans une tour d'argent.

C'est aussi la raison pour laquelle je n'ai pas voulu suivre la procédure attendue dans ce genre de circonstances et publier ce livre sous un pseudonyme. Je comprends pourquoi certains auteurs le font, et pourquoi certains éditeurs insistent sur ce point : pour éviter de semer la confusion auprès des diffuseurs ou des lecteurs, lorsqu'un auteur connu pour un genre s'aventure dans un autre. J'aime à penser que la couverture elle-même ainsi qu'une lecture rapide du texte de présentation permettront à mes lecteurs de savoir de quoi parle ce roman. Et même si l'histoire ne se déroule pas dans un passé vieux de mille ans ou plus, comme certains de mes autres romans, je pense que mes lecteurs y retrouveront tous les éléments qu'ils attendent d'un livre de Giles Kristian. De plus, étant un conteur, c'est une histoire que j'avais envie d'écrire depuis de nombreuses années. Après m'être constitué un lectorat fidèle, il m'a semblé tout à fait contre-intuitif de le publier sous une autre identité. Le risque étant que mes lecteurs ignorent la sortie d'un nouvel ouvrage. Nous, les auteurs, passons des années à essayer de construire un monde et un style qui nous soient propres, pour arriver au point où les lecteurs reconnaissent nos noms sur la couverture. Pourquoi alors utiliser soudainement un patronyme différent et se contraindre à tout recommencer ? Je pense que certains auteurs apprécient le glamour et la mystique d'un nom de plume, et peut-être que j'y viendrai aussi à un moment donné, mais, pour l'instant, je suis heureux que vous ayez trouvé ce livre sous mon nom. En outre, je suis extrêmement reconnaissant à Transworld d'avoir soutenu ce roman et de m'avoir donné l'occasion de déployer ma créativité. De m'avoir permis de raconter simplement une histoire qui devait être racontée.

Pour en revenir à cette dernière, et à son faux départ en 2007 : si je l'avais écrite à l'époque, ça aurait été un tout autre récit que celui que vous avez sous les yeux. J'ose dire qu'il aurait pris la forme familière d'un thriller. Il y aurait sans aucun doute eu des armes et des drames dans la neige, et cela aurait peut-être même été un bon livre, mais je pense que cela n'aurait pas été beaucoup plus loin. Le timing fait partie du processus de création. Nous pouvons passer des années avec une idée qui roule au fond de notre esprit comme un bonbon tout ramolli, sur lequel s'agglutinent des peluches comme dans une poche de veste. En 2007, je n'étais pas prêt à écrire le « thriller des neiges » et je suis heureux de ne pas l'avoir fait. Car

aujourd'hui, avec quelques années de plus au compteur, et étant aussi devenu père, l'histoire a évolué pour le meilleur. Pour moi, il s'agissait d'une exploration de la souffrance physique et de la volonté humaine de survivre, mais aussi de celle d'un autre thème : le deuil, la lutte d'un père pour réussir à lâcher prise, et la lutte de son enfant pour devenir adulte.

Je pense que nous écrivons différents types de livres à différents stades de nos vies. Du moins, j'ai découvert que c'est mon cas. Prenez *Raven : Blood Eye*, mon premier roman. L'histoire d'un jeune homme, un paria, qui s'intègre à un nouveau groupe et tente de trouver sa place dans le monde. Écrit par un jeune homme de vingt ans qui avait abandonné sa carrière à la recherche de nouveaux pâturages. À ce moment-là de ma vie, j'en avais assez d'être façonné et poussé dans telle ou telle direction. J'avais besoin de forger mon propre avenir, selon mes propres conditions.

Puis sont venus mes livres sur la guerre de Sécession, *The Bleeding Land* et *Brothers' Fury*, au cœur desquels se trouvent trois personnes d'une même fratrie : deux frères et une sœur. Trois êtres différents, chacun poussé et tiré par des questions de loyauté et de conscience, mais en définitive tous liés par le sang. Il ne fait aucun doute que, lorsque j'écrivais ces histoires, je me plaçais moi-même, ainsi que mon frère et ma sœur, dans les rôles de Mun, Tom et Bess, et que nos relations m'ont inspiré pour construire mes personnages.

J'ai écrit *Lancelot* alors que je pleurais la mort de mon père. Je pense que cette histoire parle d'amour et de deuil, et de la tentative de réconcilier des fragments de passé heureux avec tout ce qui ne pourra jamais advenir.

Et puis il y a *Camelot*. Avec Galahad, un homme qui essaie de sortir de l'ombre de son père. Un homme accablé par le passé, qui s'interroge sur sa liberté de façonner son propre destin ainsi que sur la part de prédestination puisque, après tout, il est bien le fils de son père.

Maintenant, place à ce livre. L'histoire de la lutte d'un père pour accepter que sa fille grandisse, pour accepter sa propre mortalité et sa propre faiblesse. L'histoire de l'ordre naturel des choses, de la façon dont le parent doit inévitablement se mettre en retrait tandis que l'enfant grandit et s'épanouit. Et aussi l'histoire d'une fille qui cherche la liberté tout en acceptant la mortalité de son père et la nécessité implacable de devoir affronter le monde sans lui. Un livre écrit par un père qui n'est plus aussi jeune ni aussi fort qu'avant. Un homme qui craint pour ses enfants alors

qu'il vieillit, mais qui reste déterminé à faire tout son possible. Quoi qu'il en coûte.

Quant à la dimension spirituelle de ce livre, elle est bien sûr ouverte à l'interprétation. Odin (dont l'un des nombreux surnoms est Far Wanderer) est-il une présence littérale – sinon spirituelle – dans l'histoire ? L'Odin de la mythologie scandinave ? Ou s'agit-il d'une autre présence surnaturelle, qui se manifeste sous une forme familière à Erik, l'enfant du Nord ? Serait-ce une invention de son esprit troublé, l'expression de son chagrin ? De sa conscience ? Il est certain qu'Erik et Sofia « vont loin » dans l'errance physique, mais c'est dans leur esprit qu'ils se perdent réellement.

Pour quelqu'un qui n'est pas partie prenante d'une religion institutionnelle organisée, j'ai malgré tout tendance à flirter avec le spiritualisme dans mes livres, avec les croyances personnelles. Qu'il s'agisse des visions des Ases nordiques dans mes sagas vikings, du voyage spirituel de Lancelot et de Camelot, ou des conversations d'Erik avec Odin, le Céleste Vagabond, il est clair que j'aime plonger derrière le miroir. D'autres dimensions, que ce soit dans la réalité ou dans l'esprit d'une personne (ce qui peut être la même chose), peuvent, à l'occasion et dans le cadre d'un projet de développement durable, avoir un impact sur la société.

C'est aussi ce que laisse entendre, bien sûr, le personnage de Hánas. Les pratiques spirituelles traditionnelles des Samis reposent sur ce que les anthropologues appellent le chamanisme – des croyances fondées sur un type d'animisme et de polythéisme. Les Samis, peuple nomade d'Europe du Nord, croient que les animaux, les plantes et les rochers avec lesquels ils partagent leur terre possèdent une âme. Je ne voulais pas aller trop loin avec cette idée dans le livre. Je ne voulais pas que Hánas soit lui-même un chaman. Cela aurait pu paraître un peu cliché – le sage comme représentant d'un peuple indigène, un chaman. Quelqu'un qui, d'une certaine manière, en sait plus, qui « voit » plus que les autres.

Et pourtant, il me semble évident que quelqu'un qui vit et travaille avec la nature, qui mesure le temps dans le passage des saisons et pour qui, une grande partie de l'année, la maison est l'endroit où le *lávvu* (la tente) est installé sur les sentiers de migration, devrait être connecté et plus en accord avec le monde naturel et le mysticisme que ceux d'entre nous qui travaillent en ville, dans des bureaux, dans un monde modernisé et industrialisé qui nous sépare inexorablement de la nature. Le mode de vie semi-nomade des Samis est intrinsèquement lié aux saisons et, pour ceux qui gagnent encore

leur vie en élevant des rennes comme le faisaient leurs ancêtres, je peux imaginer que, tandis que le monde moderne continue d’empiéter sur leur mode de vie, il devienne de plus en plus important de se raccrocher au passé. Ainsi, en tant que l’un des quelque six mille cinq cents Samis de Scandinavie qui pratiquent l’élevage de rennes, Hånas a un pied dans le monde contemporain (il possède un téléphone portable, une motoneige, il a probablement une maison tout ce qu’il y a de plus moderne quelque part, équipée d’Internet et de la télévision) et l’autre, dans la culture traditionnelle de son peuple. En tant que tel, il constitue un pont qui permet à Erik de s’aventurer plus loin dans sa propre psyché.

Il était également important pour moi qu’Erik se dépouille du monde moderne, de la technologie et des pièges de la vie scandinave du XXI<sup>e</sup> siècle, car je pensais qu’il serait plus facile pour lui de se connecter à lui-même et à ses émotions sans toutes les distractions et le bruit de la ville. Le manteau blanc lui offre l’espace nécessaire pour réfléchir et, d’une certaine manière, en s’enfonçant dans la nature, il remonte le temps : ce dont il a besoin pour faire son deuil.

Ce dépouillement fait partie de son voyage. Dans les moments les plus désespérés de leur lutte, Erik et Sofia apprennent à se connaître, et c’est là tout l’intérêt du texte. L’instinct de survie est inhérent à l’homme comme à l’animal. Mais le désir inextinguible de surmonter des obstacles effroyables, la volonté inébranlable de continuer à vivre pour ceux que nous aimons et qui nous aiment, quels qu’en soient le prix et les souffrances endurées, eh bien, c’est cela l’humanité.

Giles Kristian,

4 mai 2021

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CONSEILS DE LECTURE

David Howarth, *We Die Alone*, The Lyon Press, 2016 (1955).

Ray Mears, *The Real Heroes of Telemark : The True Story of the Secret Mission to Stop Hitler's Atomic Bomb*, Hodder & Stoughton, 2003.

Damien Lewis, *Hunting the Nazi Bomb : The Special Forces Mission to Sabotage Hitler's Deadliest Weapon*, Quercus, 2017.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## REMERCIEMENTS

Ayant construit ma carrière à coups de romans historiques, j'apprécie que ce livre représente une sorte de rupture. Lorsque j'ai soumis l'idée à mon agent, Bill Hamilton, il a immédiatement adhéré au projet. Il s'est avéré que Bill a un faible pour les thrillers nordiques – une bonne nouvelle pour moi –, et nous avons tout de suite pu échanger des idées. C'est lui qui a suggéré la conspiration dans l'intrigue, et j'ai donc suivi son conseil. Il a également pris son stylo rouge et mis ses suggestions sur les quatre-vingts premiers feuillets, une leçon plutôt douloureuse sur la nécessité de déroger à mon style habituel pour nuancer le contenu de mes descriptions. Dans un thriller, tout est question d'élan et d'action. Cependant, n'ayant jamais été doué pour le conformisme, je me suis permis quelques largesses au niveau de la prose. Merci, Bill ! Ensuite, nous avons dû convaincre mon éditeur, Simon Taylor. C'est lui qui a eu la tâche peu enviable d'informer Transworld – qui avait publié avec succès dix romans de Giles Kristian sur les Vikings, la guerre civile anglaise et l'époque arthurienne – de mon souhait de m'essayer à quelque chose de complètement différent. J'aurais aimé être une petite souris pour pouvoir assister au plaidoyer de Simon. Je m'attendais à plus de confrontation, mais Simon a toujours été de mon côté et je lui en serai toujours reconnaissant.

Je me souviens d'une conversation un peu éprouvante avec mon éditeur, Bill Scott-Kerr, le 10 juin 2020, au cours de laquelle il m'a demandé pourquoi je voulais écrire cet ouvrage. Je lui ai exposé mes arguments, et nous avons parlé de l'industrie du livre, de ma carrière et de tout le reste. Je suis absolument certain que beaucoup, à la place de Bill, auraient choisi de jouer la sécurité et auraient refusé ma proposition, ne serait-ce que pour les inévitables défis que nous aurions à relever en essayant de me faire entrer dans un nouveau genre. Bill m'a dit qu'il persistait à croire que l'édition

était un univers où tout ce qui le méritait arrivait jusqu'au sommet. Au moment où j'écris ces lignes, je ne peux pas savoir ce qu'il adviendra de ce livre, mais je sais combien j'ai de la chance d'avoir reçu le soutien nécessaire pour l'écrire et le publier. Merci, Bill ! Et merci à Larry Finlay et à toute l'équipe de Transworld de m'avoir fait confiance et de m'avoir accompagné dans cette aventure. Merci à Richard Shailer pour la couverture originale, que j'adore, et à Phil Evans pour la production. Merci à ma publiciste Hayley Barnes, à Lilly Cox et à Tory Lyne-Pirkis de Midas PR pour avoir aidé cette histoire à se retrouver entre les mains des lecteurs. Ce qui, bien sûr, n'aurait pas pu se faire sans l'équipe de vente de Transworld. Merci à eux aussi, ainsi qu'à Josh Benn et à Vivien Thompson pour la gestion de la partie éditoriale, et à Monica Byles pour une révision qui a réussi à me faire me demander comment j'avais bien pu écrire onze romans auparavant.

À Anthony Hewson, merci d'avoir été la première paire d'yeux, après la mienne, à lire le manuscrit, et à Grethe Moberg Widdowson pour l'avoir lu avec l'esprit d'une aventurière norvégienne et m'avoir permis de voler la phrase de sa grand-mère sur le froid « assis dans les murs ». À Phil, comme toujours, c'est un privilège de parler fiction avec toi. Merci d'être à l'autre bout du fil ou de traverser le pub avec une bonne bière quand je me fais des nœuds au cerveau avec tel ou tel point de l'intrigue. À Sally, Freyja et Aksel, merci d'avoir fait de moi le mari et le papa le plus chanceux de la terre. Vous savez que je skierais jusqu'au bout du monde pour vous.

Et enfin, merci à Tore Nordahl-Pedersen de m'avoir embarqué dans ce voyage inoubliable en ski de fond il y a tant d'années. Je ne suis pas allé au bout de ce périple, mais au moins j'en ai tiré un roman !

*TITRE ORIGINAL : WHERE BLOOD RUNS COLD*

*Traduction française : Samuel Todd*

© 2022, Giles Kristian.

© 2023, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de A.M. Heath Literary Agency.

ISBN 979-1-0339-1376-4

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

[www.harpercollins.fr](http://www.harpercollins.fr)

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.\*

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)